

Table of Contents

Sebastijan Pregelj: *V Elvisovi sobi*

Novo mesto: Založba Goga 2019.

ISBN: 978-961-277-217-8, 351 p.

(novel, literary fiction for adults)

Translations (excerpts from the book):

French (Translated by Stéphane Baldeck)

German – Austria (Translated by Alexander Hannes Rath)

German – Austria (Translated by Peter Scherber)

Hungarian (Translated by Zsolt Lukács)

Latvian (Translated by Māra Gredzena)

Lithuanian (Translated by Gabija Kiaušaitė)

Lithuanian (Translated by Kristina Tamulevičiūtė)

Macedonian (Translated by Viktorija Blažeska)

Macedonian (Translated by Sonja Dolžan)

Russian (Translated by Veronika Starkova)

Russian (Translated by Tatjana Žarova)

Ukrainian (Translated by Mariana Klymets)

Dans la chambre d'Elvis

(Excerpt in French)

Translated by: Stéphane Baldeck

Contact of the translator: Stephane_baldeck73@yahoo.com

Tu ne pourrais pas prêter un peu ton vélo à Martin, me demande Papa quand je m'arrête. Bon d'accord, je descends de vélo et regarde mon cousin monter à vélo et partir. Martin roule à toute vitesse sur mon nouveau vélo. Il fait deux tours puis s'arrête à côté de mon père. Samo, moi, les roulettes j'en ai pas besoin, dit-il d'un ton sérieux. Tu savais ? Je sais, sourit papa. Tu m'aideras à apprendre à Jan comment faire ? Oui, bien sûr, répond Martin en me rendant le vélo.

Un peu avant onze heures, Maman dit qu'elle doit monter si nous voulons manger. Tu m'accompagnes, demande-t-elle à Taja. Je te suis. Vous les garçons, vous pouvez rester ici, dit-elle à papa.

Après le repas, nous partons tous en ville. Papa a proposé le *Nebotičnik** et les adultes ont accepté. Pour y aller, il faut marcher une bonne heure le long du boulevard. Le trottoir est large et personne ne se soucie du trajet en vélo. Les mamans marchent les premières, au milieu il y a Martin et moi, on se passe le vélo de l'un à l'autre puis en dernier viennent les papas.

Arrivés au *Nebotičnik*, papa nous raconte qu'à l'époque où on l'a construit, il était le plus haut bâtiment très loin à la ronde. C'était un projet financé par un fonds de pensions et dirigé par l'architecte Vladimir Šubic. Votre grand-père, jeune homme à peine arrivé à Ljubljana, a participé à sa construction dit-il en nous regardant. Il y a longtemps se trouvait à cet endroit un monastère datant du Moyen-âge. Quand les ouvriers ont commencé à dégager ses fondations, ils sont tombés sur un vieux puits. Ceux qui l'ont mis à jour ont fini par croire que le puits était magique. Le désir que chaque travailleur avait en tête au moment où il avait touché de sa pelle les pierres du puits s'était réalisé par la suite. Au début ils ne s'en étaient pas rendus compte, dit-il en souriant et en hochant la tête, mais par la suite c'est devenu évident. Et votre grand-père était l'un d'eux.

Papa se tait quelques instants avant de continuer : il m'a conté l'histoire de Janez, un homme qui avait largement dépassé la quarantaine. C'était un gentleman, une crème comme on en fait peu. Il voulait fonder une famille mais n'avait pas de femme. Aucune ne voulait de lui car une de ses jambes était plus courte que l'autre et il boitait depuis toujours. Il avait pourtant une bonne santé et était fort comme un bœuf. Pendant les travaux, lorsqu'on tombait sur une pierre particulièrement grande, c'était toujours lui qui s'en chargeait. Pour lui, c'était trois fois rien. Il demandait aux autres de se mettre à l'écart, puis enlevait la pierre à lui seul et parfois même la faisait rouler là où, à l'aide de lourdes masses, elle serait brisée en morceaux retirés du chantier. Quoi qu'il en soit, une année ne s'était pas écoulée qu'il épousait la belle Anica. Pendant des années de nombreux célibataires avaient courtisé Anica Turk, les hommes mariés se retournaient à son passage, mais Anica ne semblait pas avoir d'yeux pour eux. A tel point que l'on commençait à se dire qu'elle s'intéressait aux femmes, on chuchotait qu'elle était lesbienne, féministe et végétarienne. Jusqu'à ce qu'elle fasse la rencontre de Janez. Personne ne comprit ce qu'elle trouvait à ce boiteux qui préférait se taire que parler, et le travail aux ripailles. Les mauvaises langues prétendirent qu'elle agissait ainsi pour affliger ses parents. Telles étaient les femmes qui pensaient par elles-mêmes disait-on. Une magnifique jeune femme éduquée qui aurait pu séduire un avocat ou un médecin avait choisi un ouvrier, boiteux et taiseux de surcroît, un quasi muet. Ne faisant ni une, ni deux, dans les années qui suivirent, elle lui donna quatre splendides enfants. La famille survécut à la guerre. Janez et Anica vécurent ensemble jusqu'à la fin de leur vie. Comme dans un conte, sourit papa.

Comme on attend l'ascenseur, il continue à parler. Il m'a aussi raconté l'histoire de Bratko, un gars de la montagne, un cupide pour qui l'argent représentait tout au monde mais qui en manquait toujours, et pourtant les ouvriers du *Nebotičnik* gagnaient bien. Le plus souvent il dilapidait sa paie en beuveries, aux cartes ou en billets de loterie. Il disait toujours qu'un jour il deviendrait riche, qu'il n'aurait plus besoin de travailler et qu'alors il passerait du bon temps. Peu avant la fin du chantier il tira le gros lot, celui qui avait tenu en haleine toute la Yougoslavie pendant des semaines, de *Jesenice** à *Strumica**. La loterie nationale lui avait fait gagner des millions ! Bon, ajoute papa en souriant, l'argent est parti comme il était venu. Lorsque Bratko trouva la mort quelques années plus tard dans des circonstances peu claires, il n'en restait que des clopinettes sur son compte en banque. Grand-père était d'ailleurs persuadé que Bratko n'avait pas tout dépensé, c'était tout bonnement impossible. Il était persuadé que Bratko ne faisait pas confiance aux banques, qu'il n'y avait déposé qu'une partie du magot et qu'il en avait enterré secrètement la plus grosse part, mais où, cela personne ne le savait. Bratko, une fois riche, s'était installé à l'hôtel *Europa*, et emporta son secret dans la tombe. Il louait la suite royale dans laquelle se trouvait une armoire grande comme une petite chambre et pleine de vêtements taillés sur mesure et de chaussures de luxe. Bratko aimait se promener jusqu'à la gare ferroviaire, puis il s'asseyait en première classe et suivant la destination du train, disait : je pars à Zagreb déguster une *rezina**, à Belgrade pour une escalope à la *Karadorđević* ou à Sarajevo siroter un café turc. Les gens riaient et ne le croyaient pas. Mais quand il commandait du champagne, des toasts et du caviar pendant le trajet et pour tous les voyageurs du compartiment, ils n'étaient pas fâchés. Bratko chuta du train lors de l'un de ces voyages. Cela s'était produit la nuit, et on ne le retrouva que le matin suivant. C'est Juraj, un paysan, en train de moissonner ses champs, qui le retrouva. On le transporta aussitôt chez un médecin mais celui-ci ne put le sauver. Cassé de partout, sans un liard sur lui, c'est la raison pour laquelle de nombreuses personnes ont pensé qu'il n'était pas tombé du train, mais qu'il avait été agressé, détrossé, puis jeté du wagon. De toute façon ça n'a plus d'importance. A la fin, il n'y avait plus ni argent ni Bratko.

Nous nous arrêtons à l'autre bout de la terrasse. Regarde, me dit Martin en pointant du doigt le *Barje**. Là-bas vivaient des hommes préhistoriques ajoute-t-il en imitant mon père. La civilisation des Palaffites*, reprend-il comme l'avait dit mon père. Puis les dinosaures sont arrivés et ils les ont dévorés. Mais Superman est arrivé et il a jeté les dinosaures dans un trou noir. Voilà pourquoi ils ont disparu. Allez viens ! Il saute et je le suis. On s'arrête près d'une longue-vue au sommet d'une grosse colonne en métal fixée dans le sol. Si tu veux la bouger, tu dois mettre une pièce dans la fente, de toute façon même sur la pointe des pieds Martin ne peut atteindre l'oculaire. Il garde quand même encore un peu les deux mains sur la longue-vue, puis me regarde et dit : ça sert à rien. Viens !

On fait un tour puis on retourne près des parents. Je suis presque arrivé, quand quelqu'un m'agrippe. Je tourne la tête pour voir qui me tient. Un homme avec un chapeau ! Pétrifié par la peur, j'aurais certainement fait dans mon pantalon, si l'homme n'avait pas souri et caressé ma tête de sa main libre avant de passer sous mon nez une pièce d'argent. Tiens, dit-il, c'est ton numéro de chance et c'est notre secret. Chut, fait-il, l'index dressé devant ses lèvres, avant de me relâcher. J'avale ma salive, prends la pièce et cours vers la table. C'est la tempête sous mon crâne mais je préfère rester muet, car je sais ce qui arriverait si je parlais à quelqu'un. Maman me dirait que je ne dois rien accepter d'un étranger, surtout pas de l'argent. Elle me dirait de retourner vers le monsieur et de lui rendre la pièce. Si je refusais, elle me prendrait la main et m'accompagnerait. Voilà pourquoi la pièce reste au fond de la poche de mon pantalon alors que

je m'assieds. Je ne parle à personne, même pas à Martin, pourtant je voudrais lui dire qu'il s'était trompé. Cet homme est un magicien et il vient de me montrer un de ses tours. Mais pas maintenant, ce n'est pas le moment.

Mon oncle demande si quelqu'un désire encore quelque chose. Sinon nous allons bientôt partir. C'est bon ? Il tourne la tête vers les serveurs, lève la main droite et l'agite plusieurs fois. Pendant qu'il paie, nous nous approchons de la porte en acier. Maintenant la terrasse est presque vide. Alors que nous marchons vers les ascenseurs et l'escalier en colimaçon, je me retourne une dernière fois vers l'homme au chapeau. Il regarde dans une autre direction et ne me voit pas. Puis nous montons dans la petite cage.

En descendant, papa et tonton parlent de Tito et de sa maladie. Je sais qui est Tito mais sa maladie ne m'intéresse pas. Je préfère les récits héroïques décrivant les batailles des partisans contre les Allemands et les voyages de Tito vers des pays lointains à bord du Galeb*. Tu penses vraiment que la guerre va éclater quand le vieux ne sera plus là ? Ce sont les derniers mots que j'entends prononcer par mon oncle. Je regarde alors mon cousin qui me tire la main depuis déjà un certain temps. Martin grimace comme s'il se sentait mal et qu'il allait vomir. Je trouve ça drôle et j'éclate de rire. Maman et ma tante bavardent. Elles parlent de Robert Redford et des oscars. Une vraie chance. Si ma tante voyait Martin, elle lui crierait encore dessus et la bonne blague se terminerait aussitôt, mais elle ne prend fin qu'à l'arrêt subit de l'ascenseur au rez-de-chaussée.

Rok et moi, on est inséparables. La maîtresse a dit que nous étions comme cul et chemise. Je n'y comprends rien. Si elle disait comme cul et slip, ça aurait du sens, mais cul et chemise cela ne veut rien dire.

Les meilleurs moments que je passe avec Rok, c'est l'après-midi, quand l'assistante nous accompagne au parc qui est assez grand pour que nous disparaissions, même si elle nous avertit à chaque fois que nous devons jouer là où elle peut nous apercevoir. Je ne veux pas que vous alliez là où je ne peux plus vous voir, il peut vous arriver quelque chose. Je suis responsable de vous ! Si vous ne m'obéissez pas, demain nous ne sortirons pas ! Répète-t-elle jour après jour. Ses menaces sont bien entendu inefficaces.

Comme si je pouvais savoir jusqu'où elle peut nous observer s'est esclaffé Rok le premier jour. En plus elle porte des lunettes et elle est bigleuse. Bigleuse j'ai répété. Voilà pourquoi on l'a surnommée la bigleuse. D'abord nous deux, puis tous les autres.

Notre endroit préféré, à Rok et à moi, c'est la place en béton à côté du grillage la séparant de la voie ferrée. Rok connaît par cœur les horaires de train, comme un vrai cheminot. Il sait exactement quand passe chaque train et s'il s'agit d'un express, d'un tortillard ou d'un train de marchandises.

Hier nous avons remarqué un trou dans le grillage. On s'est faufile de l'autre côté et Rok a placé une pièce de monnaie sur un rail. On s'est écartés puis on a attendu la venue du train. Après son passage, on s'est de nouveau rapprochés de la pièce toute aplatie. Rok était enthousiaste. Tu vois ? Plus tard, en retrouvant la classe, nous l'avons montrée à nos camarades. Ils voulaient savoir comment nous avions réussi à l'aplatir. On leur a tout dit mais ils n'ont pas cru que nous avions osé nous aventurer sur les rails, alors on s'est mis d'accord pour y aller tous ensemble le jour suivant.

Aujourd'hui, dès notre arrivée dans le parc, tous les garçons se mettent à courir en direction de la place en béton. On entend la Bigleuse, elle crie de ne pas trop nous éloigner, mais nous continuons à courir comme des sourds. Arrivés sur la place, Rok regarde sa montre et dit : dans onze minutes un tortillard va passer. Nous avons assez de temps, il saute sur la pelouse et je le suis, puis tous les autres se placent contre le grillage et regardent comment nous nous faufile.

A côté de la voie ferrée, Rok tire une pièce de sa poche et nous la montre : vous voyez ? Regardez-la bien, vous ne pourrez pas dire ensuite qu'elle était déjà aplatie. Les garçons acquiescent puis Rok s'approche d'un rail et le place avec précaution à un endroit légèrement concave. Pendant qu'il l'installe, je regarde à droite et à gauche au cas où un train nous surprendrait ; mon cœur bat très fort, mais Rok, très calme, pousse de l'index la pièce pour la positionner bien au centre. Quand il est satisfait, on retourne vers le grillage. Rok regarde sa montre et dit d'un air entendu, encore sept minutes.

Nous attendons l'arrivée du train quand Andrej, notre guetteur, se manifeste. La Bigleuse ! La Bigleuse se ramène. Merde, lâche Rok, puis il dit que nous devons nous barrer. Si elle vient jusqu'ici et qu'elle aperçoit le trou, finie la rigolade. Un travailleur viendra poser un bout de grillage pour boucher le trou aujourd'hui même. On part, il court vers l'aire de jeux et nous tous après lui. Nous braillons en courant comme si on jouait aux cow-boys et aux indiens, aux partisans et aux Allemands, on mélange tout mais qui pourrait remarquer que les Indiens attrapent les Allemands et les partisans, les cowboys ?

Les soirées, je les passe avec mes amis. J'ai d'abord vu Peter. J'étais tombé sur lui un matin par hasard. On est allés en ville en fin d'après-midi. Assis à la terrasse du *Zlata ladijca** on s'est bien marrés. A la nuit tombée, on a appelé Elvis de la cabine téléphonique la plus proche. Elvis n'était pas chez lui, mais l'ami Fikret était content de me parler, il m'a dit qu'Elvis allait bien. Il est rentré depuis cinq jours. Viens nous voir m'a-t-il dit. Je viendrai, ai-je promis, même si je n'y pensais pas vraiment. Elvis m'a appelé le lendemain et nous nous sommes vus.

Rok m'a téléphoné quelques jours plus tard. On s'est donné rendez-vous après le déjeuner. Assis devant les garages, on a parlé. Surtout de conneries. Je lui ai parlé de l'herbe, de la belle Vangelija et du bordel au-dessus de la porcherie. Je lui ai parlé des paquets d'alcool, de Rade et des filles d'Užice. Rok m'a parlé des Roumaines qui traversaient la frontière parce qu'en une soirée elles gagnaient plus qu'en une semaine dans leur pays. Elles te l'astiquent pour un billet rouge*. Il m'a raconté également comment une nuit d'hiver on les avait conduits de Zrenjanin à la frontière. De l'autre côté, des gens surexcités et des militaires faisaient la chasse au président. Nous devions patrouiller sur notre territoire. Mais pendant la nuit nous nous sommes perdus. L'adjudant, con comme une bite, s'est rendu compte au petit matin en apercevant un panneau indicateur que nous nous trouvions en Roumanie, à dix kilomètres de la frontière.

On s'est cachés jusqu'au soir, puis on est partis en faisant attention vers la Yougoslavie. Au moindre bruit on se planquait et on attendait. On ne voulait rencontrer ni les douaniers, ni les rebelles, ni la police, et en plus on chait de trouille à cause des mines antipersonnel qui devaient longer la frontière. Mais à la fin on a pu passer et on est rentrés tous sains et saufs. A la caserne c'était la folie ! On croyait qu'ils nous avaient capturés ou même fusillés, mais quand ils se sont aperçus que l'on était tous bien vivants, alors ils nous ont soupçonnés d'avoir déserté. Tu te rends compte, s'est esclaffé Rok. Le colonel nous a accusés de trahison. Qu'avez-vous apporté en Roumanie a-t-il crié. Que leur avez-vous dit ?! L'un après l'autre, nous avons été interrogés des heures, puis il a fini par se rendre compte que tout s'était passé à peu près comme nous l'avions rapporté. Le lendemain est arrivée de Belgrade une commission dirigée par un général. Eux aussi nous ont longuement interrogés. L'adjudant a obtenu une semaine de permission exceptionnelle, pour nous avoir ramenés tous en Yougoslavie ! Sans déconner ! Et qui nous y avait emmenés, en Roumanie ? Puis Rok annonça qu'il allait à la mer à la fin de la semaine et il m'a invité à venir avec lui. Merci, j'ai répondu, mais je préférerais rester ici. J'aimerais seulement passer ici quelques jours.

Plusieurs fois, j'ai voulu appeler Matej, mais à chaque fois je me suis ravisé. Il m'appellera s'il en a envie. Je ne sais même pas s'il est déjà revenu. Ma mère m'avait tenu au courant pour

Elvis et Peter. Quant à Rok , c'est lui qui m'avait appelé. Où pouvait bien se trouver Matej, je n'en savais rien. Je n'étais même pas sûr de vouloir le revoir. La dernière fois on n'avait pas été si proches tous les deux. J'imagine qu'en raison des événements, il doit être hors de lui. Il pourrait bien faire partie d'un mouvement politique, peut-être même en tant que dirigeant. Je ne me le représente pas différemment. Et moi je désire par-dessus que tout soit normal et habituel. Je peux entendre encore maintenant Préservez la fraternité et l'unité comme la prunelle de vos yeux ! La révolution continue ! Tito après Tito!* Toutes ces choses-là. Au début, quand tout était nouveau pour nous, j'avais l'impression de me retrouver dans un monde parallèle où le temps s'était figé, où le camarade Tito était toujours vivant et dirigeait toujours les peuples et nationalités qui cohabitaient fraternellement en Yougoslavie. Tito était toujours le commandant suprême des forces armées, mais comme il ne sillonnait plus le pays dans sa Mercedes, on ne pouvait plus le voir. L'hiver suivant, on s'aperçut que plus personne ne croyait en cela. Et pourtant, les officiers continuaient à répéter la même merde. On avait l'impression qu'ils nous prenaient pour des crétins, mais par la suite j'ai compris qu'en réalité ils se foutaient complètement de ce que nous pouvions penser. Ils savaient bien que nous étions impuissants. Voilà pourquoi maintenant je désire avant tout la paix. Finis les grands mots. Je préfère encore parler de ce qu'on va manger pour le déjeuner, du film du soir à la télé ou des films à voir au cinéma : le Parrain 3, *Misery*, A la poursuite d'Octobre rouge ou la Nuit des morts-vivants. Avec mes amis, je parle avant tout de petites conneries. Pas de projet, pas d'avenir. J'ai du temps pour moi jusqu'à début octobre, puis les cours vont commencer. D'ici là, je ne ferai que ce qui me plaît et ce dont j'ai réellement envie. Le reste attendra. Voilà pourquoi dès le lendemain matin j'ai vu Saša et encore le jour suivant.

Notes :

Jesenice : localité située en Slovénie, à l'extrême nord-ouest de l'ancienne Yougoslavie

Strumica : localité de Macédoine, à l'extrême sud-est de l'ancienne Yougoslavie

Rezina : pâtisserie typique de Zagreb, capitale de la Croatie

Barje : plaine marécageuse au sud de Ljubljana

Palaffites : culture néolithique alpine caractérisée par des villages lacustres sur pilotis. Des vestiges de cette culture ont été trouvés près de Ljubljana.

Galeb : Yacht de Tito

Zlata ladjica : Célèbre café de Ljubljana

Billet rouge : cent dinars yougoslaves

Préservez la fraternité et l'unité comme la prunelle de vos yeux ! La révolution continue ! Tito après Tito ! : Célèbres slogans de l'État socialiste yougoslave.

In Elvis' Zimmer

(Excerpt in German)

Translated by: Alexander Hannes Rath
Contact of the translator: alexander.rath@pm.me

Gibst du das Rad noch kurz Martin? fragt Papa, als wir anhalten. Also gut, ich steige vom Fahrrad ab und schaue zu, wie mein Cousin aufsteigt und in die Pedale tritt. Martin braust mit meinem neuen Rad in halsbrecherischer Geschwindigkeit dahin. Er dreht zwei Runden, dann hält er bei meinem Vater an. Nur, sagt er mit ernster Stimme, brauche ich keine Stützräder. Weißt du? Ich weiß, sagt Papa verschmitzt. Hilfst du mir, auch Jan beizubringen, ohne Stützräder zu fahren? Mach ich. Auf jeden Fall, antwortet Martin und fährt mit dem Rad auf mich zu.

Kurz vor elf sagt Mama, dass sie nach oben gehen muss, wenn wir zu Mittag essen wollen. Kommst du mit mir? fragt sie mit Blick auf Taja. Ich gehe jetzt. Ihr Burschen, könnt noch unten bleiben, sagt sie zu Papa.

Nach dem Mittagessen gehen wir alle gemeinsam in die Stadt. Papa schlug vor, auf den Nebotičnik zu gehen und alle Erwachsenen stimmten zu. Bis zum Nebotičnik brauchen wir zu Fuß entlang der Hauptstraße eine knappe Stunde. Der Gehsteig ist breit und darüber, wie das mit dem Fahrrad sein wird, macht sich niemand Gedanken. Die beiden Mütter gehen voran, Martin und ich sind in der Mitte und wechseln uns am Rad ab und die Väter sind das Schlusslicht.

Als wir beim Nebotičnik ankommen, erzählt mein Vater, dass er zum Zeitpunkt seiner Errichtung das höchste Gebäude weit und breit war. Er wurde vom Pensionsfonds in Auftrag gegeben, mit dessen Mitteln gebaut und vom Architekten Vladimir Šubic geplant. Euer Großvater hat als junger Bursch, der gerade erst nach Ljubljana gekommen war, am Bau mitgearbeitet, sagt er in unser beider Richtung. Er erzählte uns, dass sich einst an dieser Stelle ein mittelalterliches Kloster befand. Als die Arbeiter zu graben begannen, stießen sie auf einen alten Brunnen. Jene, die ihn ausgruben, waren später überzeugt, dass es sich um einen Wunschbrunnen handelte. Jedem von ihnen erfüllte sich der Wunsch, den er zum Zeitpunkt hatte, als er mit seiner Schaufel auf die obersten Steine stieß. Zuerst waren sie sich dessen nicht bewusst, sagt Papa mit einem Lächeln und schüttelt den Kopf, langsam wurde es jedoch offensichtlich. Euer Großvater war einer von ihnen.

Der Papa schweigt einige Augenblicke, dann fährt er fort: Er erzählte mir von Janez, einem Mann, der damals weit über vierzig war. Ein gerader Michel und ein guter Mensch, wie es nur wenige gibt. Er wünschte sich eine Familie, aber er hatte keine Frau. Keine wollte ihn, weil eines seiner Beine kürzer war als das andere und er von klein auf hinkte. Ansonsten war er gesund und stark wie ein Stier. Wenn sie beim Graben auf einen besonders großen Stein stießen, riefen sie immer Janez herbei. Für ihn war das eine Kleinigkeit. Er wies die Männer an, zurückzutreten, dann grub er den Felsbrocken ganz allein aus und rollte ihn manchmal auch gleich selbst zur Seite, wo sie ihn mit schweren Vorschlaghämmern zertrümmerten und Stück für Stück vom Bauplatz entfernten. Wie dem auch sei, innerhalb eines Jahres hatte er die schöne Anica geheiratet. Die unverheirateten Männer machten Anica Turk jahrelang den Hof, die verheirateten schauten ihr nach, aber Anica schien keine Augen für Männer zu haben. Deshalb kam das Gerücht auf, sie sei an Frauen interessiert, es wurde gemunkelt, sie sei eine Lesbe, eine Feministin und Vegetarierin. Bis ihr Janez über den Weg lief. Niemand verstand, was sie an diesem Hinkfuß, der lieber schwieg, als zu reden und lieber arbeitete, als zu essen und zu trinken, fand. Böse Zungen behaupteten, dass sie das wegen ihrer Eltern tat, weil sie sie damit

quälen wollte. Man sagte, dass Frauen, die mit ihrem eigenen Kopf denken, so seien. Eine gelehrte und überaus schöne junge Frau, die einen Rechtsanwalt oder einen Arzt bekommen hätte können, entschied sich für einen Arbeiter, obendrein einen lahmen und so schweigsamen, dass er fast schon stumm wirkte. Sei es das eine oder das andere, in den darauffolgenden Jahren gebar sie ihm vier entzückende Kinder. Die Familie überlebte den Krieg und Janez und Anica blieben bis ans Ende ihres Lebens zusammen. Wie in einem Märchen, sagte mein Vater lächelnd.

Während wir auf den Aufzug warten, fährt mein Vater fort: Er hat mir von Bratko, einem gierigen Hinterwäldler, erzählt, dem Geld alles auf der Welt bedeutete, der aber immer blank war, obwohl die Arbeiter beim Bau des Nebotičniks gut verdienten. Das meiste Geld gab er für Getränke, Kartenspiel und Lottoscheine aus. Er sagte immer wieder, dass er eines Tages reich sein würde, nicht mehr arbeiten müsse und sich nur noch vergnügen werde. Kurz nach der Fertigstellung des Baus machte er beim Lottospiel den Hauptgewinn, der ganz Jugoslawien von Jesenice bis Strumica wochenlang auf den Beinen hielt. Die staatliche Klassenlotterie bezahlte ihm Millionen aus! Tja, sagt mein Vater mit einem Lächeln, so wie das Geld kam, so verschwand es auch wieder. Als Bratko einige Jahre später unter ungeklärten Umständen verstarb, lag auf der Bank nur noch eine Handvoll Kleingeld. Mein Großvater war sich sicher, dass Bratko nicht das ganze Geld ausgegeben hatte, unmöglich hätte er so viel ausgeben können, trotz allem. Er war sich sicher, dass Bratko zwar etwas Geld auf der Bank hatte, aber dass das meiste davon wer weiß wo vergraben lag, da er auch zu den Banken kein Vertrauen hatte, doch darüber wusste sicher niemand Bescheid. Das Geheimnis wurde mit Bratko zu Grabe getragen, der, als er Geld hatte, im Hotel Europa wohnte. Er mietete die Königssuite, in der er einen Kleiderkasten hatte, so groß wie ein kleines Zimmer und voller maßgeschneiderter Anzüge sowie sorgfältig gefertigter Schuhe. Bratko spazierte gerne zum Bahnhof, setzte sich in den Zug zu den Fahrgästen der ersten Klasse und sagte, je nachdem, wohin der Zug fuhr: Ich fahre auf eine Cremeschnitte nach Zagreb oder auf ein Karadorđević-Schnitzel nach Belgrad oder auf einen türkischen Kaffee nach Sarajevo. Man lachte über ihn und glaubte ihm nicht. Es störte sie jedoch nicht, wenn er die ganze Fahrt über Sekt, getoastetes Brot, Butter und Kaviar ins Abteil bestellte – und zwar für alle. Bei einer dieser Fahrten fiel Bratko vom Zug. Da es in der Nacht geschah, fand man ihn erst am Morgen. Gefunden hat ihn der Bauer Juraj, der seine Äcker pflügte. Obwohl er ihn sofort zum Arzt brachte, konnte Bratko nicht gerettet werden. Er war völlig zermalmt und hatte nicht einmal einen Pfifferling bei sich, was viele zu der Annahme veranlasste, dass er nicht vom Zug gefallen, sondern im Zug verprügelt, ausgeraubt und dann aus dem Waggon geworfen worden war. Aber das ist nicht so wichtig. Schlussendlich war sowohl Bratko als auch das Geld dahin.

Auf der anderen Seite der Terrasse machen wir halt. Schau, sagt Martin und zeigt mit dem Finger zum Moor. Dort haben die Urmenschen gelebt, sagt er meinen Vater nachahmend. Dann kamen die Dinosaurier und verschlangen sie. Dann kam Superman und warf die Dinosaurier in ein schwarzes Loch. Deshalb gibt es sie jetzt nicht mehr. Gehen wir! Er rennt los und ich folge ihm. Wir bleiben beim Fernglas mit dem dicken Metallfuß, der in den Boden eingelassen ist, stehen. Wenn man es ausrichten will, muss man eine Münze in den Schlitz werfen, außerdem schafft es Martin mit den Augen nicht bis zu den Okularen, auch wenn er sich auf seine Zehenspitzen stellt. Trotzdem hält er für einige Zeit den Ferngucker mit beiden Händen, bevor er mich anschaut und sagt: Das ist sinnlos. Gehen wir weiter.

Wir drehen eine Runde und laufen zu unseren Eltern zurück. Als wir schon fast bei ihnen sind, spüre ich einen Handgriff, der mich aufhält. Ich drehe den Kopf zurück, um zu schauen,

wer das ist und was er will. Der Mann mit dem Hut! Ich erstarre vor lauter Schreck. Ich hätte mir wahrscheinlich in die Hosen gemacht, wenn der Mann nicht gelacht hätte, mir mit seiner freien Hand um den Kopf gefahren wäre und mir eine Silbermünze vor die Nase gehalten hätte. Bitteschön, sagt er, deine Glückszahl und unser Geheimnis. Pssst! macht er, zieht mit seinem Zeigefinger ein Kreuz über seinen Mund und lässt mich gleich darauf los. Ich schlucke meine Spucke herunter, nehme die Münze und renne zum Tisch. Ich bin ganz außer mir, aber schweige lieber, lieber erzähle ich niemandem davon, weil ich weiß, was das zur Folge hätte. Meine Mutter hätte mir gesagt, dass ich von Fremden nichts annehmen dürfe, schon gar kein Geld. Sie würde mir sagen, ich solle zu dem Herrn zurückgehen und ihm die Münze zurückgeben. Wenn ich das nicht wollte, würde sie mich an die Hand nehmen und mit mir kommen. Also lasse ich die Münze in meine Hosentasche fallen und setze mich auf den Sessel. Ich erzähle es niemandem, nicht einmal Martin, obwohl ich ihm gerne sagen würde, dass er sich geirrt hat. Der Mann ist ein Zauberer. Er hat mir gerade einen Trick gezeigt. Aber jetzt ist nicht der richtige Zeitpunkt.

Mein Onkel fragt, ob noch jemand etwas möchte. Wenn nicht, dann machen wir uns langsam auf den Weg. OK? fragt er und dreht seinen Kopf in die Richtung, aus der die Kellner kommen, hebt die rechte Hand und winkt wiederholt. Während er zahlt, gehen wir anderen zur Glastür. Jetzt ist die Terrasse fast leer. Als wir auf die Wendeltreppe und den Aufzug zugehen, wende ich mich noch einmal dem Mann mit dem Hut zu. Er schaut weg. Er sieht mich nicht. Im nächsten Moment betreten wir die kleine Kabine.

Auf der Fahrt nach unten sprechen mein Vater und mein Onkel über Tito und seine Krankheit. Ich weiß, wer Tito ist, aber seine Krankheit interessiert mich nicht. Ich bevorzuge die Heldengeschichten über die Kämpfe der Partisanen gegen die Deutschen und über Titos Reisen mit dem Schiff Galeb in ferne Länder. Meinst du, dass wirklich ein Krieg ausbricht, wenn der Alte einmal nicht mehr ist? ist das Letzte, was ich meinen Onkel sagen höre. Dann schaue ich meinen Cousin an, der schon einige Zeit an meiner Hand zieht. Martin verzieht sein Gesicht, so als ob ihm schlecht wäre und er sich gleich übergeben müsste. Mir kommt das witzig vor und ich lache lauthals. Mama und Tante unterhalten sich. Die Rede ist von einem Mann namens Robert Redford und einem Oscar. Zum Glück. Wenn die Tante den Martin sähe, würde sie ihn wieder anschreien und der Spaß wäre sofort vorbei, so hingegen ist er erst vorüber, als der Aufzug mit einem Ruck im Erdgeschoß zum Stehen kommt.

6

Auf dem Weg aus der Schule werden wir bei den Garagen von den Hornissen umzingelt. Lange Zeit hatten wir Ruhe vor ihnen. Sie schienen ihr Interesse an uns verloren zu haben und wir wurden leichtsinnig. Unterwegs hielten wir nicht mehr Ausschau nach ihnen, um ihnen auszuweichen. Wir waren sicher, dass sie weg sind und dass sie uns – selbst wenn sie uns begegneten – in Ruhe lassen würden.

Jetzt stehen sie plötzlich vor uns, als hätte sich die Zeit zurückgedreht, sie hingegen sind in der Zwischenzeit noch ein bisschen gewachsen. Sie sind zwei Köpfe oder mehr größer als wir. Mit einem hornissenhaften Blick mustern sie uns, als ob wir ihnen etwas getan hätten.

Du kannst gehen, sagt Hörniß. Aber mit euch beiden müssen wir reden, sagt er zuerst mit Blick auf Elvis und dann auf Peter. Was jetzt? sagt er zu mir mit stechendem Blick, weil ich noch immer herumstehe und nicht weitergehe, wie er mir angeheißsen hatte. Wenn du willst, kannst du auch hierbleiben, sagt er lachend. Aber dann gilt für dich das Gleiche, wie für den Zigeuner und den Streber. Verstehst du? Ich nicke und schlucke meine Spucke herunter. Ich

denke, dass sie uns jetzt schlagen werden, aber Hörniß muss auch bedenken, dass Elvis einen großen Bruder hat, der nicht ewig dabei zuschauen wird, was da vor sich geht. Vielleicht ist er stärker als Hörniß. Oder als alle vier zusammen. Außerdem kenne ich dem Hörniß sein Geheimnis. Er hat selbst gesagt, dass ihn sein Vater umbringen würde, wenn er davon Wind bekäme. Das hat Gewicht, denke ich mir.

Rok und ich verbringen viel Zeit miteinander. Unsere Lehrerin sagte, wir wären wie Pech und Schwefel. Das versteh ich nicht. Sie hätte sagen können: wie Pech und Nadelwald, das hätte Sinn ergeben, aber Pech und Schwefel ergibt überhaupt keinen Sinn.

Die beste Zeit, die ich mit Rok verbringe, ist der Nachmittag, wenn die Aufsichtslehrerin uns nach dem Mittagessen zum Sportplatz führt, der groß genug ist, dass wir uns verdrücken können, obwohl sie uns ständig daran erinnert, dort zu spielen, wo sie uns sehen kann. Ich möchte nicht, dass ihr euch wo herumtreibt, wo ich euch nicht sehen kann und euch etwas zustoßen könnte! Ich bin für euch verantwortlich! Wenn ihr nicht folgt, gehen wir morgen nicht hinaus! Ihre Drohungen sind natürlich wirkungslos.

Was weiß denn ich, wie weit sie sieht, meinte Rok gleich am ersten Tag und lachte. Sie trägt sowieso eine Brille und ist schaßaugert. Schaßaugert, wiederholte ich nach ihm. So bekam die Nachmittagsaufsicht den Spitznamen die Schaßaugerte. Zuerst nannten sie nur wir zwei so, aber bald taten es auch alle anderen.

Rok und mir gefällt es am besten auf der Betonplatte in der Nähe des Zauns, hinter dem die Bahnstrecke verläuft. Rok kennt die Fahrpläne auswendig, als wäre er ein Eisenbahner. Er weiß genau, wann hier ein Zug zu erwarten ist und ob es sich um einen Schnellzug, einen Regionalzug oder einen Güterzug handelt.

Gestern haben wir ein Loch im Zaun entdeckt. Wir zwängten uns hindurch und Rok legte eine Münze aufs Gleis. Wir zogen uns zurück und warteten auf das Eintreffen des Zuges. Als er wieder in der Ferne verschwand, gingen wir zurück und holten die Münze, die plattgewalzt war. Siehst du? sagte Rok begeistert. Später, als wir ins Klassenzimmer zurückkehrten, zeigten wir sie den anderen Burschen. Sie wollten von uns beiden wissen, wie wir das gemacht hatten. Wir sagten ihnen, wie, aber sie glaubten nicht, dass wir uns auf die Gleise wagen würden, also vereinbarten wir, heute gemeinsam dorthin zu gehen.

Am Sportplatz angekommen, rennen die Burschen schnurstracks in Richtung der Betonplattform. Wir hören die Schaßaugerte uns hinterherrufen, dass wir uns nicht zu weit entfernen sollen, aber wir laufen weiter, als ob wir taub wären. Auf der Betonplatte schaut Rok auf seine Uhr und sagt: In elf Minuten kommt der Personenzug. Wir haben genug Zeit, sagt er, springt ins Gras und ich ihm hinterher, gefolgt von allen anderen, die sich zum Maschendrahtzaun stellen und uns beiden dabei zuschauen, wie wir durch das Loch auf die andere Seite kriechen.

Bei den Gleisen zieht Rok eine Münze aus seiner Tasche und zeigt sie herum: Seht ihr? Schaut sie euch genau an, damit ihr dann nicht sagen könnt, dass sie schon vorher platt gewesen sei. Die Burschen nicken, dann kriecht Rok zum Gleis und legt die Münze vorsichtig auf die leicht gewölbte Oberfläche. Während er sie zurechtrückt, schaue ich nach links und rechts, dass uns nicht der Zug überrascht; mein Herz rast, Rok hingegen schiebt die Münze ganz ruhig mit seinem Zeigefinger in die Mitte. Als er der Ansicht ist, dass er sie gut platziert hat, ziehen wir uns hinter den Zaun zurück. Rok schaut auf seine Uhr und sagt wissend: Noch sieben Minuten.

Während wir auf die Ankunft des Zuges warten, meldet sich Andrej, der Wache gehalten hat. Die Schaßaugerte! Die Schaßaugerte kommt! Scheiße, faucht Rok durch die Nase und sagt, dass wir wegmüssen. Wenn sie hierherkommt und sieht, dass ein Loch im Zaun ist, dann war

es das. Dann bringt der Schulwart noch heute ein Stück Maschendrahtzaun und stopft das Loch. Auf geht's, sagt er, läuft auf die Spielgeräte zu und wir hinter ihm nach. Dabei schreien wir, als würden wir Cowboys und Indianer, Partisanen und Deutsche spielen, alles durcheinander, aber wer würde schon merken, dass die Indianer die Deutschen jagen und die Partisanen die Cowboys?

Abends treffe ich mich regelmäßig mit meinen Freunden. Zuerst hab' ich mich mit Peter getroffen. Ich bin am Vormittag zufällig mit ihm zusammengekommen. Am späten Nachmittag gingen wir in die Stadt. Wir saßen bei der Bar Zlata ladjica und lachten. Als es dunkel wurde, gingen wir zur nächstgelegenen Telefonzelle und riefen Elvis an. Elvis war nicht zu Hause, deshalb sprach ich mit seinem Onkel Fikret, der sich über meinen Anruf freute und sagte, dass es Elvis gut gehe. Er war vor fünf Tagen zurückgekehrt. Komm vorbei, sagte er. Das werde ich, versicherte ich ihm, obwohl ich es nicht so meinte. Elvis schaute am nächsten Tag bei mir vorbei. Wir gingen zusammen aus.

Ein paar Tage später rief mich Rok an. Wir haben uns gleich nach dem Mittagessen getroffen. Wir saßen auf den Garagen und unterhielten uns. Hauptsächlich Unsinn also. Ich erzählte ihm von der Grasplantage, der schönen Vangelija und dem Bordell über dem Schweinestall. Ich erzählte ihm vom Alkohol aus den Paketen, von Radet und den Frauen aus Užice. Rok erzählte mir von den Rumäninnen, die über die Grenze kamen, weil sie an einem Abend so viel verdienen konnten, wie sonst zu Hause während einer ganzen Woche. Sie machte es um einen Hunderter. Er erzählte mir, wie sie in einer Winternacht aus Zrenjanin an die Grenze gebracht wurden. Auf der anderen Seite jagten die aufgebrachten Menschen und die Armee den Präsidenten. Wir haben auf unserer Seite patrouilliert. Aber unsere Patrouille hat sich in der Nacht verirrt. Der Unteroffizier, strunzdumm, stellte am Morgen durch einen Blick auf eine Ortstafel fest, dass wir gut zehn Kilometer von der Grenze entfernt waren, und zwar in Rumänien. Wir versteckten uns bis zum Einbruch der Nacht, dann machten wir uns vorsichtig auf den Weg nach Jugoslawien zurück. Schon beim geringsten Geräusch duckten wir uns und warteten. Wir wollten weder rumänischen Grenzsoldaten oder Rebellen noch der Polizei begegnen und noch mehr ging uns die Muffe wegen der Landminen, die sich angeblich entlang der Grenze befinden sollten. Aber am Ende ist es mit viel Glück doch gut ausgegangen und wir sind sicher zurückgekommen. In der Kaserne war dann aber der Affe los! Man dachte, wir seien gefangen genommen oder gar erschossen worden, aber als sich herausstellte, dass wir gesund und munter waren, vermutete man, dass wir zu den Rumänen übergelaufen waren. Ist das denn zu glauben? Der Oberst beschuldigte uns des Verrats. Was haben Sie nach Rumänien geschmuggelt? schrie er. Was haben Sie den Rumänen verraten?! Jeden Einzelnen von uns verhörte er stundenlang, zum Schluss stellte er jedoch fest, dass es sich doch irgendwie so zugetragen hatte, wie wir es ihm gesagt hatten. Am nächsten Tag kam eine Kommission aus Belgrad, die von einem General geführt wurde. Sie haben uns auch eingehend befragt. Der Unteroffizier bekam schließlich eine Woche Sonderurlaub, weil er uns sicher nach Jugoslawien zurückgebracht hatte! Was für eine Verarschung! Wer hat uns denn erst nach Rumänien gebracht?! Dann sagte Rok, er wolle am Wochenende ans Meer fahren und lud mich ein, mitzukommen. Ich lehnte dankend ab. Ich bleibe lieber hier. Ich möchte eine Weile einfach nur hier sein.

Ich wollte Matej schon mehrmals anrufen, aber ich überlege es mir jedes Mal anders. Es wird schon er anrufen, wenn ihm danach ist. Ich weiß nicht einmal, ob er schon zurück ist. Dass Peter und Elvis zurück sind, weiß ich von meiner Mutter und Rok hat mich selbst angerufen. Von Matejs Verbleib weiß ich hingegen überhaupt nichts. Und ich bin mir nicht sicher, ob ich

ihn wirklich sehen will. Schließlich waren wir zuletzt nicht mehr so oft zusammen wie früher. Ich glaube, er ist wegen all dem, was gerade passiert, völlig außer sich. Sicher ist er Mitglied einer Partei, vielleicht sogar Teil der Parteiführung. Ich kann mir vorstellen, dass er über nichts anderes spricht. Ich hingegen wünsche mir vor allem Normales und Gewohntes. Ich habe noch immer dieses »Behütet die Brüderlichkeit und Einheit wie euren Augapfel!« »Die Revolution ist noch nicht zu Ende!« »Tito nach Tito!« usw. im Ohr. Am Anfang, als für uns noch alles neu war, hatte ich das Gefühl, mich in einer Parallelwelt zu befinden, in der die Zeit stillsteht, weshalb der Genosse Tito noch lebt und noch immer die Völker und Volksgruppen Jugoslawiens führt, die in brüderlicher Eintracht zusammenleben. Tito ist noch immer Oberbefehlshaber der Streitkräfte, nur wird er nicht mehr in einem Mercedes durch das Land gefahren, weshalb wir ihn nicht sehen. Bis zum Winter kam die Einsicht, dass das niemand glaubt. Trotzdem wiederholten die Offiziere Tag für Tag denselben Mist. Sie schienen uns für Idioten zu halten und erst später wurde mir klar, dass ihnen in Wirklichkeit völlig egal war, was wir uns dachten. Sie wussten, dass wir nichts tun konnten. Deshalb wünsche ich mir jetzt mehr als alles andere Ruhe und Frieden. Keine hochtrabenden Worte. Am liebsten spreche ich darüber, was es zum Mittagessen gibt, welcher Film heute Abend im Fernsehen läuft und welchen Film ich mir im Kino ansehen soll: Der Pate 3, Misery, Jagd auf Roter Oktober oder Nacht der lebenden Toten? Ich spreche mit meinen Freunden meistens über kleine Belanglosigkeiten. Keine Pläne, keine Zukunft. Bis Oktober, wenn die Vorlesungen beginnen, habe ich Zeit für mich. Bis dahin mache ich das, was mir gefällt und was mir wirklich Freude bereitet. Der Rest kann warten. Deshalb traf ich mich mit Saša sofort am nächsten Morgen und am nächsten Tag gleich wieder.

In Elvis' Zimmer

(Excerpt in German)

Translated by: Peter Scherber

Contact of the translator: pscherber@mac.com

Könntest du das Fahrrad nicht noch ein bisschen dem Martin geben? fragt mich Vater, als wir anhalten. Also gut, ich steige vom Rad ab und beobachte, wie mein Cousin aufsteigt und mit dem Fahrrad losfährt. Martin fährt mein neues Fahrrad in halsbrecherischem Tempo. Er dreht zwei Runden und hält dann bei meinem Vater an. Samo, sagt er mit ernster Stimme, ich brauche keine Stützräder. Verstehst du? Ich weiß, lächelt mein Vater. Hilfst du mir, auch Jan beizubringen, ohne sie auszukommen? Das mache ich. Weißt du, ich mach' das, antwortet Martin und fährt mit dem Rad zu mir.

Kurz vor elf sagt Mama, sie muss nach oben gehen, wenn wir was zu Mittag haben wollen. Kommst du mit? Sie schaut Taja an. Ich komme mit. Ihr Jungen könnt noch unten bleiben, sagt sie zum Vater.

Nach dem Mittagessen machen wir uns alle zusammen auf in die Stadt. Vater schlug den Nebotičnik vor und alle Erwachsenen stimmten zu. Bis zum Nebotičnik ist es eine knappe Stunde zu Fuß auf der Hauptstraße. Der Bürgersteig ist breit und niemand macht sich Sorgen darum, wie das mit dem Fahrrad gehen wird. Die Mamas laufen vorne, Martin und ich sind in der Mitte und wechseln uns auf dem Fahrrad ab, und die Väter laufen hinten.

Wir kommen zum Nebotičnik, da erzählt uns Vater, dass es in der Zeit, als er gebaut wurde, das höchste Gebäude weit und breit war. Man baute ihn im Auftrag und mit Geld aus dem Pensionsfonds und der Architekt Vladimir Šubic entwarf ihn. Euer Großvater, der als junger Mann, der gerade erst in Ljubljana angekommen war, nahm an den Bauarbeiten teil, schaut er uns an. Er erzählte uns, dass auf dem Gelände einst ein mittelalterliches Kloster stand. Als die Arbeiter mit den Ausgrabungen begannen, stießen sie auf einen alten Brunnen. Diejenigen, die ihn ausgruben, waren später überzeugt, dass der Brunnen ein Wunschbrunnen war. Jedem von ihnen erfüllte sich der Wunsch, den er gerade hatte, wenn er mit seiner Schaufel die oberen Steine berührte. Zuerst waren sie sich dessen nicht bewusst, sagt der Vater lachend und schüttelt den Kopf, aber langsam wurde es offensichtlich. Euer Großvater gehörte zu ihnen.

Der Vater schweigt einige Augenblicke, dann fährt er fort. Er erzählte mir von Janez, ein Mann, der damals weit über vierzig war. Er war ein ehrlicher und guter Mensch, wie es nur wenige waren. Er wollte eine Familie haben, hatte aber keine Frau. Keine mochte ihn, weil eines seiner Beine kürzer war als das andere und er von klein auf hinkte. Ansonsten war er gesund und stark wie ein Stier. Wenn sie beim Graben auf einen besonders großen Stein stießen, riefen sie immer Janez. Ihm machte das nichts aus. Er sagte den Männern, sie sollten sich zurückziehen, dann grub er den Felsen alleine aus und manchmal wälzte er ihn zur Seite, wo man ihn mit schweren Vorschlaghämmern zerschlug und ihn in Stücken von der Baustelle abtransportierte. Wie auch immer, kaum ein Jahr später heiratete er die schöne Anica. Jahrelang umwarben die unverheirateten Männer Anica Turk, die verheirateten Männer sahen sich nach ihr um, doch Anica schien keine Augen für Männer zu haben. Deswegen begannen die Leute zu sagen, sie interessiere sich für Frauen, sie sei Lesbierin, Feministin und Vegetarierin. Bis Janez und ihr Weg sich kreuzte. Niemand verstand, was sie in dem hinkenden Mann sah, der lieber schwieg als redete, lieber arbeitete als aß und trank. Böse Zungen behaupteten, sie täte es wegen ihrer Eltern, weil sie ihnen wehtun wollte. Man sagte, es gäbe solche Frauen die dächten mit ihrem eigenen Kopf. Eine kluge und sehr schöne junge Frau, die einen Anwalt oder einen Arzt hätte bekommen können, entschied sich für einen Arbeiter, der obendrein hinkte und schweigsam war, als wäre er stumm. So oder so, sie gebar ihm in den folgenden Jahren vier

prächtige Kinder. Die Familie überlebte den Krieg, Janez und Anica blieben für den Rest ihres Lebens zusammen. Wie in einem Märchen lächelt der Vater.

Während wir auf den Aufzug warten, fährt Vater fort: Er erzählte mir von Bratko, einem gierigen Hinterwäldler, dem Geld alles in der Welt bedeutete, der aber immer blank war, obwohl die Arbeiter, die am Nebotičnik bauten, gutes Geld verdienten. Er gab das meiste davon für Getränke, beim Kartenspiel und für Lottoscheine aus. Die ganze Zeit über sagte er, dass er eines Tages reich wäre und nicht mehr arbeiten müsste, sondern nur noch Spaß hätte. Kurz nachdem der Bau fertig war, knackte er den Lotto-Jackpot, der wochenlang ganz Jugoslawien auf den Beinen hielt, von Jesenice bis Strumica. Die nationale Klassenlotterie zahlte ihm Millionen aus! Aber, Vater meinte lächelnd, wie das Geld hereinkam, so ging es wieder hinaus. Als Bratko ein paar Jahre später unter ungeklärten Umständen starb, war nur noch eine Handvoll Kleingeld auf der Bank. Großvater war sich sicher, dass Bratko nicht das ganze Geld ausgegeben hatte, es wäre unmöglich gewesen, so viel auszugeben, egal wie. Er war sich sicher, dass Bratko etwas auf der Bank hatte, aber das meiste davon war wer-weiß-wohin vergraben, denn auch er traute den Banken nicht, aber das wusste niemand so genau. Das Geheimnis ging mit Bratko ins Grab, der im Hotel Europa wohnte, wenn er Geld hatte. Er mietete eine königliche Suite, in der er einen Kleiderschrank so groß wie ein kleines Zimmer hatte, voll mit maßgeschneiderten Kleidern und sorgfältig gefertigten Schuhen. Bratko spazierte dann gerne zum Bahnhof, setzte sich in den Zug zu den Fahrgästen der ersten Klasse und sagte, je nachdem, wohin der Zug fuhr: Ich gehe in Zagreb eine Cremeschnitte essen, oder ich gehe in Belgrad ein Karadorđević-Steak essen, oder ich gehe in Sarajevo einen türkischen Kaffee trinken. Die Leute lachten und glaubten ihm nicht. Aber es machte ihnen nichts aus, wenn er haufenweise Sekt bestellte, geröstetes Brot, Butter und Kaviar -- für alle. Auf einer dieser Fahrten fiel Bratko aus dem Zug. Weil es nachts passierte, wurde er erst am Morgen gefunden. Er wurde von dem Bauern Juraj gefunden, der gerade die Felder pflügte. Obwohl er ihn sofort zu einem Arzt brachte, konnte Bratko nicht gerettet werden. Er war völlig kaputt und hatte keinerlei Kraft mehr, was viele Leute zu der Annahme verleitete, dass er nicht aus dem Zug gefallen war, sondern dass man ihn im Zug zusammengeschlagen und ausgeraubt und dann aus dem Waggon geworfen hatte. Das war aber nicht wichtig. Am Ende gab es keinen Bratko und kein Geld.

Wir stehen auf der anderen Seite der Terrasse. Schau, Martin zeigt mit dem Finger zum Barje. Dort haben die Urmenschen gelebt, er imitiert dabei meinen Vater. Die Pfahlbauern, wiederholt er, wie mein Vater uns vorhin erzählt hat. Dann kamen die Dinosaurier und haben sie gefressen. Dann kam Superman und warf die Dinosaurier in ein schwarzes Loch. Deshalb sind sie jetzt weg. Gehen wir! Er rennt und ich hinter ihm her. Wir bleiben bei einem Fernglas stehen, das auf einem dicken Metallfuß am Boden befestigt ist. Wenn man will, dass es sich bewegt und dreht, muss man eine Münze in den Schlitz werfen, aber Martin kommt mit seinen Augen nicht an die Okulare heran, obwohl er sich auf die Zehenspitzen stellt. Trotzdem hält er das Fernglas eine Weile mit beiden Händen, bevor er mich ansieht und sagt: Das ist sinnlos. Weiter geht's!

Wir drehen eine Runde und kommen zurück zu den Eltern. Als wir fast bei ihnen sind, spüre ich einen Griff, der mich zum Stehen bringt. Ich drehe den Kopf, wer da ist und was er will. Der Mann mit dem Hut! Vor lauter Schreck erstarre ich. Ich hätte wahrscheinlich in die Hose gemacht, wenn der Mann nicht gelächelt hätte und seinen freien Arm um meinen Kopf gelegt und mir eine Silbermünze vor die Nase gehalten hätte. Hey, deine Glückszahl und unser Geheimnis, sagt er. Pssst, sofort legt er seinen Finger vor den Mund und lässt mich los. Ich schlucke, nehme die Münze und renne zum Tisch. Ich bin ganz außer mir, aber ich schweige lieber, und erzähl' es lieber niemandem, weil ich weiß, was dann wäre. Mama würde sagen, ich

soll nichts von Fremden annehmen, erst recht kein Geld. Sie würde sagen, geh schön zurück zu dem Herrn und gib ihm die Münze zurück. Wenn ich das nicht wollte, nähme sie mich an der Hand und würde mit mir mitkommen. Also stecke ich die Münze in meine Hosentasche und setze mich auf den Stuhl. Ich spreche mit niemandem darüber, nicht einmal mit Martin, obwohl ich ihm gerne sagen würde, dass er sich geirrt hat. Der Mann ist ein Zauberer. Er hat mir gerade einen Trick gezeigt. Aber jetzt ist nicht der richtige Zeitpunkt.

Der Onkel fragt, ob noch jemand etwas möchte. Wenn nicht, dann gehen wir langsam. In Ordnung? Er dreht den Kopf in die Richtung, aus der die Kellner kommen, hebt die rechte Hand und winkt mehrmals. Während er bezahlt, gehen die Übrigen zur Glastür. Jetzt ist die Terrasse fast leer. Als wir auf die Wendeltreppe und den Aufzug zugehen, drehe ich mich noch einmal zu dem Mann mit dem Hut um. Der Mann schaut weg. Er sieht mich nicht. Im nächsten Moment steigen wir in die kleine Kabine.

Während der Fahrt nach unten sprechen mein Vater und mein Onkel über Tito und seine Krankheit. Ich weiß, wer Tito ist, aber seine Krankheit interessiert mich nicht. Mir gefallen mehr die heldenhaften Geschichten von den Kämpfen der Partisanen mit den Deutschen und von Titos Reisen auf seinem Schiff Galeb in ferne Länder. Glaubst du, dass es wirklich Krieg gibt, wenn der Alte nicht mehr da ist? ist das Letzte, was ich den Onkel sagen höre. Dann schaue ich zu meinem Cousin, der mich schon seit einiger Zeit an meinem Arm zupft. Martin verzieht sein Gesicht zur Grimasse, als ob ihm schlecht wäre und er sich gleich übergeben müsste. Ich finde ihn lustig und lache laut. Mama und die Tante unterhalten sich. Sie reden über einen gewissen Robert Redford und den Oscar. Glücklicherweise. Wenn die Tante Martin gesehen hätte, hätte sie ihn angeschrien und der ganze Spass wäre im Nu vorbei gewesen, aber er endet erst, als der Aufzug ruckartig im Erdgeschoss zum Stehen kommt.

6

Auf dem Heimweg von der Schule werden wir von den Hornissen an den Garagen angehalten. Lange Zeit hatten wir vor ihnen Ruhe. Sie schienen sich nicht mehr für uns zu interessieren, und wir wurden sorglos. Wir haben uns auf dem Weg nicht mehr umgedreht, wir haben nicht in alle Richtungen geschaut, um zu sehen, ob sie irgendwo in der Nähe sind, um ihnen aus dem Weg zu gehen. Wir waren uns sicher, dass sie nicht da waren und dass – selbst wenn sie uns begegnet wären - sie uns in Ruhe gelassen hätten.

Jetzt stehen sie plötzlich vor uns, als hätte sich die Zeit rückwärts gedreht, und sie sind in der Zwischenzeit noch etwas gewachsen. Sie sind zwei Köpfe oder mehr größer als wir. Sie schauen uns grimmig an, als hätten wir ihnen etwas angetan.

Du kannst weitergehen, sagt der Leiter der Hornissen. Mit euch beiden aber müssen wir reden, er schaut erst Elvis und dann Peter an. Also, was? Die Hornisse schaut mich mit einem stechenden Blick an, weil ich immer noch dastehe und sie anschau und nicht weitergehe, so wie er es mir gesagt hat. Du kannst auch hierbleiben, wenn du willst, lächelt er. Aber dann gilt für dich das Gleiche wie für den Zigeuner und den Streber. Verstanden? Ich nicke und schlucke. Ich glaube, wir kriegen sie jetzt, aber die Hornisse muss damit rechnen, dass Elvis einen großen Bruder hat, der nicht ewig zusieht, was da vor sich geht. Entweder ist er stärker als die Hornisse. Oder er ist stärker als alle vier.

Außerdem weiß ich vom Geheimnis der Hornisse. Er selbst sagte, sein Alter würde ihn totschiagen, wenn er das herausfindet. Das ist etwas wert, denke ich.

Rok und ich sind die ganze Zeit zusammen. Die Lehrerin hat gesagt, wir sind unzertrennlich wie Arsch und Hemd. Das verstehe ich nicht. Sie könnte sagen, wie Arsch und Unterhose, das würde Sinn haben, aber Arsch und Hemd ergibt keinen Sinn.

Die beste Zeit, die ich mit Rok verbringe, ist am Nachmittag, wenn die Erzieherin uns nach dem Mittagessen auf den Sommer-Sportplatz mitnimmt, der groß genug ist, um verschwinden zu können, obwohl sie uns ständig ermahnt, dort zu spielen, wo sie uns sehen kann. Ich will nicht, dass ihr irgendwo seid, wo ich euch nicht sehen kann und euch etwas passieren kann! Ich bin für euch verantwortlich! Wenn ihr mir nicht gehorcht, gehen wir morgen nicht raus! droht sie jeden Tag von neuem. Natürlich bleiben ihre Drohungen folgenlos.

Was weiß ich, wie weit sie sehen kann, meinte Rok am ersten Tag. Klar, sie trägt eine Brille und sieht schlecht. Sieht schlecht, sprach ich ihm nach. So bekam die Nachmittagslehrerin den Spitznamen die Kurzsichtige. Zuerst waren es nur wir beide, die sie so nannten, aber bald taten es auch alle anderen.

Rok und ich sitzen am liebsten auf der Betonplatte in der Nähe des Zauns, hinter dem die Bahnlinie verläuft. Rok kennt die Fahrpläne auswendig, als wäre er ein Eisenbahner. Er weiß genau, wann der Zug kommt und ob es ein Schnell-, Personen- oder Güterzug ist.

Gestern bemerkten wir ein Loch im Zaun. Wir kletterten hinunter und Rok legte eine Münze auf das Gleis. Wir gingen zurück und warteten darauf, dass ein Zug kam. Als er weg war, gingen wir, um die Münze zu holen, die plattgedrückt war. Siehst du? begeisterte sich Rok. Später, als wir ins Klassenzimmer zurückkehrten, zeigten wir es den Jungs. Sie wollten wissen, wie wir es gemacht hatten. Wir sagten ihnen wie, aber sie glaubten nicht, dass wir uns auf das Gleis trauen würden, also vereinbarten wir, heute gemeinsam zu gehen.

Sobald wir auf dem Sportplatz sind, rennen die Jungs zu der Betonplatte. Wir hören die Kurzsichtige hinter uns, die uns zuruft, dass wir uns nicht zu weit entfernen sollen, aber wir rennen weiter, als wären wir taub. Auf der Platte schaut Rok auf seine Uhr und sagt: In elf Minuten kommt ein Personenzug. Wir haben genug Zeit, also springt er ins Gras und ich nach ihm, gefolgt von allen anderen, die sich am Maschendrahtzaun aufstellen und uns beobachten, wie wir durch das Loch auf die andere Seite kriechen.

An den Gleisen zieht Rok eine Münze aus seiner Hosentasche und zeigt sie. Seht ihr? Schaut sie euch gut an, damit ihr nicht sagt, sie sei vorher platt gewesen. Die Jungs nicken, dann krabbelt er zu der Schiene und legt die Münze vorsichtig auf die leicht gerundete Fläche. Während er sie justiert, schaue ich nach links und rechts, um nicht vom Zug überrascht zu werden; mein Herz klopft, und Rok, völlig ruhig, schiebt die Münze langsam mit dem Zeigefinger in die Mitte. Als er glaubt, dass er es gut hinbekommen hat, ziehen wir beide uns hinter den Zaun zurück. Rok schaut auf seine Uhr und sagt wissend: Noch sieben Minuten.

Während wir auf die Ankunft des Zuges warten, ruft Andrej, der Wache gestanden hat. Die Kurzsichtige! Die Kurzsichtige kommt! Scheiße, Rok schnauft durch die Nase und sagt, wir müssen los. Wenn sie hierherkommt und sieht, dass ein Loch im Zaun ist, ist alles gelaufen. Der Hausmeister bringt noch heute ein Stück Netz und flickt die Öffnung. Gehen wir, er läuft zu den Spielgeräten und wir hinter ihm her. Wir schreien, als würden wir Cowboys und Indianer, Partisanen und Deutsche spielen, alles durcheinander, aber wer merkt da schon, dass die Indianer die Deutschen jagen und die Partisanen die Cowboys?

Abends treffe ich mich mit meinen Freunden. Zuerst traf ich mich mit Peter. Vormittags begegnete ich ihm zufällig. Am späten Nachmittag gingen wir in die Stadt. Wir saßen im "Goldenen Boot" und unterhielten uns. Als es dunkel wurde, gingen wir zur nächsten Telefonzelle und riefen Elvis an. Elvis war nicht zu Hause, dafür freute sich über mich Onkel

Fikret, und sagte, dass es Elvis gut ginge. Er ist vor fünf Tagen zurückgekommen. Komm doch mal vorbei, lud er mich ein. Ja, versprach ich, obwohl ich nicht wirklich daran dachte. Elvis meldete sich am nächsten Tag. Wir gingen zusammen aus.

Ein paar Tage später rief mich Rok an. Wir trafen uns direkt nach dem Mittagessen. Wir saßen an den Garagen und redeten. Meistens irgendeinen Scheiß. Ich erzählte ihm von der Graspflanzung, von der schönen Vangelija und vom Bordell über dem Schweinestall. Ich erzählte ihm von dem Alkohol aus Paketen, von Rade und den Frauen aus Užice. Rok erzählte mir von den Rumäninnen, die über die Grenze kamen, weil sie an einem Abend so viel verdienen konnten wie zu Hause in einer ganzen Woche. Einen Hunderter. Er erzählte, wie sie in einer Winternacht von Zrenjanin zur Grenze gebracht wurden. Auf der anderen Seite waren wütende Leute und die Armee hinter dem Präsidenten her. Wir patrouillierten auf unserer Seite. Aber unsere Patrouille verirrte sich in der Nacht. Am Morgen erkannte ein Leutnant, dumm wie Brot, beim Blick auf die Ortstafel, dass wir gut zehn Kilometer von der Grenze entfernt waren, in Rumänien. Wir versteckten uns bis zur Dämmerung, dann zogen wir vorsichtig los zurück nach Jugoslawien. Beim kleinsten Geräusch duckten wir uns und warteten. Wir wollten weder rumänischen Grenzern noch Rebellen oder der Polizei begegnen, und noch mehr machten wir uns in die Hose wegen der Landminen, die angeblich entlang der Grenze liegen sollen. Aber am Ende hat es irgendwie geklappt und wir sind heil zurückgekommen. Aber in der Kaserne, das war ein Irrenhaus! Sie dachten, wir wären gefangen genommen oder sogar erschossen worden, aber als sich herausstellte, dass wir lebendig und gesund waren, vermuteten sie, dass wir selbst zu den Rumänen übergelaufen waren. Aber kannst du mir glauben? Brummte Rok. Der Oberst hat uns des Verrats beschuldigt. Was habt ihr nach Rumänien mitgenommen? Schrie er. Was habt ihr ihnen erzählt?! Er verhörte jeden von uns mehrere Stunden lang, aber schließlich stellte er fest, dass es etwa so war, wie wir es ihm gesagt hatten. Am nächsten Tag kam eine Kommission aus Belgrad mit einem General an der Spitze. Auch sie verhörten uns ausführlich. Der Leutnant bekam schließlich eine Woche Urlaub als Belohnung, weil er uns sicher nach Jugoslawien zurückgebracht hatte! Verarsch mich nicht! Wer hat uns denn nach Rumänien gebracht?! Dann meinte Rok, er führe am Wochenende ans Meer und lud mich ein, mitzukommen. Danke, ich lehnte ab. Ich bliebe lieber hier. Ich würde gerne eine Weile nur hier sein.

Ich wollte Matej schon oft anrufen, aber jedes Mal überlege ich es mir anders. "Er wird das schon tun, wenn er Lust hat. Ich weiß nicht einmal, ob er schon zurück ist. Meine Mutter hat mir von Peter und Elvis erzählt, Rok hat mich selbst angerufen. Wo Matej ist, weiß ich nicht. Und ich bin mir nicht sicher, ob ich ihn wirklich sehen will. Wir waren zuletzt nicht mehr so oft zusammen wie früher. Ich kann mir vorstellen, dass er mit all dem, was passiert, überfordert ist. Er ist definitiv Mitglied einer politischen Partei, vielleicht sogar in der Führung. Ich stelle mir vor, dass er nicht über das andere spricht. Ich hingegen wünsche mir am meisten Normalität und das Gewohnte. Es klingt mir jetzt noch in den Ohren: Hüten Sie Brüderlichkeit und Einigkeit wie Ihren Augapfel! Die Revolution ist noch im Gange! Tito nach Tito! Und so ähnlich. Am Anfang, als alles noch neu für uns war, hatte ich das Gefühl, dass ich mich in einer Parallelwelt befand, in der die Zeit stillsteht, und deshalb ist Genosse Tito noch am Leben und führt immer noch die Völker und Volksgruppen Jugoslawiens, die in brüderlicher Harmonie leben. Tito ist immer noch Oberbefehlshaber der Streitkräfte, aber er wird nicht mehr in einem Mercedes durch das Land gefahren, also sehen wir ihn nicht. Bis zum Winter erwies sich, dass dies niemand glaubte. Trotzdem wiederholten die Offiziere Tag für Tag den gleichen Scheiß. Sie schienen uns für Idioten zu halten, und erst später begriff ich, dass es ihnen völlig egal war, was wir dachten. Sie wussten, dass wir nichts tun konnten. Deshalb will ich ausgerechnet jetzt meine Ruhe. Keine großen Worte. Am liebsten spreche ich darüber, was es zum Mittagessen gibt, welcher Film heute Abend im Fernsehen läuft und welchen Film man im Kino sehen sollte. Ist es Der Pate 3, Misery, Die Jagd nach Roter Oktober oder die Nacht der lebenden Toten? Mit

meinen Freunden rede ich meist nur über kleine Blödeleien. Keine Pläne, keine Zukunft. Bis Oktober, wenn die Vorlesungen beginnen, habe ich Zeit für mich. Bis dahin mache ich das, was mir gefällt und worüber ich mich wirklich freue. Den Rest gilt es abzuwarten. Also sahen Sasha und ich uns gleich am nächsten Morgen und am folgenden Tag wieder.

Elvis szobájaában (Excerpt in Hungarian)

Translated by: Lukács Zsolt

Contact of the translator: lkcszslt@gmail.com

Nem adnád át a biciklit egy kicsit Martinnak? – kérdezi apám, miközben megállunk. Nos legyen, leszálok a kerékpárról, és nézem, ahogy az unokatestvérem felül a kerékpárra, és elkezdni tekerni. Martin végtelenül gyorsan száguld az új bicajjammal. Két kört tesz, majd megáll apám előtt. Samo, mondja komoly hangon, nincs szükségem biciklire. Tudod? Tudom, mosolyog apám. Segítesz nekem megtanítani Jant is nélkülük? Meg. Tudod, hogy meg fogom, válaszolja Martin és a biciklivel megindul felém.

Éppen tizenegy előtt anya azt mondja, hogy fel kell mennie, ha szeretnénk, hogy elkészüljön az ebéd. Velem jössz? Tajára nézett. Megyek. Ti srácok még lent maradhattok, mondja apának.

Ebéd után együtt indulunk a városba. Apa a Felhőkarcolót javasolta, és az összes felnőtt egyetértett. Jó egy órás sétára van a felhőkarcoló, a főúton. A járda széles, és senkit sem érdekel, hogy ki miként halad a kerékpárral. Anya megy elöl, Martin és én középen, és felváltva biciklizünk, apa pedig hátul.

Amikor a felhőkarcolóhoz érünk, apa azt mondja, hogy abban az időben, amikor építették, ez volt a legmagasabb épület. Megrendelésre és a Nyugdíjpénztár pénzéből építették, és Vladimir Šubic építész tervezte. Nagypátok, mint fiatal srác, aki épp csak akkor érkezett Ljubljanába, vett részt az építkezésen, közben ránk veti tekintetét. Elmondta, hogy egykor középkori kolostor állt a helyszínen. Amikor a munkások ásni kezdtek, egy régi kútra bukkantak. Azok, akik kiásták, később meg voltak győződve arról, hogy az a kívánság kútja volt. Mindegyiküknek teljesült a kívánsága, amely akkor történt, amikor lapátokkal belevágtak a felső kövekbe. Először nem vették észre, apa mosolyog s bólogat, de lassan nyilvánvalóvá vált. Nagypátok is ott volt köztük.

Apa egy pillanatra elhallgat, majd folytatja: Mesélt Janezról, egy férfiről, aki akkor jóval negyven felett volt. Őszinte volt és kedves, az ilyenekből kevés akad. Családot akart alapítani, de nem volt felesége. Senki sem szerette, mert egyik lába rövidebb volt, mint a másik, és fiatal kora óta sántított. Különböző egészséges és erős volt, akár egy bika. Ha ásás közben egy különösen nagy sziklára bukkantak, mindig Janezt hívták. Neki ez semmiség volt. Azt mondta a férfiaknak, hogy vonuljanak vissza, majd ő maga ásta ki a sziklát, és néha maga görgette arrébb, ahol nehéz buzogánnyal összetörték és darabokra szedték majd elvitték az építkezésről. Egyébként kevesebb, mint egy év múlva feleségül vette a gyönyörű Anicát. A nőtlen férfiak évekig udvaroltak Anica Turknak, házasság után bámészkodtak, és úgy tűnt, Anicának nincs szeme meglátni a férfiakat. Emiatt elkezdtek híresztelni, hogy a nők érdeklődnek, kezdtek lesbikusnak, feministának és vegetáriánusnak híresztelni. Amíg Janez nem keresztezte az útját. Senki sem értette, mit lát a sánta emberen, aki inkább csendben maradt, mint beszélt, inkább dolgozott, mint evett és ivott. A gonosz nyelvek azt mondták, hogy a szülei miatt teszi ezt, mert bántani akarja őket. Azt is beszéltek, hogy ő egy gondolkodó nő. Egy tanult és gyönyörű fiatal nő, aki ügyvédet vagy orvost is szerezhetett volna magának, munkást választott, ráadásul bénát és hallgatagot, mintha néma lenne. Legyen az egyik vagy a másik, az elkövetkező években négy gyönyörű gyermeket szült neki. A család túlélte a háborút, Janez és Anica életük végéig együtt maradtak. Akár a mesében, mosolygott apa.

Amíg a liftre várunk, apa folytatta: Mesélt Bratkóról, egy sóvár hegymászóról, akinek a pénz jelentett mindent a világon, de mindig fogytán volt belőle, pedig a felhőkarcoló építésénél dolgozók jó pénzt kerestek. Leginkább italokra verte el, kártyára és sorsjegyekre költötte. Folyton azt mondta, hogy egy napon gazdag lesz, és nem kell már dolgoznia, hanem csak szórakozással tölti az életét. Röviddel az építkezés befejezése után megnyerte a lottó

főnyereményét, ami miatt egész Jugoszlávia Jesenicétől Strumicéig több hétig talpon volt. Az állami kalászos lottó milliókat fizetett neki! Nos, apa mosolyog, ahogy jött a pénz, úgy el is ment. Amikor Bratko néhány évvel később megmagyarázhatatlan körülmények között meghalt, már csak maroknyi aprópénz maradt a bankban. Nagyapa egyébként meg volt győződve arról, hogy Bratko nem pazarolta el az összes pénzét, lehetetlen lett volna ennyit elpazarolni, bármi is történt. Meg volt győződve arról, hogy Bratkónak van valamije a bankban, de a többi, ki tudja hova lett eltemetve, mert ő sem bízott a bankokban, de ezt senki sem tudta biztosan. A titok Bratkóval a sírba szállt, aki a Hotel Európában lakott, miután volt pénze. Bérelt egy királyi lakosztályt, amelyben volt egy szekrénye, egy kicsit kisebb helyiséghez hasonló, tele egyedi szabású ruhákkal és gondosan kidolgozott cipőkkel. Bratko szeretett elsétálni a vasútállomásra, majd vonatra ült az első osztályú utasok közé, és attól függően, hogy hová ment a vonat, mondjuk: elugrok egy krémesre Zágrábba vagy Karadorđević szeletet bekapni Belgrádba, ill. török kávézni Szarajevóba. Az emberek kinevették, és nem hittek neki. De nem bánták, amikor pezsgőt, piritóst, vaját és kaviárt rendelt rakásszámra – mindenkinek. Az egyik ilyen útvonalon Bratko leesett a vonatról. Mivel éjszaka történt, csak reggel találták meg. Juraj a paraszt találta meg, aki a mezőkön szántott. Bár azonnal orvoshoz vitte, Bratkót már nem sikerült megmenteni. Össze volt törve, egy fikarcnyi fillér se volt nála, ami miatt sokan elhitték, hogy nem is a vonatról esett le, hanem a vonaton megverték és kirabolták, majd kidobták a vagonból. Különben se fontos. Végül se Bratko, se pénz nem volt.

A terasz másik oldalán maradunk. Nézd, Martin ujjával a Barje fele mutat. Itt őseemberek laktak, apámat utánozva. Cölöplakók, ismételi meg, ahogy apánk korábban elmondta. Aztán jöttek a dinoszauruszok, és felfalták őket. Ezek után jött a Superman, és a fekete lyukba hányta a dinoszauruszokat.

Ezért most már semmi se maradt belőlük. Gyerünk! futásnak ered, én pedig követem őt. A távcsőnél megállunk, ami egy talajhoz rögzített vastag fémlábon áll. Ha azt akarod, hogy mozogjon és forogjon, akkor egy érmét kell bedobni a nyílásba, ráadásul Martin el sem éri a szemével a szemlencsét, pedig lábujjra emelkedett. Ennek ellenére egy ideig két kézzel fogja a távcsövet, mielőtt rám néz, és azt mondja: Sebjaj. Menjünk tovább!

Teszünk egy kört, és visszaszaladunk a szüleinkhez. Amikor már majdnem a közelükbe érünk, egy olyan szorítást érzek, ami megállít. Elfordítom a fejem, hogy lássam, ki ő, és mit akar. Egy kalapos ember! Kővé dermedek a rémülettől. Valószínűleg tele lett volna a gatyám, ha a férfi nem mosolyogott volna, szabad kezével megkerülte a fejem, és egy ezüstpénzt tett az orrom elé. Tessék, mondja, itt a szerencseszám és a titkunk. Pszt, azonnal a szájára teszi a mutatóujját, és elenged. Nyelem a nyálam, megragadom az érmét, és az asztalhoz rohanok. Teljesen magamon kívül vagyok, de inkább csendben maradok, inkább nem mondom el senkinek, mert tudom, mi történne. Anyám azt mondaná, hogy idegenektől ne fogadjak el semmit, legkevésbé pénzt. Azt mondaná, menjek szépen vissza az úrhoz, és adjam vissza neki az érmét. Ha nem akarnám megtenni, akkor megfogná a kezem, és elmenne velem. Így becsúsztattam az érmét a nadrágsebembe, és egy székre ülök. Nem mondom el senkinek, még Martinnak sem, pedig úgy szeretném elmondani neki, hogy tévedett. A férfi egy varázsló. Épp mutatott egy trükköt. De most ez nem a megfelelő idő.

A bácsikám megkérdezi, hogy rendelnék-e még valamit. Ha nem, akkor lassan indulnánk is. Rendben? a fejét abba az irányba fordítja, ahonnan a pincérek jönnek, felemeli a jobbát, és többször integet. Míg ő fizet, mi többiek az üvegajtó felé vesszük az irányt. Most a terasz szinte üres. Ahogy a csigalépcső és a lift irányába lépünk, még egyszer a kalapos férfi felé fordulok. A férfi félrenéz. Nem vesz észre. A következő pillanatban belépünk egy kis kabinba.

Lefelé menet közben apa és bácsikám Titóról és a betegségéről beszélnek. Tudom, ki Tito, de nem érdekel a betegsége. Jobban szeretem a németek ellen folytatott partizánharcokról szóló hőstörténeteket és azokat, amelyek Tito Galeb hajójával megtett útjairól szólnak a messzi, távoli helyekre. Szerinted tényleg háború lesz, ha az öreg eltűnik? Az utolsó dolog, amit a bácsikámtól hallok. Aztán az unokatestvéremre nézek, aki egy ideje már huzigálja a karom. Martin fintorog, mintha beteg lenne, és hányás gyötörné. Viccesnek találom, hangosan nevetek. Anya és a nagynéném beszélgetnek. Egy bizonyos Robert Redfordról és az Oscarról mesél. Még szerencse. Ha a nagynéném észrevenné Martint, újra jól leordította volna, és a mulatságnak egy pillanat alatt vége lenne, és így csak akkor ér véget, amikor a lift hirtelen megáll a földszinten.

Az iskolából jövet a Darázsok megállítanak minket a garázsoknál. Hosszú ideig nyugalmunk volt miattuk. Úgy éreztük, már nem is kíváncsiak ránk, és gondtalanná vált az életünk. Útközben már nem néztünk se hátra, nem néztünk se körbe minden irányba, hogy a közelben vannak-e, hogy elkerüljük őket. Meg voltunk győződve arról, hogy nem léteznek, és békén hagynak minket – még akkor is, ha találkoznak.

Most hirtelen elibénk toppantak, mintha az idő hátrafelé pörögne, és eközben ők egy kicsit meg is nőttek. Két fejjel magasabbak nálunk, de akár többel is. Ingerülten néznek ránk, mintha mi tennénk valamit ellenük.

Te tovább mehetsz, mondja a Darázs. De veletek beszélünk kell, először Elvisre, majd a mögötte levő Péterre pillant. Nos, mi van? Darázs rám mered szúrósan, mert még mindig ott állok és nézem őket, és nem megyek előre, mint ahogy azt tanácsolta. Ha akarod, te is itt lehetsz – mosolyogott. De akkor rád is ugyanaz vonatkozik, mint egy cigányra és egy güzüre. Érted? Bólintok és nyelek egyet. Azt hiszem, most rajtakapjuk őket, de Darázsnak számolnia kell azzal, hogy Elvisnek van egy nagyobb testvére, aki nem fogja végtelenül elnézni a fejleményeket. Ali erősebb, mint a Darázs, vagy mind a négyüknél erősebb. Emellett tudok Darázs titkáról. Sam azt mondta, hogy az apja megölné, ha megtudná. Ez számít valamit, azt hiszem.

Rok és én mindig *nyakra főre* együtt vagyunk. A tanító néni azt mondta nekünk, hogy olyanok vagyunk, mint két testvér. Nem igazán értem ezt. Mondhatta volna azt is, hogy *nyakra fejre*, ennek lenne értelme, a nyakra főre-nek meg szerintem semmi értelme sincs.

A legjobb időszak, amit Rokkal szoktam eltölteni, az a délután, amikor ebéd után a tanító néni elvisz minket a nyári edzőterembe, ami épp elég nagy ahhoz, hogy eltűnhetünk, bár folyamatosan arra figyelmeztet minket, hogy a szeme előtt kell játszanunk, hogy jól észrevehetőek lehessünk. Nem akarom, hogy olyan helyen legyetek, ahol nem láthatlak titeket, bármi történhet veletek! Felelős vagyok értetek! Ha nem fogadtok szót, nem megyünk ki holnap! minden nap ezzel fenyeget. Természetesen a fenyegetéseinek semmi eredménye sincs.

Tudjam is én, meddig és mit lát ő, az első nap Rokból egyből kitört a röhögés. Hiszen szemüveget visel és vaksi. Vaksi – ismételttem utána. Így a napközis pedagógusra ráragadt a Vaksi becenév. Eleinte csak mi hívtuk így őt, és hamarosan mindenki más is.

Rokkal legszívesebben a kerítés közeli betonlapon töltjük az időt, amely mögött a vasútvonal található. Rok fejből tudja a menetrendeket, mintha vasutas lenne. Pontosán tudja, mikor érkezik a vonat, és azt is, hogy gyors, rendes vagy teher.

Tegnap észrevettünk egy lyukat a kerítésen. Átmásztunk rajta, és Rok a sínre tette egy érmét. Visszavonultunk és vártuk a vonat érkezését. Ahogy elment, visszamentünk az érméhez, amely teljesen kilapult. Látod? Rok el volt ragadtatva. Később, amikor visszaértünk az osztályba,

megmutattuk a fiúknak. Kíváncsiak voltak, hogyan csináltuk. Elmondtuk nekik, hogyan, de nem hitték el, hogy a sínekhez merészkedtünk, ezért megbeszéltük, hogy ma együtt megyünk oda.

Amint az edzőteremben vagyunk, mi srácok a betonlap felé futunk. Halljuk, hogy Vaksi mögöttünk kiabál, hogy ne menjünk túl messzire, ám tovább futunk, mintha süketek lennénk. A betonlapon Rok az órájára néz, és azt mondja: Tizenegy perc múlva személyvonat érkezik. Rengeteg időnk van, ő beugrik a fűbe, én pedig követem őt, utánam a többiek, akik felsorakoztak a drótkerítés mellett, és minket figyelnek, hogyan mászunk át a lyukon a túloldalra.

A síneknél Rok elővesz a zsebéből egy érmét, és megmutatja: Látjátok? Jól nézzétek meg, nehogy azt állítsátok, hogy már korábban lapos volt. A fiúk bólintanak, majd Rok a sínekhez mászik, és az érmét óvatosan a kissé lekerekített felületre helyezi. Beállítás közben jobbra majd balra tekintek, nehogy meglepjen a vonat; ver a szívem, és Rok pedig teljes nyugalommal lassan a mutatóujjával középre tolja az érmét. Amikor úgy érzi, hogy jól ráhelyezte, visszavonulunk a kerítés mögé. Rok az órájára pillant, és gyakorlatiasan mondja: Még hét perc.

Amíg a vonat érkezésére várunk, Andrej előtűnik, aki az őrhelyen állt lesben. A Vaksi! Jön a Vaksi! A francba, Rok feldühödik, és azt mondja, menekülnünk kell. Ha idejön, és látja, hogy lyuk van a kerítésen, akkor vége a bulinak. A gondnok még ma hoz egy darab hálót, és befoltozza a nyílást. Menjünk, a játszótér felé szalad, mi pedig követjük. Ennek során úgy kiabálunk, mintha indiánosdit vagy katonásdit játszanának, mind összekeveredve, de ki venné észre, hogy ki, ki ellen harcol, ki az ellenség vagy a bajtárs?

Esténként összefutok a barátaimmal. Először Péterrel találkoztam. Ma reggel véletlenül akadtam rá. Késő délután mentünk a városba. A Zlata Ladjica étteremnél ültünk és vigyorogtunk. Amikor besötétedett, elmentünk a legközelebbi telefonfülkéhez, és felhívtuk Elvist. Elvis nem volt otthon, de ezért Fikret bácsi öröme derített, azt mondta, hogy Elvis jól van. Öt napja tért haza. Ugorj majd fel hozzánk, ezzel invitált. Meglesz, ígértem neki, bár nem gondoltam komolyan. Elvis másnap jelentkezett. Együtt mentünk ki.

Néhány nappal később Rok felhívott. Közvetlenül ebéd után találkoztunk. A garázstetőn ültünk és beszélgettünk. Többnyire baromságokat. Meséltem neki a fűültetvényről, a gyönyörű Vangeliáról és a disznóól fölötti bordélyról. Meséltem neki a csomagolásból származó alkoholoról, Radéről és az užicei nőkről. Rok arról mesélt, hogy a román nők átjárnak a határon, mert annyit kereshetnek egy este, mint otthon egy egész hét alatt. Egy pirosért leszopnak. Elmesélte, hogyan vitték őket Zrenjaninból a határra egy téli éjszakán. A másik oldalon feldühödött emberek és a hadsereg üldözte az elnököt. Mi, a mi oldalunkon járőröztünk. De a járőrség eltévedt az éjszakában. A tizedes, a faszkalapja, reggel a helyi táblát nézve rájött, hogy jó tíz kilométernyire vagyunk a határtól, Romániában. Alkonyatig bujkáltunk, majd óvatosan visszaindultunk Jugoszlávia felé. A legkisebb zajra is lelapultunk és vártunk. Nem akartunk találkozni román határőrökkel, lázadókkal vagy a rendőrökkel, és még jobban be voltunk szarva a határ menti állítólagos gyalogsági aknák miatt. De végül is valahogy sikerült, majd szerencsésen visszaértünk. Kész örültek háza volt a laktanya! Azt hitték, hogy elfogtak, sőt hogy lelőttek minket, de amikor kiderült, hogy élünk és egészségesek vagyunk, arra esett a gyanú, hogy mi magunk menekültünk a románokhoz. El tudod hinni? – röhögött Rok. Az ezredes árulással vádolt minket. Mit vittél Romániába? – kiáltotta. Mit mondatok nekik?! Végül mindegyikünket több órán keresztül kihallgatott, azonban rá kellett, hogy jöjjön, hogy minden úgy van, ahogy elmondtuk. Másnap egy tábornok által vezetett bizottság érkezett Belgrádból. Részletesen kikérdeztek minket is. A tizedes végül egy hetes jutalom kimenőt kapott, mert biztonságosan visszahozott minket Jugoszláviába! Baszki! de kivitt minket

Romániába?! Aztán Rok azt mondta, hogy hétvégén leugrik a tengerre, és meghívott. Köszönöm, bólintottam. Inkább itt maradnék. Egy kis ideig csak itt akarok maradni.

Többször fel akartam hívni Matejt, de minden alkalommal meggondoltam magam. Majd ő úgyis felhív, ha jónak látja. Nem is tudom, hogy visszatért –e még. Anyám mesélt Péterről és Elvisről, Rok maga hívott fel. Hol van Matej, fogalmam sincs. És magam sem vagyok benne biztos, hogy tényleg látni akarom-e őt. Az utóbbi időkben nem is voltunk annyira együtt, mint annak előtte. Azt hiszem, mind amiatt, ami lejátszódik, magánkívül van. Minden biztonnal tagja valamelyik politikai pártnak, esetleg még annak vezetőségében is ott van. Elképzelem, hogy nem is beszél másról. Én azonban leginkább normális és megszokott életet szeretnék. Még most is visszhangzik a fülemben *Vigyázatok a testvériségre és az egységre, akár a szemetek fényére!* A forradalom még tart! Tito élt, Tito él, Tito élni fog! és hasonlók. Kezdetben, amikor még minden új volt számunkra, az volt az érzésem, hogy egy párhuzamos világban találtam magam, ahol az idő megáll, így Tito elvtárs még mindig él, és továbbra is vezeti a testvéri együttélésben élő Jugoszlávia népeit és nemzetiségeit. Tito továbbra is a fegyveres erők főparancsnoka, csak nem Mercedesszel hurcolják az országban, ezért nem látjuk. Télre kiderült, hogy ezt senki sem hiszi el. Ennek ellenére a tisztok nap, mint nap egy és ugyanazt a szart ismételtették. Úgy tűnt, bunkóknak tartanak minket, csak később jöttem rá, hogy valójában nem igazán érdekli őket, mit gondolunk. Tudták, hogy nem tehetünk semmit. Ezért is vágyom most leginkább a békére. Semmiféle nagy szavakra. A kedvenc beszélgetésem az, hogy mi lesz ebédre, ma este melyik film lesz a tévében, és milyen filmet kell megnézni a moziban: a Keresztapa 3-at, a Miseryt, Vadászat a Vörös októberre vagy az Élőhalottak éjszakáját? A barátaimmal főleg apró csínytevésekről beszélek. Nincs terv, nincs jövő. Októberig, amikor elkezdődnek az előadások, csak magammal leszek elfoglalva. Addig azt fogom csinálni, ami a kedvenc időtöltésem, és ami igazán boldoggá tesz. A többit majd sorjában. Ezért Saša és én másnap reggel egyből találkoztunk majd másnap ismét.

Elvisa istabā (Excerpt in Latvian)

Translated by: Māra Gredzena

Contact of the translator: maragredzena@gmail.com

Varbūt iedosi riteni arī vēl mazliet Martinam? Tētis man jautā, kad apstājamies. Nu labi, nokāpju no riteņa un skatos uz brālēnu, kā uzlec uz riteņa un aizbrāžas. Martins nesas ar manu jauno riteni pavisam ātri. Nobrauc divus apļus, un pēc tam apstājas pie mana tēta. Samo, viņš saka nopietnā balsī, nevajag mazos ritentiņus. Zini? Zinu, tētis nosmejas. Vai palīdzēsi man arī Janam iemācīt bez? Palīdzēšu. Zini, ka palīdzēšu, Martins atbild un pabrauc riteni uz manu pusi.

Pirms vienpadsmitiem mamma saka, ka jāiet augšā, ja gribam ēst pusdienas. Nāksi ar mani? Paskatās uz Tajū. Eju. Puiši var vēl palikt lejā, saka tētim.

Pēc pusdienām visi kopā dodamies uz pilsētu. Tētis piedāvāja doties uz Nebotičnika kafejnīcu, un visi pieaugušie piekrita. Līdz Nebotičnikam ir gandrīz stundu ilgs gājiens pa galveno ielu. Ietve ir plata, un neviens neuztraucās, kā tur varēs tikt ar riteni. Mamma iet pa priekšu, mēs ar Martinu pa vidu un uz maiņām uz riteņa, aizmugurē iet tēti.

Kad esam tikuši līdz Nebotičnikam, tētis pastāsta, ka tajos laikos, kad to būvēja, esot bijusi augstākā ēka plašā apkārtnē. To uzbūvēja pēc Pensiju fonda pasūtījuma, un projektēja arhitekts Vladimirs Šubics. Jūsu opis, kad bija pavisam jauns puisis, kas tikko ieradies Ļubļanā, arī piedalījās būvniecībā, tētis uz mums paskatās. Viņš pastāstīja, ka kādreiz šajā vietā stāvēja viduslaiku klosteris. Kad strādnieki sāka izrakšanas darbus, uzskrēja vecai akai. Tie, kas to izraka, vēlāk bija pārliecināti, ka tā ir vēlmju aka. Katram no viņiem piepildījās kāda vēlme, kas bija tajā brīdī, kad ar lāpstām atsitās pret augšējiem akmeņiem. Sākumā viņi to neapzinājās, tētis iesmejas un pamāj ar galvu, bet lēnām tapa skaidrs. Jūsu opis bija viņu starpā.

Tētis kādu brīdi klusē, pēc tam turpina: Viņš pastāstīja man par Janezu, vīru, kam tajā laikā bija jau pāri četrdesmit. Viņš bija tik godīgs un labsirdīgs, kādu nav daudz. Vēlējās sev ģimeni, bet viņam nebija sievas. Nevienai viņš nepatika, jo viena kāja viņam bija īsāka par otru un jau kopš bērnu dienām kliboja. Citādi viņš bija vesels un spēcīgs kā vērsis. Ja rakšanas laikā uzskrēja kādam pavisam lielam akmenim, tad vienmēr sauca Janezu palīgā. Viņam tas nieks vien bija. Vīriem viņš teica, lai paiet malā, pēc tam pats izraka akmeni un dažkārt arī pats aizvēla malā, kur to ar smagiem veseriem sadauzīja gabalos un aizveda no būvlaukuma. Jebkurā gadījumā pat gads nepagāja, kad Janezs apprecējās ar skaisto Anniku. Neprecētie vīrieši gadu no gada aplidoja Anniku Turku, precētie uz viņu noskatījās, bet Annika nevienu no tiem neredzēja. Tāpēc klīda runas, ka viņai patīk sievietes, sāka runāt, ka viņa ir lezbiete, feministe un veģetāriete. Līdz brīdim, kad viņas ceļi krustojās ar Janezu. Neviens tā arī nesaprata, ko viņa ieraudzījusi tajā klibiķī, kas labprātāk klusēja, nekā runāja, labprātāk strādāja, nekā ēda un dzēra. Ļaunas mēles melsa, ka to darīja vecāku dēļ, jo gribēja viņus sāpināt. Runāja, ka ir tādas sievietes, kas domā ar savu galvu. Skolota un skaista jauna sieviete, kas varētu dabūt advokātu vai ārstu, izvēlējās strādnieku, un jo vairāk klibu un klusējošu, it kā būtu mēms. Lai nu kā arī nebūtu, nākamajos gados viņiem piedzima četri burvīgi bērni. Ģimene pārdzīvoja karu, Janezs un Annika palika kopā līdz mūža galam. Kā pasakā, tētis nosmejas.

Kamēr gaidām liftu, tētis turpina: Viņš stāstīja man arī par mantkārīgo kalnieti, kam nauda nozīmēja visu pasaulē, bet viņam tās nekad nebija, lai gan strādnieki pie Debesskrāpja būvniecības labi nopelnīja. Lielākoties viņš to notērēja dzērieniem, kārtīs un loterijas biļetēs. Visu laiku tikai runāja, ka kādu dienu būs bagāts, un viņam vairs nebūs jāstrādā, ka varēs tikai izklaidēties. Drīz pēc būvniecības beigām viņš loterijā vinnēja galveno laimestu, par ko visa

Dienvidslāvija bija vairākas nedēļas sacelta kājās no Jesenices līdz Strumicei. Valsts klases loterija viņam izmaksāja miljonus! Nu, tētis nosmejas, kā nauda nāca, tā arī aizgāja. Kad Bratko pēc dažiem gadiem neskaidros apstākļos nomira, bankā bija atlikusi tikai saujiņa sīknaudas. Opis gan bija drošs, ka Bratko kaut kur noslēpa visu naudu, jo nav iespējams, ka būtu tik daudz notērējis, neraugoties ne uz ko. Viņš bija pārliecināts, ka Bratko bija kaut kas bankā, bet lielāko daļu glabāja apraktu kas zina kur, jo neuzticējās arī bankām, bet kur, to noteikti neviens nezināja. Šis noslēpums aizgāja kopā kopā ar Bratko, kurš pēc tam, kad dabūja naudu, dzīvoja viesnīcā Eiropa. Viņš bija noīrējis karaliskos apartamentus, kuros bija skapis nelielas istabas izmērā, pilns ar pēc mēra šūtiem uzvalkiem un rūpīgi taisītām korpēm. Bruno labprāt devās uz staciju, tad iesēdās vilcienā, apsēdās starp pirmās klases ceļotājiem, un atkarībā no galamērķa, teica: Braucu uz Zagrebu uzēst krēmšniti vai Braucu uz Beļgradu mieloties ar Karalisko šniceli vai Braucu padzert turku kafiju Sarajevā. Cilvēki smējās un nemaz viņam neticēja. Viņiem nekas nebija pretī, kad visu ceļu kupejā pasūtīja dzirkstošo vīnu, grauzdētu maizi, sviestu un kaviāru – visiem. Vienā no šiem braucieniem Bratko izkrita no vilciena. Tā kā tas notika pa nakti, viņu atrada tikai no rīta. Atrada viņu zemnieks Jurajs, kas ara lauku. Lai gan viņu uzreiz aizveda pie ārsta, Bratko neizdevās glābt. Viņš bija viss salauzts, bez naudas, un tieši tāpēc daudzi bija pārliecināti, ka viņš neizkrita no vilciena, bet gan, ka viņu vilcienā piekāva un apzaga, pēc tam izmetot no vagona. Lai gan nav jau svarīgi. Beigās nebija ne Bratko, ne naudas.

Otrā terases pusē mēs apstājamies. Skaties, Martins parāda ar pirkstu pret purvu. Tur dzīvoja senie cilvēki, viņš attēlo manu tēti. Ezeru cilvēki, atkārtu tāpat, kā iepriekš teica tētis. Pēc tam atnāca dinozauri un viņus aprija. Pēc tam atnāca supermens un iemeta dinozaurus melnajā caurumā. Tāpēc viņu vairs nav. Ejam! viņš aizskrien un es viņam pakaļ. Apstājamies pie tālskata un resnas metāla kājas, kas piestiprināta pie grīdas. Ja gribi, lai kustas un griežas, spraugā jāiemet monēta, pēc tam Martins pieliek acis pie okulāriem, lai gan viņam ir jāpastiepjas pirkstgalos. Bet tāpat kādu laiku ar abām rokām tur tālskati, pirms paskatās uz mani un saka: Bezjēdzīgi. Ejam tālāk!

Mēs izmetam līkumu un skrienam atpakaļ pie vecākiem. Kad jau esam gandrīz līdz viņiem tikuši, sajūtu tvērienu, kas mani aptur. Pagriežu galvu, kas tur ir un ko grib. Vīrietis platmalē! Es sastingstu no šausmām. Es visdrīzāk būtu pieslapinājis bikses, ja vien vīrietis nebūtu pasmaidījis, un ar brīvo roku apvilcis ap manu galvu un deguna priekšā izvilcis sudraba monētiņu. Lūdzu, viņš saka, tavs laimīgais skaitlis un mūsu noslēpums. Kuš, uzreiz pēc tam pieliek pirkstu pie lūpām un palaiž mani vaļā. Noriju siekalas, paņemu monētiņu un aizskrienu pie galda. Galīgi neesmu savā ādā, bet labāk klusēju, labāk nevienam neko nesaku, jo zinu, kas notiktu. Mamma teiktu, ka no svešiniekiem neko nedrīkstu ņemt, vēl jo mazāk naudu. Viņa teiktu, lai eju vien atpakaļ pie kunga un atdodu viņam monētu. Ja negribētu to darīt, paņemtu mani pie rokas un nāktu līdz. Tāpēc atstāju monētu bikšu kabatā un apsēžos uz krēsla. Nevienam nestāstu, pat Matinam, lai gan labprāt viņam pateiktu, ka ir kļūdījies. Tas vīrs ir burvis. Tikko parādīja man triku. Bet tagad nav pareizais brīdis.

Tēvocis jautā, vai kāds vēl kaut ko vēlas. Ja ne, tad lēnām dosimies. Sarunāts? pagriez galvu tajā virzienā, no kura nāk viesmīļi, paceļ labo roku un vairākas reizes pamāj. Kamēr viņš maksā, mēs pārējie dodamies uz stikla durvīm. Terasē tagad ir gandrīz tukša. Kad ejam spirālveida kāpņu un lifta virzienā, vēlreiz pagriežos pret vīru ar platmali. Vīrs skatās prom. Neredz mani. Nākamajā brīdī iekāpjam nelielajā kabīnē.

Kamēr braucam lejā, tētis ar tēvoci runā par Tito un slimību. Es zinu, kas ir Tito, bet viņa slimība gan mani neinteresē. Man labāk patīk varoņu stāsti par partizānu cīņām ar vāciešiem un par Tito ceļojumiem ar kuģi Gulbis uz tālām zemēm. Domā, ka tiešām būs karš, kad vecā vairs nebūs? Ir pēdējais, ko dzirdu tēvoci sakām. Pēc tam paskatos uz brālēnu, kas jau kādu laiku velk mani aiz rokas. Martins izliekas, it kā viņam būtu slikti un vilktu uz vēmienu. Man viņš liekas smieklīgs, un es skaļi iesmejos. Mamma ar tanti plāpā. Runā par kaut kādu Robertu

Redfordu un Oskaru. Labi, ka tā. Ja tante redzētu Martinu, atkal uz viņu sakliegtu, un visa jautrība beigtos, bet tā beidzas tikai tad, kad lifts pietāj pirmajā stāvā.

Mēs ar Robi esam visu laiku kopā. Skolotāja mums teica, ka esam kā pēcpuse un kreklis. To gan nesaprotu. Viņa varēja teikt kā pēcpuse un bikses, tas būtu jēdzīgi, bet pēcpusei un kreklam gan nav nekādas jēgas.

Vislabākais laiks, ko pavadu kopā ar Robi, ir pēcpusdiena, kad audzinātāja mūs pēc pusdienām aizved uz vasaras sporta laukumu, kas ir pietiekami liels, lai varam nozust, lai gan viņa visu laiku mūs vēro, lai mēs spēlētos tur, kur mūs var redzēt. Negribu, lai esat kaut kur, kur jūs neredzu, un jums kaut kas notiek! Esmu par jums atbildīga! Ja mani neklausīsiet, rīt ārā neiesim! Viņa draud katru dienu no jauna. Viņas draudi, protams, nepiepildās.

Kā lai es zinu, līdz kurienei viņa redz, Robis jau pirmajā dienā nosmējās. Tāpat viņa nēsā brilles un ir briļļainā. Briļļainā, es atkārtāju pēc viņa.

Tā pēcpusdienas audzinātājai pielipa iesauka Briļļainā. Vispirms tā viņu saucām tikai mēs abi, bet drīz vien arī visi pārējie.

Mums ar Robi vislabāk patīk tupēt uz betona plāksnes pie sētas, aiz kuras ir dzelzceļa sliedes. Robis no galvas zina vilcienu sarakstu, it kā būtu dzelzceļnieks. Viņš precīzi zina, kad atbrauks vilciens, un arī vai tas ir ātrais, parastais vai kravas.

Vakar mēs sētā pamanījām caurumu. Izlīdām tai cauri, un Robis uz sliedes uzlika monētu. Mēs pagājām prom un pagaidījām, līdz brauc vilciens. Kad vilciens aizbrauca, atgriezāmies pēc monētas, kas bija saplacināta. Redzi? Robis bija sajūsmā. Vēlāk, kad atgriezāmies klasē, rādījām to puisiem. Viņus interesēja, kā mēs to uztaisījām. Pastāstījām, kā, bet viņi mums neticēja, ka uzdrošināmies iet uz sliedēm, tāpēc sarunājām, ka šodien iesim kopā.

Kā esam sporta laukumā, tā mēs, puisi, skrienam uz betona platformas pusi. Dzirdam Briļļaino, kas sauc mums pakaļ, lai pārāk neattālināmies, bet skrienam tālāk, it kā būtu kurlī. Uz plāksnes Robis paskatās pulkstenī un saka: Pēc vienpadsmit minūtēm būs tālais vilciens. Mums ir gana laika, tad ielec zālē, es pēc viņa un man pakaļ visi pārējie, kas nostājas pie žoga un skatās uz mums, kā lienam pa caurumu uz otru pusi.

Pie sliedēm Robis izvelk monētu un parāda: Redzat? Apskatiet labi, lai pēc tam neteiktu, ka jau iepriekš bijis saplacināts. Puisi viņam pamāj, pēc tam Robis pielien pie sliedēm un uzmanīgi uzliek monētu uz nedaudz noapaļotās virsmas. Kamēr viņš to dara, es skatos pa labi un pa kreisi, lai mūs nepārsteidz vilciens; sirds man sitas, bet Robis pavisam mierīgi ar rādītājpirkstu pabīda monētu uz vidu. Kad viņam šķiet, ka ir labi uzlicis, ejam atpakaļ aiz sētas. Robis paskatās pulkstenī un zinoši saka: Vēl septiņas minūtes. Kamēr gaidām vilcienu, dzirdam Andreju, kurš bija palicis sardzē. Briļļainā! Briļļainā nāk! Sūdi, Robis nošņācas un saka, ka jāiet prom. Ja viņa atnāks un redzēs, ka sētā ir caurums, jautrībai beigas. Saimnieks jau šodien pat atnesīs gabalu žoga un aizlāpīs caurumu. Ejam, un aizskrien uz rotaļu laukuma pusi un mēs aiz viņa. Pie kam kliežam, it kā būtu spēlējuši kovbojus un indiāņus, partizānus un vāciešus, visu kopā, bet kurš gan pamanītu, ka indiāņi ķer vāciešus un partizāni kovbojus?

Vakaros tiekos ar draugiem. Vispirms satikos ar Pēteri.

Priekšpusdienā netīšām uzskrēju viņam virsū. Vēlā pēcpusdienā aizgājām uz centru. Sēdējām pie Zelta rieksta un smējāmies. Kad satumsa, aizgājām uz tuvāko telefona būdiņu un piezvanījām Elvisam. Elvīsa nebija mājās, bet onkulis Fredis mani iepriecināja, teikdams, ka Elvisam iet labi. Atgriezies pirms piecām dienām. Atnāc kādreiz, viņš mani ielūdza. Labi, apsolīju, lai gan nedomāju to nopietni. Elviss uzradās nākamajā dienā. Kopā gājām ārā.

Pēc dažām dienām man zvanīja Robis. Satikāties uzreiz pēc pusdienām. Sēdējām uz garāžām un runājāmies. Galvenokārt stulbības. Es viņam pastāstīju par zāles plantāciju, skaisto Vangēliju un bordeli virs cūkkūts. Pastāstīju viņam par alkoholu no tetrapakām, Radetu un sievietēm no Užicas. Robis man stāstīja par rumānietēm, kas ieradušās pāri robežai, jo vienā vakarā varot nopelnīt tik, cik mājās veselā nedēļā. Paraustīja tev par piecīti. Viņš pastāstīja, kā viņus kādā ziemas naktī aizveda no Zreņaninas aizveda uz robežu. Otrā pusē saniknoti armijnieki medīja priekšsēdētāju. Mēs patrulējām mūsu pusē. Bet mūsu patruļa naktī apmaldījās. Kaprālis, stulbs kā zābaks, no rīta paskatījies uz vietas nosaukuma zīmi, secināja, ka esam vismaz desmit kilometrus no robežas, Rumānijā. Līdz krēslai slēpāmies, pēc tam uzmanīgi gājām atpakaļ uz Dienvidslāviju. Pie vismazākā troksnīša apklusām un gaidījām. Negribējām sastapt rumāņu robežsargus vai nemierniekus, vai policiju, bet vēl vairāk bijām nomīzuši no kājnīeku mīnām, kas varētu būt gar visu robežu. Bet beigās kaut kā sanāca, ka veiksmīgi tikām atpakaļ. Barakās gan bija trakomāja! Tie jau domāja, ka mēs esam saņēmti gūstā vai vispār nošauti, bet, kad izrādījās, ka esam dzīvi un veseli, radās aizdomas, ka esam pārbēguši pie rumāņiem. Vai vari noticēt? Robis ņirdza. Pulkvedis mūs apsūdzēja nodevībā. Ko aiznesāt uz Rumāniju? viņš kļiedza. Ko viņiem izstāstījāt?! Katru atsevišķi pratināja stundām ilgi, beigās secināja, ka bija kaut kā tā, kā mēs teicām. Nākamajā dienā no Belgradas ieradās komisija ar kaut kādu ģenerāli priekšgalā. Arī viņi mūs sīki izprašāja. Kaprālis beigās dabūja papildus atvaļinājumu, jo bija droši atvedis mūs atpakaļ uz Dienvidslāviju! Nemuldi! Un kurš tad mūs iedabūja Rumānijā?! Pēc tam Robis teica, ka nedēļas beigās brauks uz jūru, un aicināja mani līdzī. Paldies, es atteicos. Labāk palikšu tepat. Kādu laiku labprāt palikšu tikai te.

Vairākkārt gribēju piezvanīt Matejam, bet katru reizi pārdomāju. Gan jau viņš pats piezvanīs, ja gribēs. Nemaz nezīnu, vai ir jau atgriezies. Par Pēteri un Elvisu man pateica mamma, Robis pats piezvanīja. Kur ir Matejs, man nav ne jausmas. Un neesmu pārliecināts, ka gribētu viņu redzēt. Pēdējā laikā neesam bijuši tik daudz kopā, cik iepriekš. Domāju, ka dēļ tā visa, kas tagad notiek, nemaz nav savā ādā. Droši vien viņš ir kādas politiskās partijas biedrs, iespējams pat kādas vadībā. Pilnīgi iedomājos, ka ne par ko citu nemaz nerunā. Bet es par visu vairāk vēlos normālību un ierastumu. Ausīs man joprojām ik pa laikam skan Sargājiet brālību un vienotību kā savu acu raugu!

Revolūcija vēl turpinās! Tito par Tito! un tamlīdzīgi. Sākumā, kad mums tas viss vēl bija jauns, man bija sajūta, ka esmu kādā paralēlā pasaulē, kur laiks stāv uz vietas, tāpēc biedrs Tito joprojām ir dzīvs un joprojām vada Dienvidslāvijas tautas un tautības, kas dzīvo brālīgā kopībā. Tito joprojām ir armijas virspavēlnieks, tikai viņu vairs nevadā ar mersedesu pa valsti, tāpēc viņu neredzam. Līdz ziemei izskatījās, ka neviens tam vairs netic. Neraugoties uz to, virsnieki dienu no dienas atkārtoja vienus un tos pašus mēslus. Izskatījās, ka uzskata mūs par idiotiem, un tikai vēlāk uzzināju, ka viņiem patiesībā bija pilnīgi vienalga, ko domājam. Viņi zināja, ka neko nevaram iesākt. Tāpēc tagad par visu vairāk vēlos miegu. Nekādus varenus vārdus. Vislabprātāk runājos par to, kas būs pusdienās, ko vakarā rādīs pa televīziju un uz kuru filmu jāiet uz kino: vai Krusttēvs 3, Misery, „Sarkanā oktobra” meklējumos vai Dzīvo miroņu nakts. Ar draugiem runājam galvenokārt par sīkumiem. Nekādu plānu, nekādas nākotnes. Līdz oktobrim, kad sāksies lekcijas, man ir laiks pašam sev. Līdz tam darīšu to, ko sirds kāro, un kas tiešām rada prieku. Viss pārējais pagaidīs. Tāpēc mēs ar Sašu satikāties uzreiz nākamajā rītā un atkal nākamajā dienā.

Elvio kambaryje (Excerpt in Lithuanian)

Translated by: Gabija Kiaušaitė

Contact of the translator: gabija.kiausaite@gmail.com

Ar negalėtum ir Martinui duoti dviratį? klausia manęs tėtis, vos sustojame. Gerai, nušliuožiu nuo dviračio ir žiūriu, kaip pusbrolis lipa ant jo ir pasileidžia. Martinas milžinišku greičiu važiuoja mano naujuoju dviračiu. Jis apsuka du ratus ir sustoja prie mano tėčio. Samai, – rimtu balsu sako jis, – man nereikia papildomų ratukų. Supranti? Žinau, nusišypsos tėtis. Ar padėsi man išmokyti Janą taip pat apsieiti be jų? Padėsiu. Žinai, kad taip ir padarysiu, – atsako Martinas ir pastumia dviratį link manęs.

Likus kiek iki vienuoliktos, mama sako, kad turi grįžti, jei norime pietų. Ar eisi su manimi? Ji pažvelgia į Tają. Aš einu. Jūs, berniukai, dar galite pasilikti, – sako ji tėčiui.

Po pietų visi kartu einame į miestą. Tėtis pasiūlė aplankyti Liublianos dangoraižį „Nebotičnik“ ir visi suaugusieji tam pritarė. Iki „Nebotičnik“ kiek mažiau nei valanda pagrindine gatve. Grindinys platus ir niekas nesuka sau galvos, kaip pravažiuotų koks dviratis. Mamos eina priekyje, mes su Martinu per vidurį pasikeisdami dalinamės dviračiu, o tėčiai eina iš paskos.

Kai nusigauname prie dangoraižio, tėtis papasakoja, kad, kai jis buvo pastatytas, tai buvo aukščiausias pastatas regione. Jį užsakė ir už pensijų fondo lėšas pastatė architektas Vladimiras Šubicas. Jūsų senelis, kai buvo dar jaunas vaikinys, ką tik atvykęs į Liublianą, dalyvavo statybose, žiūri tėtis į mudu. Jis papasakojo, kad šioje vietoje kadaise buvo viduramžių vienuolynas. Pradėję kasti, darbininkai aptiko seną šulinį. Iškasusieji buvo įsitikinę, kad šulinys buvo norų šulinys. Kiekvieno iš jų noras išsipildė, kai jie kastuvais pataikė į viršutinius akmenis. Iš pradžių jie nesuprato, kad tėvas šypsosi ir kikeną, bet pamažu tai tapo akivaizdu. Tarp jų buvo ir jūsų senelis.

Tėtis kurį laiką tyli, netrukus tęsia toliau: Jis man papasakojo apie Joną, vyrą, kuriam tuo metu buvo gerokai per keturiasdešimt. Jis buvo sąžiningas ir geras žmogus, tokių nedaug. Jis norėjo sukurti šeimą, bet neturėjo žmonos. Niekas jo nemėgo, nes jis turėjo vieną koją trumpesnę už kitą ir nuo mažens šlubavo. O šiaip jis buvo sveikas ir stiprus kaip bulius. Jei kasdami jie susidurdavo su ypač dideliu akmeniu, visada kviesdavo Joną. Jam tai vienas juokas. Jis liepė vyrams atsitraukti, tada pats iškasė visą likusią uolieną, nusiųsdamas ją į šalį, kur ji buvo suskaldyta sunkiais kūjais ir paskui gabalais išvežta iš statybvietsės. Bet kokiu atveju, nepraėjus nė metams, jis vedė gražuolę Anikę. Daugelį metų nevedę vyrai vis taikėsi prie Anikės Turkės, net vedę vyrai žvalgėsi į ją, o Anikė, regis, visiškai nesidomėjo vyrais. Dėl to pasklido gandai, kad ji domisi moterimis, kad ji yra lesbietė, feministė ir vegetarė. Kol Janas nepastojų jai kelio. Niekas nesuprato, ką ji išvelgė šlubame žmoguje, kuris mieliau tylėjo nei kalbėjo, mieliau dirbo nei valgė ir gėrė. Pikti liežuviai plakė, kad ji tai padarė dėl tėvų, nes norėjo jiems įgelti. Kalbėjo, kad tokios moterys mąsto savo galva. Išsilavinusi ir graži jauna moteris, kuri galėjo gauti advokatą ar gydytoją, pasirinko darbininką, kuris buvo šlubas ir tylus, tarsi nebylys. Ir visai nesvarbu, kas tai buvo, tačiau ji per kelis metus pagimdė jam keturis gražius vaikus. Šeima išgyveno karą, o Jonas ir Anikę liko kartu visą likusį gyvenimą. Visai kaip pasakoje, nusišypsuoja tėtis.

Kol laukiame lifto, tėtis tęsia pasakojimą apie Bratkų, godų kalnietį, kuriam pinigai užvis buvo svarbiausi pasaulyje, tačiau jų niekad neturėjo, nors „Nebotičnik“ darbininkai gana gerai uždirbdavo. Didžiąją dalį pinigų jis išleido gėrimams, kortoms ir loterijos bilietams. Jis vis kartojo, kad vieną dieną bus toks turtingas, kad jam nebereikės dirbti, tada galės linksmintis,

kiek širdis geidžia. Netrukus po to, kai statybos buvo baigtos, jis išlošė loterijos aukso puodą, dėl kurio nuo Jesenicių iki Strumicių visa Jugoslavija ištisas savaites buvo sukelta ant kojų. Nacionalinė klasių loterija jam sumokėjo milijonus! Na, – šypsosi tėvas, – kaip greitai atsirado pinigai, taip greitai jie ir dingo. Kai po kelerių metų Bratkus neaiškiais aplinkybėmis mirė, banke tebuvo likusi saujelė pinigų. Mano senelis buvo įsitikinęs, kad Bratkus neišleido visų pinigų, nes, kad ir kaip būtų buvę, tiek išleisti būtų buvę neįmanoma. Jis buvo įsitikinęs, kad Bratkus turėjo šiek tiek pinigų banke, bet daugiausia jų buvo paslėpta nežinia kur, nes jis nepasitikėjo bankais, bet niekas ir to tiksliai nežinojo. Paslaptis į kapus nukeliavo kartu su Bratkumi, kuris, kai tik gavo pinigų, apsigyveno viešbutyje „Europa“. Jis išsinuomojo karališkus apartamentus, kuriuose turėjo mažo kambario dydžio spintą, pilną siuvėjų drabužių ir kruopščiai pagamintų batų. Bratkus mėgdavo nueiti į traukinių stotį, tada atsisėsti traukinyje tarp pirmos klasės keleivių ir, priklausomai nuo to, kur traukinys važiuo, sakyti: „Aš važiuoju į Zagrebą sluoksnuioto plokštainio su grietinėle, į Belgradą tradicinio kepsnio, į Sarajevą – turkiškos kavos.“ Žmonės juokėsi ir juo netikėjo. Tačiau jie neprieštaravo, kai jis užsakė putojančio vyno, skrudintos duonos, sviesto ir ikrų – visiems keleiviams. Vienos iš šių kelionių metu Bratkus iškrito iš traukinio. Kadangi tai įvyko naktį, jis buvo rastas tik ryte. Jį rado laukus ariantis ūkininkas Jurajus. Nors jis nedelsdamas nuvežė jį pas gydytoją, Bratkus išgelbėti nepavyko. Jis buvo visas sudaužytas, ant jo nebuvo jokios durtinės žaizdos, todėl daugelis manė, kad jis ne iškrito iš traukinio, o buvo sumuštas ir apiplėštas traukinyje, o tada išmestas iš vagono. Tačiau tai jau buvo nesvarbu. Galiausiai neliko nei Bratkus, nei jo pinigų.

Mes stovime kitapus terasos. Žiūrėk, Martinas rodo pirštu į pelkės maurus. Ten gyveno pirmakščiai žmonės, – ima mėgdžioti mano tėtį. Kolonistai, kartoja jis, kaip mums anksčiau pasakojote tėtis. Tada atkeliavo dinozaurai ir juos prarijo. Tada atskrido Supermenas ir įmetė dinozaurus į juodąją skylę. Dabar jų nebėra. Eime! jis pasileidžia skuosti, o aš paskui jį. Sustojame prie žiūronų ant storos metalinės kojos, pritvirtintos ant žemės. Jei nori, kad jis judėtų ir sukinėtųsi, turi įmesti monetą, o Martinas negali akimis pasiekti žiūronų, nors ir stiebiasi ant pirštų galiukų. Bet koku atveju jis kurį laiką abiem rankomis laiko žiūronus, paskui pažvelgia į mane ir sako: Nesąmonė. Lekiam!

Apsukame ratą ir bėgame atgal pas tėvus. Kai jau beveik pasiekiame tikslą, pajuntu, kaip mane sulaiko ranka. Pasuku galvą, norėdamas pamatyti, kas tai ir ko jis nori. Vyras su skrybėle! Sustingstu iš siaubo. Tikriausiai būčiau apsiverkęs, jei vyras nebūtų nusišypsojęs, laisva ranka apglėbęs mano galvą ir prieš nosį pakišęs sidabrinę monetą. Prašau, sako jis, tavo laimingas skaičius ir lai tai būna mūsų paslaptis. Ša, parodo su smilium suspaustas lūpas ir mane paleidžia. Nuryju seiles, paimu monetą ir bėgu prie stalo. Jaučiuosi pasimetęs, bet verčiau nutylėsiu, verčiau niekam nepasakosiu, nes žinau kas būtų. Mama man būtų sakiusi, kad neturiu nieko imti iš nepažįstamų žmonių, juolab pinigų. Ji lieptų man grįžti pas poną ir gražinti jam pinigėlių. Jei nenorėčiau savo noru, ji paimtų mane už rankos ir eitų su manimi. Įmetu monetą į kelnių kišenę ir atsisėdu ant kėdės. Niekam nesakau, net Martinui, nors norėčiau jam pasakyti, kad jis klydo. Šis žmogus yra burtininkas. Jis ką tik parodė man triuką. Tačiau dabar tam ne laikas.

Mano dėdė klausia, ar dar kas nors ko nori. Jei ne, tada jau keliausime. Gerai? Jis pasuka galvą į tą pusę, iš kurios ateina padavėjai, pakelia dešinę ranką ir kelis kartus ja pamoja. Kol jis moka, visi kiti einame prie stiklinių durų. Dabar terasa beveik tuščia. Kai einame link grindinio laiptų ir lifto, dar kartą atsisuku į vyrą su skrybėle. Vyras atsigręžia. Jis manęs nemato. Netrukus įžengiame į ankštą liftą.

Leisdamiesi žemyn tėtis su dėde kalbasi apie Titą ir jo ligą. Žinau, kas yra Titas, bet man visai neįdomi jo liga. Man labiau patinka didvyriški pasakojimai apie partizanų kovas su vokiečiais ir apie Tito keliones laivu „Kiras“ į tolimus kraštus. Ar manai, kad tikrai kils karas,

kai senelio nebebus? – tai paskutinis dalykas, kurį girdžiu sakant dėdę. Tada pažvelgiu į pusbrolių, kuris jau kurį laiką tampo mane už rankos. Martinas elgiasi taip, tarsi jam būtų bloga ir jis tuoj atpils. Manau, kad jis atrodo juokingai, ir garsiai nusijuokiu. Mama ir teta kalbasi. Jos kalbasi apie kažin kokį Robertą Redfordą ir Oskarą. Visa laimė. Jei mano teta dabar būtų pamačiusi Martiną, ji būtų ant jo supykusi ir visas linksmumas būtų akimirksniu išgaravęs, bet jis baigiasi tik tada, kai liftas su trenksmu sustoja pirmame aukšte.

Mes su Roku visą laiką būname kartu. Mūsų mokytojas sakė, kad mes visur kartu kaip marškinėliai ir užpakalis. Aš to nesuprantu. Ji galėjo pasakyti tai kažkaip prasminiau, pavyzdžiui, apatinės trumpikės ir užpakalis, bet užpakalis ir marškiniai visiškai nesąmonė.

Geriausias laikas su Roku yra po pietų, kai po pietų auklėtoja nusiveda mus į seną sporto aikštyną, kuri yra pakankamai didelė, kad galėtume išnykti, nors ji vis primena, kad turime žaisti ten, kur ji mus mato. Nenoriu, kad būtum kur nors, kur tavęs nematysiu ir kur tau gali kas nors nutikti! Aš esu už jus atsakinga! Jei neklausysit, rytoj čia nebeateisime! Jos grasinimai, žinoma, melagingi.

Nežinau, ką ji išvis gali matyti, jau pirmą dieną pasakė Rokas. Bet kokių atvejų, ji nešioja akinius ir yra akla. Akla, pakartočiau ją. Taip popietės mokytoja gavo Aklosios pravarde. Iš pradžių taip ją vadinome tik mes dviese, bet netrukus ir visi kiti.

Mudviem su Roku labiausiai patinka sėdėti ant betoninės platformos prie tvoros, už kurios driekiasi geležinkelio linija. Rokas moka tvarkaraščius atmintinai, tarsi būtų tikras geležinkelininkas. Jis tiksliai žino, kada atvažiuoja traukinys, taip pat žino, ar tai greitis, reguliarusis, ar krovinių traukinys.

Vakar pastebėjome tvoroje skylę. Mes per ją peršliaužėme ir Rokas padėjo monetą ant bėgio. Atsitraukėme ir laukėme, kol atvažiuos traukinys. Kai jis atsitraukė, grįžome atgal ir ieškojome monetos, kuri buvo suplokšta. Matai? Rokas buvo sužavėtas. Vėliau, grįžę į klasę, parodėme ją berniukams. Jie norėjo sužinoti, kaip tai padarėme. Papasakojome, kaip, bet jie nepatikėjo, kad išdrįsime eiti prie bėgių, todėl sutarėme šiandien eiti kartu.

Vos tik atsiduriame sporto aikštyne, berniukai bėga prie betoninės platformos. Girdime, kaip Akloji šaukia, kad nenutoltume per toli, bet bėgame toliau, lyg būtume kurtieji. Perone Rokas pažvelgia į laikrodį ir sako: Po vienuolikos minučių atvažiuos keleivinis traukinys. Turime pakankamai laiko, jis šoka į žolę, aš šoku paskui jį, o paskui mane ir visi kiti, išsirikiuoja prie tinklinės tvoros ir stebi, kaip mes šliaužiame pro skylę į kitą pusę.

Prie bėgių Rokas išsitraukia iš kišenės monetą ir parodo. Matot? Gerai įsiziūrėkit, kad paskui nesakytumėt, jog ji jau buvo plokščia anksčiau. Berniukai pritariamai linkteli, tada Rokas prišliaužia prie turėklų ir atsargiai padeda monetą ant šiek tiek užapvalinto bėgio paviršiaus. Kol jis ją reguliuoja, aš žvalgausi į kairę ir į dešinę, kad mūsų nenustebintų traukinys; mano širdis daužosi, o Rokas visiškai ramiai, lėtai, rodomuoju pirštu stumia monetą į vidurį. Kai jam rodosi, kad ji gerai pritvirtinta, pasitraukiame atgal už tvoros. Rokas pažvelgia į laikrodį ir ištaria: Liko septynios minutės.

Kol laukiame atvykstančio traukinio, girdime Andrejų, kuris liko sargyboje. Akloji! Ateina Akloji! Mėšlas, – niršta Rokas ir pasako, kad turime tučiuojau nešdintis. Jei ji ateis čia ir pamatys, kad tvoroje yra skylė, galas linksmybėms. Ūkvedys šiandien pat atneš tinklo gabalą ir užtaisys skylę. Eime, jis pasileidžia bėgti link žaidėjų, o mes paskui jį. Šaukiame taip, tarsi vaidintume kaubojus ir indėnus, partizanus ir vokiečius, visi susimaišę, bet kas pastebės, kad indėnai vejasi vokiečius, o partizanai – kaubojus?

Vakaris susitinkame su draugais. Pirmiausia susitikau su Petru. Ryte atsitiktinai susidūriau su juo. Vėlyvą popietę nukeliavom iki miesto. Sėdėjome prie „Auksinės valtios“ ir kalbėjomės. Sutemus nuėjome į artimiausią telefono būdelę ir paskambinome Elviui. Elvio nebuvo namie, bet atsiliėpęs dėdė Fikretas nudžiugino pasakydamas, kad Elvis laikosi gerai. Jis grįžo prieš penkias dienas. Užsuk kada, pakvietė mane. Užsuksiu, pažadėjau, nors iš tikro nė neketinau. Elvis pasirodė kitą dieną. Išėjome į miestą kartu.

Po kelių dienų man paskambino Rokas. Susitikome iškart po pietų. Sėdėjome garažuose ir kalbėjomės. Visiškus kliesesius. Papasakojau jam apie žolės plantaciją, gražuolę Vangeliją ir viešnamį virš kiaulidės. Papasakojau jam apie alkoholį iš pakelių, Radą ir moteris iš Užicių. Rokas man pasakojo apie rumunes, kurios atvykdavo per sieną, nes per vieną vakarą galėdavo uždirbti tiek, kiek namie per visą savaitę. Ji patenkino jį vos už centus. Jis man papasakojo, kaip vieną žiemos naktį, jie buvo išvežti iš Zrenjanino į pasienį. Kitoje pusėje įniršę žmonės ir kariuomenė persekiojo prezidentą. Patruliavome savo pusėje. Tačiau mūsų patrulis pasiklydo naktį. Ryte kvailas kaip bato aulas kapralas, pažvelgęs į vietinę rodyklę, suprato, kad esame už gerų dešimties kilometrų nuo sienos, Rumunijoje. Pasislėpėme iki sutemų, tada atsargiai išvykome atgal į Jugoslaviją. Išgirdę menkiausią garsą, slėpdavomės ir laukėme. Nenorėjome sutikti Rumunijos pasieniečių, sukilėlių ar policijos, o dar labiau mus pykino prieštankinės minos, kurios turėjo būti pasienyje. Tačiau galiausiai viskas kažkaip pavyko ir mes saugiai grįžome. Kareivinėse buvo beprotybė! Jie manė, kad buvome paimti į nelaisvę ar net nušauti, bet kai paaiškėjo, kad esame gyvi ir sveiki, įtarė, kad perbėgome pas rumunus. Bet ar galite tuo patikėti? pasakojo Rokas. Pulkinkas apkaltino mus išdavyste. Ką išsivežėte į Rumuniją? jis sušuko. Ką jiems pasakėt?! Jis kelias valandas tardė kiekvieną iš mūsų, bet galiausiai išsiaiškino, kad viskas buvo taip, kaip jam pasakojome. Kitą dieną iš Belgrado atvyko komisija, kuriai vadovavo generolas. Jie taip pat išsamiai mus apklausė. Kapralas pagaliau gavo savaitės atostogas už tai, kad saugiai mus nugabeno atgal į Jugoslaviją! Po velnių! Kas mus įkišo į Rumuniją?! Tada Rokas pasakė, kad savaitgalį važiuoja prie jūros, ir pakvietė mane kartu. Ačiū, linktelėjau galva. Verčiau liksiu čia. Noriu būti tik čia kurį laiką.

Keletą kartų norėjau paskambinti Matėjui, bet kaskart persigalvodavau. Jis bus čia, jei tik panorės. Net nežinau, ar jis jau grįžo. Mama man papasakojo apie Petrą ir Elvį, Rokas pats man paskambino. Kur yra Matėjus, neturiu žalio supratimo. Ir nesu tikras, ar tikrai noriu jį pamatyti. Galiausiai mes nebuvo kartu tiek daug, kiek anksčiau. Manau, kad dėl visko, kas vyksta, jis yra išprotėjęs. Jis neabejotinai yra vienos iš politinių partijų narys, gal net jos lyderis. Įsivaizduoju, kad jis nekalba apie nieką kitą. Labiausiai noriu normalumo ir paprastumo. Iki šiol ausyse skamba, Saugokite brolybę ir vienybę kaip savo akies vyzdį! Revoliucija tebevyksta! Titas Titui! Ir taip toliau. Iš pradžių, kai viskas mums dar buvo nauja, man atrodė, kad atsidūriau paraleliniame pasaulyje, kuriame laikas sustojęs, todėl draugas Titas vis dar gyvas ir tebevadovauja broliškoje santarvėje gyvenančioms Jugoslavijos tautoms ir tautų grupėms. Titas tebėra vyriausiasis ginkluotųjų pajėgų vadas, bet jo nebesivežioja po šalį mercedesu, todėl mes jo nematome. Žiemą paaiškėjo, kad niekas tuo netikėjo. Nepaisant to, pareigūnai diena iš dienos kartojo tą pačią nesąmonę. Atrodė, kad jie mus laikė asilais, ir tik vėliau supratau, kad jiems iš tikrųjų nerūpi, ką mes galvojame. Jie žinojo, kad nieko negalime padaryti. Štai kodėl dabar labiau už viską noriu taikos. Jokių skambių žodžių. Mėgstamiausi dalykai, apie kuriuos noriu kalbėti, yra apie tai, ką valgysiu pietums, kokį filmą šiandien rodys per televiziją ir kokį filmą galima pamatyti kino teatre: „Krikštątvė 3“, „Mizerė“, „Raudonojo spalio medžioklė“ ar „Gyvųjų numirėlių naktį“? Su draugais dažniausiai kalbuosi apie smulkmenas. Jokių planų, jokios ateities. Iki spalio, kai prasidės paskaitos, turiu laiko sau. Iki tol darysiu tai, kas man patinka ir kas mane tikrai džiugina. Visa kita palauks. Todėl mes su Saša pasimatėme jau kitą rytą, o kitą dieną – dar kartą.

Elvio kambaryje (Excerpt in Lithuanian)

Translated by: Kristina Tamulevičiūtė

Contact of the translator: kristina.tamuleviciute@gmail.com

Gal ir Martinui leisi pasivažinėti? – mums sustojus, paklausia tėvas. Na gerai, nulipu nuo dviračio ir žiūriu, kaip pusbrolis sėda ant sėdynės ir ima minti. Martinas mano naujuoju dviračiu skuodžia labai greitai. Apsuka du ratus ir sustoja prie mano tėvo. Samo, rimtu balsu pareiškia nulipęs, man pagalbinių ratukų nereikia. Žinotai? Žinojau, nusijuokė tėvas. Gal ir Janą išmokysi važiuoti be tų ratukų? Aišku. Juk žinai, kad išmokysiu, atsako Martinas ir nusiveda dviratį manęs link.

Prieš vienuoliktą mama pareiškia, kad jai reikia grįžti namo, jei norime sulaukti pietų. Ar eisi su manimi? – paklausia ji Tajos. Eisiu. Jūs, vaikinai, dar galite pabūti lauke, pasako ji tėčiui.

Po pietų visi kartu išsiruošiame į miestą. Tėtis pasiūlo nueiti į „Dangoraižį“, ir visi suaugusieji sutinka. Iki „Dangoraižio“ – kokia valanda pėsčiomis, einant pagrindine gatve. Šaligatvis platus, todėl niekas nesirūpina, ar bus patogų važiuoti dviračiu. Mamos eina pirmos, mudu su Martinu per vidurį pasikeisdami miname dviratį, už mūsų žengia tėčiai.

Kai ateiname prie „Dangoraižio“, tėtis pasako, kad kadaise šis pastatas buvo aukščiausias mieste. Jis statytas Pensijų fondo užsakymu ir pinigais, už projektą buvo atsakingas architektas Vladimiras Šubicas. Pažvelgęs į mudu, tėtis priduria, kad jaunystėje, vos atvykęs į Liublianą, statybose dirbo ir mūsų senelis. Šis tvirtinęs, kad anksčiau šioje vietoje stovėjęs vienuolynas. Kasimo darbus pradėję darbininkai rado seną šulinį. Kasėjai tikėjo, kad tai – norų šulinys. Ir visų, kastuvais atsitrenkusių į akmeninę šulinio sieną, tuometiniai norai išsilipdė. Iš pradžių jie to nė nesuvokė, tik vėliau išsikalbėjo. Tarp tokių darbininkų buvo ir senelis.

Tėtis kelias akimirkas patyli, o tada pratęsia pasakojimą: girdėjau apie Janežą, tuo metu jam buvo kiek daugiau nei keturiasdešimt. Buvo geras ir garbingas žmogus, retai tokių sutiksi. Svajoto apie šeimą, bet jam niekaip nesisekė rasti žmonos. Nė viena moteris į jį nežiūrėjo, nes viena Janezo koja buvo trumpesnė už kitą, ir vargšelis truputį raišavo. Nors buvo sveikas vyras iš suomens ir liemens. Jei darbininkai kasdami aptikdavo kokį ypatingai didelį akmenį, tuoj pat prašydavo Janezo pagalbos. Akmenis jis lyg plunksneles kilnojo. Vyrams liepdavo pasitraukti, tada akmenį iškasdavo savo rankomis ir patraukdavo į šoną, kur mašinos jį sudaužydavo ir gabalais išveždavo iš statyb vietės. Kaip ten bebūtų, po kokių metų jis vedė gražuolę Anicą. Vieniši vyrai Anicą Turk metai iš metų kviesdavo į pasimatymus, vedė neatitraukdavo nuo jos akių, o Anica į gerbėjus nė menkiausio dėmesio nekreipdavo. Todėl ėmė sklisti kalbos, kad ji myli moteris, yra lesbietė, feministė ir vegetarė. Bet vieną dieną susikirto Anicos ir Janezo keliai. Niekas nesuprato, ką gražuolė mato tame šlubyje, kuris daugiau tyli, nei kalba, ir mieliau renkasi darbą, nei sėdėjimą prie stalo. Pikti liežuviai malė, kad taip Anica nori atkeršyti tėvams. Aiškino, kad tokios tos moterys, kurios mąsto savo galva. Išsilavinusi jauna gražuolė, kuri nesunkiai būtų gavusi advokatą ar gydytoją, išsirinko darbininką, ir ne bet kokį, o raišą ir tylenį, lyg būtų liežuvį prarijęs. Bet po kelių metų Anica pagimdė keturis vaikus. Šeima ištvėrė karą, Janezas su Anica kartu nugyveno iki gyvenimo galo. Kaip pasakoje, nusišypso tėtis.

Kol laukiame lifto, tėtis pasakoja toliau: girdėjau ir apie Bratką, šykštų kalnietį, kuris labiausiai gyvenime mylėjo pinigus, bet niekada jų neturėjo, nors „Dangoraižį“ statę darbininkai gerai uždirbdavo. Paprastai Bratkas uždarbį ištaškydavo gėrimams, kortoms ir loterijoms. Jis šventai tikėjo, kad ateis laikas, kai bus toks turtingas, kad nebedirbs ir galės kiekvieną dieną linksintis. Netrukus po statybų loterijoje jis laimėjo pagrindinį prizą, dėl kurio kelias savaites ant kojų stovėjo visa Jugoslavija – nuo Jesenicų iki Strumicos. Valstybinė

loterija jam išmokėjo milijonus! Na, nusišypso tėtis, bet pinigai pas Bratką ilgai neužsilaikė. Po kelių metų Bratkas mirė keistomis aplinkybėmis, ir banke rasta tik smulkių kupiūrų. Nors senelis netikėjo, kad Bratkas būtų visus pinigus ištaškęs – teigė, jog banke buvo tik maža prizo dalis, o kitus pinigus laimėtojas kažin kur užkasė, nes bankais nepasitikėjo, nors niekas nieko apie užkastą lobį negirdėjo. Bratkas, kuris vos gavęs pinigus apsigyveno viešbutyje „Europa“, paslaptį nusinešė į kapus. Viešbutyje jis gyveno karališkuosiuose apartamentuose, kuriuose buvo įrengta kambario dydžio spinta – joje naujasis turtuolis laikė daugybę specialiai pagal išmatavimus pasiūtų kostiumų ir kruopščiai pagamintų batų. Bratkui patikdavo eiti pėsčiomis iki geležinkelio stoties, sėsti į pirmos klasės vagoną ir tada, priklausomai nuo to, kur vykdavo traukinys, pareikšti: važiuoju į Zagrebą pasimėgauti desertu, arba: važiuoju į Belgradą suvalgyti kepsnį, arba: Važiuoju į Sarajevą išgerti turkiškos kavos. Žmonės juokdavosi ir juo netikėdavo. Bet neprieštaraudavo, kai jis visą kelią bendrakeleivius vaišindavo putojančiu vynu, šviežiai kepta duona, sviestu ir ikrais – visiems už dyką. Per vieną tokių kelionių Bratkas iškrito iš traukinio. Tai įvyko naktį, ir jis buvo rastas tik išaušus. Bratką rado žolę pjovęs kaimietis Jurajus. Nors nelaimėlis nedelsiant pristatytas medikams, šie niekuo negalėjo padėti. Bratkas buvo visas sulaužytas, kūnas nusėtas mėlynėmis, kišenėse švilpavo vėjai, todėl žmonės ėmė kalbėti, kad iš jokio traukinio nelaimėlis neiškrito, o buvo užpultas, apiplėštas iš išmestas iš vagono. Nors tai nieko nekeičia. Neliko nei Bratko, nei pinigų.

* * *

Sustojame kitoje terasos pusėje. Pažiūrėk, – Martinas pirštu parodo į už miesto besidriekiančių pelkių pusę. Ten gyveno žmonių protėviai, – pusbrolis ima mėgdžioti mano tėtį. Jis statė piliakalnius, – tęsia jis tėčio maniera. Bet vėliau pasirodė dinozaurai ir juos surijo. Po kiek laiko atvyko Supermenas ir sumėtė dinozaurus į juodąją skylę. Todėl jie ir išnyko. Bėgam! – ir aš pasileidžiu iš paskos. Sustojame prie žiūronų, pritvirtintų prie didelio metalinio į grindis įlieto strypo. Jei nori juos pasukinėti, teks į skylutę įmesti monetą, nors Martinas žiūronų nepasiekia net pasistiebęs ant pirštų galiukų. Bet kurį laiką jis žiūronus palaiko rankose, kol galiausiai pareiškia: Nesąmonė. Einam iš čia!

Apsukame ratą ir bėgte grįžtame pas tėvus. Pakeliui pajuntu prisilietimą ir sustoju. Pasisuku, norėdamas pamatyti, kas mane stabdo ir ko iš manęs nori. Vyras su skrybėle! Iš baimės nutirpstu. Tikriausiai būčiau ir į kelnes prikrovęs, bet vyras nusišypso, laisvą ranką paglosto man galvą ir prieš nosį ištiesia sidabrinę monetą. Prašau, sako jis, tavo laimingas skaičius ir mudviejų paslaptis. Šššš, prigludžia jis smilių prie lūpų ir mane paleidžia. Nuryju seiles, pasiimu monetą ir nubėgu prie stalo. Esu sutrikęs, bet mieliau renkuosi tylėti, nepratarti nė žodžio, nes žinau, kas nutiktų. Mama pareikštų, kad iš nepažįstamųjų nieko negalima imti, ypač pinigų. Lieptų eiti pas tą poną ir monetą gražinti. Jei atsisakyčiau, imtų mane ant rankos ir nuvestų. Todėl išimtu monetą į kelnių kišenę ir atsisėdu už stalo. Niekam, nieko nesakau, net Martinui ne, nors norėčiau jam pareikšti, kad suklydo. Tas vyras – tikriausias burtininkas. Ką tik man parodė fokusą. Nors dabar kalbėti su Martinu yra netinkamas laikas.

Dėdė pasiteirauja, ar kas nors dar ką norėtų užsisakyti. Jei ne, jau eisime. Gerai? – jis pasuka galvą į tą pusę, iš kurios ateina padavėjai, pakelia dešinę ranką ir ima mojuoti. Kol dėdė moka, mes pasukame prie stiklinių durų. Dabar terasa beveik tuščia. Jau einame sraigtnių laiptų ir lifto link, bet aš dar kartą atsisuku į vyrą su skrybėle. Jis žiūri kita kryptimi. Manęs nemato. Galiausiai įžengiame į nedidukę kabiną.

Važiuojant žemyn, tėtis su dėde aptarinėja Titą ir jo ligą. Žinau, kas tas Titas, bet jo liga manęs nedomina. Man įdomesnės nuotykių istorijos – apie partizanų mūšius su vokiečiais ir apie Tito keliones laivu „Žuvėdra“ į tolimus kraštus. Manai, kad seniui mirus tikrai prasidės karas? – išgirstu šiuos dėdės žodžius. Tada pažvelgiu į pusbrolių: šis jau kuris laikas tampo man ranką. Martinas vaidina, kad prastai jaučiasi ir netrukus apsisivems. Atrodo juokingai, todėl

garsiai nusikvatoju. Mama kalbasi su teta. Diskutuoja apie kažkokį Robertą Redfordą bei „Oskarą“. Ir gerai. Jei teta pamatytų Martiną, aprėktų jį ir juokai pasibaigtų, o dabar mudu liaujamės juokėsi tik liftui sunkiai nusileidus į pirmą aukštą.

6.

Pakeliui iš mokyklos prie garažų mus apspinta Širšiniai. Ilgai jie mus buvo palikę ramybėje. Jau manėme, kad jiems nusibodome, todėl praradome budrumą. Eidami liovėmės grėžiojėsi atgal, nebesidairėme į visas puses, kad jų išvengtume. Įtikėjome, kad Širšinių aplink nėra, o mus sutikę, tikrai paliktų ramybėje.

Dabar Širšiniai ir vėl stovi priešais mus, lyg būtume sugrižę laiku, tik jie šiek tiek paaugę. Už mus jie aukštesni per dvi galvas, gal net daugiau. Žiūri į mus įsiutę, lyg būtume jiems ką nors padarę.

Tu gali eiti, pareiškia man Širšinas. O su jumis reikia pasikalbėti: iš pradžių jis nužvelgia Elvį, o paskui ir Petrą. Ko nesupratai? – skvarbiai į mane pažvelgia Širšinas, nes nejudu iš vietos, žiūriu į juos ir neketinu trauktis kaip palieptas. Jei nori, gali pasilikti, – Širšinas nusijuokia. Bet tau galios tokios pačios taisyklės, kaip tam Čigonui ir Lepšiui. Supratai? Linkteliu galvą ir nuryju seiles. Pagalvoju, kad dabar tai mus prikuls, nors Širšiniui reikia įvertinti, kad Elvis turi vyresnį brolių, kuris tikrai nežiūrės pro pirštus į tai, kas vyksta. Ali už Širšiną stipresnis. Ali stipresnis už visus keturis. Be to, aš žinau Širšino paslaptį. Pats pripažino, kad sužinojęs tėvas jį užmuštų. Tokios žinios šio to vertos, pagalvoju.

Su Roku esame neišskiriami. Mokytoja sakė, kad mudu – kaip užpakalis su marškiniais. Nesuprantu to posakio. Galėtų sakyti – kaip užpakalis su trumpikėm, tai turėtų prasmę, o užpakalis su marškiniais – jokios prasmės.

Smagiausia su Roku leisti popietes, kai po pietų mokytoja mus vedasi į stadioną: šis gana didelis, todėl nesunkiai pradingstame, nors mokytoja nesiliauja aiškinusi, kad žaistume ten, kur ji mus visada galėtų matyti. Nenoriu, kad vaikščioutumėt pakampiais, kur jūsų nematyčiau! Esu už jus atsakinga! Jei manęs neklausysite, į lauką nebeisime! – ir kiekvieną dieną panaši dainelė. Jos grasinimai, aišku, nieko verti.

O iš kur man žinoti, ką ji mato, jau pirmąją dieną išpyškino Rokas. Juk nešioja akinius ir yra žlibė. Žlibė, pakartojau. Taip auklėtoja užsidirbo pravardę Žlibė. Iš pradžių ją taip vadindavom tik mudu, o netrukus ir visi kiti.

Su Roku mieliausiai žaidžiame ant betoninės platformos prie tvoros, už kurios driekiasi geležinkelio bėgiai. Rokas traukinių tvarkaraščius moka mintinai, kaip stoties viršininkas. Tiksliai žino ne tik traukinio atvykimo laiką, bet ir rūšį: greitasis, paprastas ar prekinis.

Vakar tvoroje pastebėjome skylę. Pralindome pro ją, ir Rokas ant bėgių padėjo monetą. Pasitraukėme ir ėmėme laukti traukinio. Kai šis nuvažiavo, sugrižome ieškoti monetos – pinigais buvo suspaustas. Matai? – Rokas nė neslėpė susižavėjimo. Vėliau, sugrižę į klasę, monetą parodėme vaikinams. Jie domėjosi, kaip mums pavyko tai padaryti. Papasakojome, bet jie netikėjo, kad drįstume eiti ant bėgių, todėl susitarėme šiandien ten nueiti kartu.

Vos atėję į stadioną, pasileidžiame betoninės platformos link. Girdime mus šaukiančią Žlibę, kuri liepia nenuėiti per toli, bet mes nesiklausome, lyg būtume apkurtę. Stovėdamas ant platformos, Rokas pasižiūri į laikrodį ir pareiškia: už vienuolikos minučių atvažiuos keleivinis traukinys. Laiko turime per akis, todėl Rokas nušoka į žolę, aš šoku iš paskos, o visi likę stovi prie tinklinės tvoros ir stebi, kaip lendame pro skylę.

Prie bėgių Rokas iš kišenės išsitraukia monetą ir ją parodo. Matote? Gerai apžiūrėkite, kad vėliau nesakytumėte, jog jau buvo suspausta. Vaikinai linksi galvomis, Rokas nušoka ant bėgių ir atsargiai padeda monetą ant šiek tiek suapvalinto paviršiaus. Kol jis ant bėgių, aš dairausi į visas puses, kad netikėtai nepasirodytų traukinys; mano širdis daužosi krūtinėje, o Rokas

ramutėlis smiliumi stumia monetą į vidurį. Kai, jo nuomone, moneta atsiduria tinkamoje vietoje, mudu grįžtame prie tvoros. Rokas pasižiūri į laikrodį ir išminčiaus balsu pareiškia: dar septynios minutės.

Kol laukiame traukinio, išgirstame šaukiantį Andrėjų – jį buvome palikę sargyboje. Žlibė! Ateina Žlibė! Šūdas, sušvilpia Rokas ir pasako, kad reikia pasitraukti. Jei čia ateis ir pamatys, kad tvoroje skylė, linksmybėms bus galas. Ūkvedys dar šiandien atsineš tinklo ir skylę užtaisys. Einam, bėgam į žaidimų aikštelę, mes irgi neatsiliekam. Bėgdami šaukiame, lyg žaistume kaubojus ir indėnus, partizanus ir vokiečius, viskas susimaišę, bet pas pastebės, kad indėnai gauda vokiečius, o partizanai – kaubojus?

Vakarais susitinku su draugais. Iš pradžių pasimačiau su Petru. Ryte atsitiktinai susidūrėme gatvėje. Vėlyvą popietę išėjome į miestą. Sėdėjome „Auksinėje valtelėje“ ir kvatojomės. Sutemus susiradome artimiausią telefono būdelę ir paskambinome Elviui. Jo nebuvo namie, bet išgirdęs mano balsą, dėdė Fikretas apsidžiaugė ir pasakė, kad Elvis laikosi gerai. Grįžo prieš penkias dienas. Užei kada, pakvietė jis mane. Būtinai, atsakiau, nors užėti neplanavau. Elvis atsiliepė kitą dieną. Kartu išėjome pasivaikščioti.

Po kelių dienų man paskambino Rokas. Susitikome iš karto po pietų. Sėdėjome ant garažo stogo ir kalbėjomės. Daugiausia kvailystes. Pasakojau jam apie žolės plantaciją, gražuolę Vangeliją ir bordelį virš kiaulidės. Pasakojau apie alkoholį paketuose, Radę ir moteris iš Užicės. Rokas kalbėjo apie rumunes, kurios ateidavo per sieną, nes per vieną vakarą galėjo užsidirbti daugiau, nei namuose per savaitę. Pasirašydavo už vieną raudoną. Papasakojo, kaip vieną žiemos vakarą jas iš Zrenianino pervežė per sieną. Ten įsiutusi minia ir kariuomenė medžiojo prezidentą. Mes patruliavome savo pusėje. Bet mūsų patrulis naktį pradingo. Kapralas, tikra asilo galva, ryte pažiūrėjęs į riboženklį suprato, kad esame geri dešimt kilometrų už sienos, Rumunijoje. Iki vėlumos slapstėmės, o sutemus atsargiai pasukome į Jugoslavijos pusę. Nuo menkiausio triukšmo gūžėmės ir stojome kaip įbesti. Nenorėjome sutikti rumunų pasieniečių, maištininkų ar policijos, dar labiau buvome įklimpę dėl minų, kurios buvo išdėstytos ties pasieniu. Bet galiausiai kažkaip viskas išsisprendė ir laimingai sugrįžome. Kariuomenėje – tikriausias beprotnamis! Visi galvojo, kad mes sulaikyti ar net sušaudyti, o kai paaiškėjo, kad esame gyvi ir sveiki, pasigirdo įtarimų, jog patys pabėgome pas rumunus. Ar gali patikėti? – kvatojo Rokas. Pulkinkas mus apkaltino išdavyste. Ką nunešėte į Rumuniją? – rėkė jis. Ką jiems pasakėte? Kiekvieną iš mūsų tardė po kelias valandas, kol galiausiai nustatė, kas viskas vyko maždaug taip, kaip buvome nupasakoję. Kitą dieną iš Belgrado atvyko kažkokio generolo vadovaujama komisija. Ir jie mus smulkiausiai išklausinėjo. Galiausiai kapralas gavo dešimt dienų poilsio už tai, kad mus laimingai parvedė į Jugoslaviją! Eina šikt! O kas tada mus nuvedė į Rumuniją?! Tuomet Rokas pasakė, kad savaitgalį vyksta prie jūros ir pakvietė mane kartu. Ačiū, papurčiau galvą. Geriau liksiu čia. Noriu šiek tiek pabūti namuose.

Ne kartą svarsčiau paskambinti Matėjui, bet vis apsigalvodavau. Pats paskambins, jei norės. Net nežinau, ar jis jau grįžęs. Apie Petrą ir Elvį man papasakojo mama, Rokas pats paskambino. Supratimo neturiu, kur dabar Matėjas. Ir nežinau, ar noriu su juo susitikti. Pastaruoju metu bendraudavom vis mažiau. Manau, kad dėl visko, kas vyksta, jis labai sumišęs. Tikrai priklausomai nors politinei partijai, gal net eina pirmininko pareigas. Apie nieką kitą veikiausiai nė nekalba. O aš noriu tik normalumo ir įprastumo. Iki šiol man ausyse skamba: Saugokit broliją ir vienybę kaip savo akį! Revoliucija dar nesibaigė! Titas po Tito! Ir panašiai. Iš pradžių, kai viskas tik prasidėjo, maniausi atsidūręs išvirkščiame pasaulyje, kur laikas sustojęs, todėl draugas Titas gyvas ir vis dar vadovauja tautoms bei Jugoslavijos žmonėms, kurie broliškai sugyvena. Vis dar vadovauja ir karinėms pajėgoms, tik Mercedesu nebevažinėja po šalį, todėl jo nematome. Iki žiemos paaiškėjo, kad niekas šiomis pasakomis netiki. Bet karininkai nesiliovė kiekvieną dieną kartoti tas pačias nesąmones. Atrodė, jog mus laiko idiotais, ir tik vėliau sužinojau, kad jiems vienodai, ką mes galvojame. Jie žinojo, kad nieko nepadarysime.

Todėl dabar labiausiai trokštu ramybės. Jokių iškilmingų kalbų. Mieliausiai kalbuosi apie tai, kas šiandien bus pietums, ką šį vakarą rodys per televiziją ir į kokį kiną labiausiai verta nueiti: „Krikštaitėvis III“, „Mizerė“, „Raudonojo spalio medžioklė“ ar „Gyvų numirėlių naktis“? Su draugais dažniausiai kalbamės apie visokias smulkmenas. Jokių planų, jokios ateities. Iki spalio, kai prasidės paskaitos, turiu daug laiko tik sau. Todėl veiksiu tik tai, ką pats norėsiu, ir kas mane džiugins. Visa kita palauks. Tad su Saša susitikome jau kitą rytą, o po dienos suplanavome ir kitą susitikimą.

Во сабата на Елвис (Excerpt in Macedonian)

Translated by: Viktorija Blažeska

Contact of the translator: viktorija.blazeska@gmail.com

Нема да му го дадеш велосипедот малку и на Мартин? ме прашува тато кога ќе запреме. Ајде, добро, слегувам од велосипедот и го гледам братучед ми како се качува на велосипедот и почнува да врти. Мартин бескрајно брзо ита со мојот нов велосипед. Прави два круга, потоа застанува кај татко ми. Само, вели со сериозен глас, мене не ми требаат тркалца. Знаеш? Знам, се насмевнува тато. Ќе ми помогнеш и Јан да го научам без нив? Да. Таман работа, одговара Мартин и го тера велосипедот накај мене.

Малку пред единаесет мама вели дека мора да се качи горе ако сакаме ручек. Доаѓаш со мене? ја погледува Таја. Доаѓам. Вие машките може да си останете долу, му вели на тато.

По ручекот заедно тргнуваме в град. Тато предлага да одиме во Неботичник и сите возрасни се согласија. До Неботичник имаме нецел час пешачење по главната улица. Плочникот е широк и никој не е загрижен како ќе биде со велосипедот. Мајките одат напред, јас и Мартин сме на средина и се менуваме на велосипедот, назад одат татковците.

Кога ќе стигнеме до кафетеријата Неботичник, тато вели дека во времето кога го изградиле бил највисоката зграда надалеку. Го изградиле по нарачка и со парите од Пензискиот фонд, а го проектирал архитектот Владимир Шубиц. Дедо ви како младо момче, кога тукушто пристигнал во Љубљана, учествувал во изградбата, нè погледнува. Рече дека некогаш на тоа место стоел средновековен манастир. Кога работниците почнале да ископуваат, налетале на стар бунар. Тие што го откопале подоцна биле убедени дека бил бунар што исполнува желби. На сите им се исполнила желбата што ја имале кога со лопатите удриле во горните камења. Отпочеток не биле свесни, тато се насмевнува и затресува со главата, а полека станало очигледно. Дедо ви бил меѓу нив.

Тато неколку мига молчи, а потоа продолжува: Ми раскажа за Јанез, маж што тогаш веќе солидно ја заминал четириесеттата. Бил чесен и добричок како ретко кој. Сакал семејство, ама немал жена. Никоја не го сакала, бидејќи едната нога му била пократка од другата и од малечок кривел. Инаку бил здрав и силен како бик. Кога при копањето ќе налетале на некој особено голем камен, секогаш го викале Јанез. За него тоа не било ништо. Им велел на мажите да се тргнат, потоа сам ќе го откопал каменот и понекогаш и сам ќе го истркалал настрана, каде со тешки чекани ќе го искршеле и парче по парче ќе го однеселе од градилиштето. Како и да е, по помалку од една година се венчал со убавата Аница. Неженетите мажи со години ѝ се додворувале на Аница Турк, женетите ја загледувале, а Аница како да немала очи за мажи. Поради тоа почнале да зборуваат дека се интересира за женски, почнало да се зборува дека е лезбејка, феминистка и вегетаријанка. Сè додека не го сретнала Јанез. Никој не разбирал што гледа во куциот, кој повеќе сакал да молчи отколку да зборува и повеќе сакал да работи отколку да јаде и пие. Злобните јазици зборувале дека Аница го прави тоа за да ги повреди родителите. Велеле дека такви се жените што мислат со своја глава. Образованата и прекрасна млада жена, која можела да добие адвокат или лекар, избрала работник, па уште и куц и

молчалив, како да е мутав. Како и да е, во наредните години му родила четири прекрасни деца. Семејството ја преживеало војната, Јанез и Аница останале заедно до крајот на животот. Како во бајка, се насмевнува тато.

Додека го чекаме лифтот, тато продолжува: Ми раскажа за Братко, лакомиот планинец, на кого парите му значеле се во животот, а секогаш бил без нив, иако работниците што го граделе Неботичник добро заработувале. Поголемиот дел го трошел на пиене, на карти и на ливчиња за лото. Цело време зборувал дека некој ден ќе биде богат и дека нема да треба веќе да работи, туку само ќе се забавува. Наскоро по завршувањето на изградбата на лото ја добил главната добивка, поради која неколку недели на нозе била цела Југославија од Јесенице до Струмица. Државната класна лотарија му исплатила милиони! Ама, тато се насмевнува, парите како што дошле, така и си отишле. Кога Братко умрел по неколку години во неразјаснети околности, во банката имало уште само грст ситни пари. А дедо бил убеден дека Братко не ги потрошил сите пари, невозможно би било да се потроши толку, без оглед на сè. Убеден бил дека Братко нешто чувал на банка, но поголемиот дел го закопал којзнае каде, бидејќи не им верувал ни на банките, но тоа сигурно никој не го знаел. Тајната отишла в гроб со Братко, кој потоа, кога имал пари, живеел во хотел Европа. Го имал изнајмено кралскиот апартман, во кој имал шифоњер голем колку помала соба, полн со алишта скроени по мера и грижливо изработени чевли. Братко сакал да се шета до железничката станица, потоа ќе седнел на воз кај патниците од прва класа и во зависност од тоа каде одел возот, ќе речел: Одам на кремпитата во Загреб или Одам на Караѓорѓева шницла во Белград или Одам на турско кафе во Сараево. Луѓето се смееле и не му верувале. Ама не им пречело кога во купето цел пат нарачувајќи пенливо вино, препечен леб, путер и кавијар – за сите. На едно од тие патувања Братко паднал од возот. Бидејќи се случило ноќе, го нашле дури изутрината. Го нашол селанецот Јурај, кој ги орал нивите. Иако веднаш го однесол на лекар, не го спасиле Братко. Бил цел искршен, на себе немал ни скршена пара, поради што многу луѓе биле убедени дека не паднал од возот, туку на возот го претепале и ограбиле, па го фрлиле од вагонот. А не е ни важно. На крајот ги немало ни Братко ни парите.

На другата страна на терасата застануваме. Гледај, покажува Мартин со прстот накај Барје. Таму живееле пралуѓе, го имитира татко ми. Во наколна населба, повторува, како што претходно ни кажа татко. Потоа дошле диносаурусите и ги изеле. Потоа дошол Супермен и диносаурусите ги фрлил во црна дупка. Затоа сега ги нема. Ајде! се затрчува, а јас по него. Застануваме покрај двогледот на голема метална нога прицврстена за тлото. Ако сакаш да се помрдне и да се заврти, во празнината треба да фрлиш паричка, а покрај тоа Мартин со очите не стигнува до стаклата, иако се крева на прсти. И покрај тоа некое време со двете раце го држи двогледот, а потоа ме погледнува и вели: Безвезе. Ајде, одиме!

Правиме круг и се затрчуваме назад кон родителите. Кога сме веќе речиси кај нив, чувствувам како некој ме фаќа и ме застанува. Ја вртам главата, кој е и што сака. Човекот со шеширот! Се здрувам од чист ужас. На пат сум да се помочам в гаќи, ама човекот се насмевнува, со слободната рака ми поминува околу главата и пред носот ми става сребрена паричка. Повели, вели, твојот среќен број и наша тајна. Шшт, веднаш потоа со показалецот си ја прекрстува устата и ме пушта. Ја голтам плунката, ја земам паричката

и трчам кон масата. Избезумен сум, но избирам да молчам, повеќе сакам никому да не му кажам, бидејќи знам што би се случило. Мама би ми рекла дека не смеам ништо да земам од непознати, а камоли пари. Би ми рекла, на лево круг и назад кај господинот да му ја вратам паричката. Ако не сакам, би ме зела за рака и би отишла со мене. Затоа ја ставам паричката во џебот од панталоните и седнувам на столот. Никому не му кажувам, ни на Мартин, иако би сакал да му кажам дека се лажеше. Човекот е волшебник. Тукушто ми покажа трик. Ама сега не е вистинското време.

Чичко ми прашува дали некој сака уште нешто. Ако не, полека ќе тргнеме. Може? ја врти главата во правецот од кој доаѓаат келнерите, ја крева десната рака и неколкупати мавта. Додека плаќа, ние останатите тргнуваме кон стаклената врата. Сега терасата е речиси празна. Кога тргнуваме накај спиралните скали и лифтовите, уште еднаш се вртам накај човекот со шеширот. Погледот му е свртен настрана. Не ме гледа. Следниот миг влегуваме во малата кабина.

Додека се возиме надолу тато и чичо зборуваат за Тито и болеста. Знаам кој е Тито, ама неговата болест не ме интересира. Повеќе ги сакам јуначките приказни за битките на партизаните со Германците и за патувањата на Тито со бродот Галеб во далечни краишта. Мислиш дека навистина ќе има војна кога стариот ќе го нема? е последното нешто што го слушам од чичко ми. Потоа го погледнувам братучед ми, кој веќе некое време ме влече за раката. Мартин прави гримаси како да му е лошо и како да му се повраќа. Ми се чини смешен, почнувам гласно да се смеам. Мама и тета си муабетат. Зборуваат за некој Роберт Редфорд и за Оскар. Добро е. Ако тета го види Мартин, пак ќе му се развика и забавата за миг ќе заврши, а вака завршува дури кога лифтот со тресење застанува на приземје.

6

На патот од училиште кај гаражите нè заобиколуваат Стршените. Долго време бевме раат од нив. Ни се чинеше дека веќе не им сме интересни, па станавме безгрижни. На патот веќе не се вртевме назад, не гледавме на сите страни, да не се некаде блиску, да ги избегнеме. Бевме убедени дека ги нема и дека – дури и ако ги сретнеме – ќе не остават на мир.

Сега одеднаш се пред нас, како времето да се врти нанзад, а тие во меѓувреме уште повеќе пораснале. Две глави се повисоки од нас, или и повеќе. Луто нè гледаат, како да им сме згрешиле нешто.

Ти можеш да поминеш, ми вели Стршенот. А со вас двајца мораме да позборуваме, прво го погледнува Елвис, а потоа Петер. Шо е, бе? избезумено ме гледа Стршенот, бидејќи сè уште стојам и ги гледам и не поминувам како што ми рече. Ако сакаш, можеш и да останеш, се насмевнува. Ама тогаш за тебе важи истото како за циганот и за бубалицата. Разбираш? Кимнувам со главата и ја голтам плунката. Си мислам, сега ќе си го кркаме, ама Стршенот мора да смета на тоа дека Елвис има постар брат, кој нема бесконечно само да гледа што се случува. Али е посилен од Стршенот. Али е посилен од сите четворица. Покрај тоа, ја знам тајната на Стршенот. Самиот рече дека стариот ќе го убие ако дознае. Тоа вреди нешто, си мислам.

Со Рок сме цело време заедно. Учителката ни рече дека сме како газ и кошула. Тоа не го разбираам. Можеше да рече како газ и гаќи, тоа би имало смисла, но газ и кошула нема никаква смисла.

Најубавото време што го поминувам со Рок е попладне, кога по ручекот воспитувачката ќе нè однесе во летниот простор за фискултура надвор, кој е толку голем, што можеме да се изгубиме, иако цело време нè предупредува дека мора да играме таму каде што може да нè види. Не сакам да сте некаде каде што не ве гледам и нешто може да ви се случи! Одговорна сум за вас! Ако не ме слушате, утре нема да излеземе надвор! секој ден одново ни се заканува. Секако, нејзините закани се бескорисни.

Откај да знам јас до каде гледа, уште првиот ден се закикоте Рок. И онака носи очила и е ќора. Ќора, повторив по него. Така попладневната воспитувачка си го доби прекарот Ќората. Прво така ја викавме само ние двајца, а потоа и сите останати.

Со Рок најмногу сакавме да седиме на бетонската платформа блиску до оградата зад која се наоѓа железничката пруга. Рок ги знае напамет возните редови како да е железничар. Точно знае кога поминува возот и дали е брз, обичен или товарен.

Вчера во оградата забележавме дупка. Се протнавме низ неа и Рок на шината постави паричка. Се тргнавме и почекавме да пристигне воз. Кога се оддалечи, се вративме по паричката, која беше сплескана. Гледаш? беше воодушевен Рок. Подоцна, кога се вративме во училищата, им ја покажавме на машките. Сакаа да знаат како го направивме тоа. Им раскажавме како, ама не ни веруваа дека сме се осмелиле да излеземе на шините, па се договоривме денес да одиме заедно.

Веднаш штом се наоѓаме на игралиштето, ние машките се затрчуваме кон бетонската платформа. Ја слушаме Ќората, која вика по нас да не се оддалечуваме премногу, но трчаме напред како да сме глуви. На платформата Рок гледа на часовникот и вели: За единаесет минути ќе помине патнички воз. Имаме доволно време, скокнува во тревата и јас по него, а по мене сите останати, кои се местат крај оградата од мрежа и нè гледаат како лазиме низ дупката на другата страна.

Крај шините Рок од џебот ја вади паричката и ја покажува: Гледате? Добро погледнете ја, да не речете после дека однапред беше смачкана. Момчињата кимаат, а потоа Рок се мушнува до шината и внимателно ја поставува паричката на благо заоблената површина. Додека ја поставува, гледам лево и десно да не нè изненади некој воз; срцето ми чука брзо, а Рок сосема мирно со показалецот полека ја притиска паричката на средина. Кога му се чини дека добро ја намести, се тргнуваме назад зад оградата. Рок гледа на часовникот и стручно вели: Уште седум минути.

Додека чекаме да дојде возот се јавува Андреј, кој остана да чува стража. Ќората! Доаѓа Ќората! Срање, дува Рок низ носот и вели дека мораме да се тргнеме. Ако дојде ваму и види дека во оградата има дупка, забавата ќе заврши. Домарот уште денес ќе донесе парче мрежа и ќе го закрепи отворот. Ајде, се затрчува накај игралиштето и ние по него. Притоа се дереме како да играме каубојци и Индијанци, партизани и Германци, сè измешано, ама кој би забележал дека Индијанците ги браќаат Германците, а партизаните каубојците?

Навечер се среќавам со другарите. Прво се најдов со Петер. Претпладнето случајно налетав на него. Доцна попладне отидовме в град. Седевме во локалот Златна ладјица и се кикотевме. Кога се стемни, отидовме до најблиската телефонска говорница и му се јавивме на Елвис. Елвис не беше дома, ама чичко Фикрет ме развесели кога ми кажа дека Елвис е добро. Се вратил пред пет дена. Дојди да нè видиш, ме покани. Ќе дојдам, му ветив, иако не мислев така. Елвис се јави следниот ден. Тројцата заедно излеговме.

По некој ден Рок ми се јави на телефон. Се најдовме веднаш по ручекот. Седевме на гаражите и муабетевме. Во главно пиздари. Јас му раскажував за насадот трева, за убавата Вангелија и за борделот над свињарникот. Му раскажував за алкохолот од пакетите, за Раде и жените од Ужице. Рок ми кажуваше за Романките што доаѓале преку граница, бидејќи за една вечер можеле да заработат колку што заработувале дома цела недела. Ќе ти го испуши за една црвена. Раскажа како некоја зимска ноќ од Зрењанин ги однесле на граница. На другата страна збеснатата толпа и војската го бркаат претседателот. Ние патролиравме на нашата страна. Ама нашата патрола се изгуби во ноќта. Десетарот, глуп ко кур, изутрината кога ја погледна крајпатната табла сфати дека се наоѓаме добри десет километри од границата, во Романија. До стемнување се криевме, потоа внимателно тргнавме назад накај Југославија. Кога ќе слушневме и најтвивок шум ќе се склопчевме и чекавме. Не сакавме да ги сретнеме романските граничари или бунтовниците или полицијата, а уште повеќе бевме усрани од противпешадиските мини што мислевме дека ги има долж границата. Ама на крај некако ни успеа и среќно се вративме. А во касарната лудница! Мислеа дека нè фатиле или дури нè застрелале, а кога испадна дека сме живи и здрави падна сомнеж дека сами сме избегале кај Романците. Ти се верува? се кикотеше Рок. Полковникот нè обвини за предавство. Што изнесовте во Романија? викаше. Што им кажавте?! Секого посебно го сослушуваше неколку часа, а на крајот сфати дека се случи некако така како што раскажавме. Следниот ден од Белград дојде комисија на чело со некој генерал. И тие детално нè испрашаа. Десетарот на крај доби една недела наградно отсуство, бидејќи безбедно нè донел назад во Југославија! Ме заебаваш? А кој нè однесе во Романија?! Потоа Рок рече дека за викендот ќе оди на море и ме покани да одам со него. Фала, одмавнав со главата. Сакам да бидам овде. Некоје време сакам само да бидам овде.

Повеќепати сакав да му свонам на Матеј, а секојпат се премислував. Ќе ми свони тој ако сака. Не знам ни дали воопшто се вратил. За Петер и за Елвис ми кажа мама, а Рок сам ми се јави. Немам поим каде е Матеј. И не сум сигурен дека навистина сакам да го видам. На крајот веќе не бевме толку заедно како порано. Мислам дека поради сè што се случува е целиот избекумен. Сигурно е член на некоја политичка партија, можеби е дури и во раководството. Си замислувам дека за друго не ни зборува. А јас најмногу од сè сакам нормалност и вообичаеност. Во ушите уште ми одекнува Чувајте го братството и единството како зеницата во окото! Револуцијата сè уште трае! И по Тито – Тито! и слично. На почетокот, кога уште сè ни беше ново, чувствував дека сум се нашол во паралелен свет, каде што времето стои, а другарот Тито е уште жив и сè уште ги води народите и народностите на Југославија, кои живеат во братски соживот. Тито е сè уште врховен командант на вооружените сили, само веќе не го возат со мерцедесот по државата, па затоа не го гледаме. До зимата испадна дека никој не верува во тоа. И покрај тоа офицерите секој ден повторуваа едно па исто срање. Изгледаше дека нè мислат за кретени, а дури подоцна сфатив дека всушност им било сосема сеедно што си мислиме ние. Знаеја дека ништо не можеме. Затоа сега најмногу од сè сакам мир. Никакви големи зборови. Најмногу ми се зборува за тоа што ќе има за ручек, кој филм ќе го даваат на

телевизија навечер и кој филм треба да се гледа во кино: дали е тоа Кум 3, Мизери, Лов на Црвениот октомври или Ноќта на живите мртовци? Со другарите во главно зборувам за ситни глупости. Никакви планови, никаква иднина. До октомври, кога ќе почнат предавањата, имам време само за себе. Дотогаш ќе правам тоа што сакам и тоа што навистина ме радува. Останатото ќе чека. Затоа со Саша се видовме веднаш следното утро и повторно следниот ден.

Во сабата на Елвис (Excerpt in Macedonian)

Translated by: Sonja Dolžan

Contact of the translator: sonja.dolzan@gmail.com

Зарем не би му го дал точакот малку и на Мартин? ме прашува татко на застанување. Добро, слегувам од велосипедот и го гледам братучедот како се качува на велосипедот и како трга. Мартин бесконечно брзо лета со мојот нов велосипед. Прави два круга, па застанува крај татко ми. Само, вели со сериозен глас, мене не ми требаат тркалцата. Знаеш? Знаш, се насмевнува таткото. Ќе ми помогнеш да го научам и Јан да вози без тркалца? Да. Знаеш дека ќе ти помогнам, одговара Мартин и го турка велосипедот накај мене.

Малку пред единаесет мама вели дека мора да оди горе ако сакаме да имаме ручек. Доаѓаш со мене? ја погледнува Таја. Доаѓам. Вие, момците, можете да останете уште долу, му вели на таткото.

По ручекот сите заедно тргаме в град. Татко ја предлага кафетеријата во *Неботичник* и сите возрасни се согласуваат. До Неботичник имаме помалку од час одење покрај главниот пат. Плочникот е широк и никој не е загрижен како ќе оди со велосипедот. Мајките одат напред, со Мартин сме во средина и се менуваме на велосипедот, одзади одат татковците.

Кога стигнуваме до *Неботичник*, татко кажува дека во времето кога го изградиле бил највисоката зграда пошироко. Го изградиле по нарачка и со парите на Пензиски фонд, а го проектирал архитектот Владимир Шубиц. Вашиот дедо, како младо момче, кој само што дошол во Љубљана, учествувал во градењето, нè погледнува нас. Раскажува дека порано на тоа место имало средновековен манастир. Кога почнале работниците да ископуваат, налетале на стара фонтана. Оние што го ископале подоцна биле убедени дека се работело за фонтана на желби. На секој од нив му се исполнила желбата што ја имал тогаш кога со лопатите ги погодиле горните камења. Прво за тоа не биле свесни, се насмевнува таткото и одмавнува со главата, но полека станало очигледно. Вашиот дедо бил еден од нив.

Татко молчи неколку мига, па продолжува: Тој ми раскажа за Јанез, мажот што тогаш имал доста над четириесет. Бил чесен и добар, немало многу такви. Посакувал семејство, но немал жена. Ниедна не го сакала бидејќи едната нога му била пократка од другата и од мал кривел. А инаку бил здрав и силен како бик. Ако при копањето налетале на некоја посебно голема карпа, секогаш го викале Јанез. Нему не му било ништо. На мажите ќе им речел да се тргнат, па карпата сам ја копал, а понекогаш сам и ќе ја истркалал настрана каде што со тешки чекани ја кршеле на парчиња и ја носеле од градилиштето. Како и да е, за помалку од една година се оженил со убавата Аница. Неженетите мажи со години ѝ се додворувале на Аница Турк, а женетите ја загледувале, ама Аница како да немала очи за мажите. Поради тоа почнало да се зборува дека ја интересираат жени, почнало да се зборува дека е лезбејка, феминистка и вегетаријанка. Сè додека патот не ѝ се вкрстил со Јанез. Никој не разбирал што гледа во куциот, кој порадо молчел одошто зборувал,

порадо работел одошто јадел и пиел. Злобните јазици зборувале дека тоа го прави поради родителите, кои не сака да ги повреди. Зборуваа дека има такви жени што мислат со своја глава. Учена и преубава млада жена, којашто би можела да добие адвокат или лекар, си избрала работник, а одозгора уште и куц и молчалив, како да бил нем. Нека било едното или другото, во наредните години му родила четири прекрасни деца. Семејството ја преживеало војната, Јанез и Аница останале заедно до крајот на животот. Како во приказните, се насмевнува татко.

Додека го чекаме лифтот, татко продолжува: Ми раскажа за Братко, лакомиот планинец, на кој парите му значеле сè на светот, но секогаш бил без нив, иако работниците при градењето на *Неботичник* добро заработувале. Главно ги трошел на пиење, на карти и лозови. Цело време зборувал дека еден ден ќе биде богат и нема да мора веќе да работи, туку само ќе се забавува. Набрзо по довршувањето на градбата, на лотарија ја добил главната добивка поради која повеќе недели била на нозе цела Југославија, од Јесенице до Струмица. Државната лотарија му исплатила милиони! Ама, се насмевнува татко, како дошле парите, така и отишле. Кога по неколку години Братко починал во неразјаснети околности, во банката имало само уште грст ситни пари. Дедото, инаку, бил убеден дека Братко не ги сплискал сите пари, невозможно било да се сплискаат толку пари, без оглед на сè. Беше убеден дека Братко имал нешто во банката, а поголемиот дел закопани којзнае каде бидејќи ниту во банките немал доверба, но тоа сигурно не знаел никој. Тајната отишла во гроб со Братко, кој потоа, откако имал пари, живеел во хотел Европа. Имал изнајмен кралски апартман, во кој имал орман голем како малку помала соба, полн со по мерка скроени костуми и грижливо направени чевли. Братко сакал да прошета до железничката станица, а потоа да седне во возот меѓу патниците од прва класа и, со оглед на тоа каде одел возот, да рече: Одам на кремпитата во Загреб или Одам на караѓорѓева шницла во Белград или Одам на турско кафе во Сараево. Луѓето се смееле и не му верувале. Но немале ништо против кога во купето целиот пат нарачувал шампањско, потпечени лепчиња, путер и кавијар – за сите. На едно од тие патувања Братко паднал од возот. Бидејќи тоа се случило ноќе, го нашле дури утрото. Го нашол селанецот Јурај, кој ги орал нивите. Иако веднаш го однел на лекар, Братко не го спасиле. Сиот бил искршен, а кај себе немал ни скршен динар поради што повеќето биле убедени дека не паднал од возот, туку дека во возот го истепале и го опљачкале, а потоа го фрлиле од вагонот. А и не е важно тоа. На крај го немало ни Братко, а ни парите.

Застануваме на другата страна на терасата. Види, покажува Мартин со прстот накај Барје. Таму живееле пралуѓе, го имитира татко ми. Жители на наколна населба, повторува тоа што ни кажа татко пред малку. Потоа дошле диносаурусите и ги изеле. Потоа дошол Супермен и ги фрлил диносаурусите во црна дупка. Затоа сега веќе ги нема. Одиме! се стрчува, а јас по него. Застануваме кај двогледот на дебелата метална ногарка прицврстена на тлото. Ако сакаш да се помести или да сврти, во дупката треба да се фрли паричка, ама, и покрај тоа, Мартин со очите не ги достигнува окуларите иако се подига на прсти. Сепак, едно време со двете раце го држи двогледот пред да ме погледне и вели: Без врска. Одиме понатаму!

Правиме круг и трчаеме назад кон родителите. Кога сме речиси докај нив, чувствувам допир, којшто ме сопира. Ја вртам главата, кој е и што сака. Мажот со шапката! Се згрозувам и се скаменувам. Веројатно ќе се помочав в гаќи да не се насмевнеш мажот, со слободната рака ме погали по главата и пред нос ми тутна сребрена паричка. Повели, рече, твојот среќен број и нашата тајна. Пст, веднаш потоа со показалецот је прекрсти устата и ме пушти. Ја голтам плунката, ја земам паричката и се стрчувам кон масата. Сиот сум избекумен, но порадо молчам, порадо никому не кажувам бидејќи знам што би било. Мајка ќе ми речеше дека од странци не смеам да земам ништо, а најмалку пари. Ќе ми речеше убаво да се вратам кај господинот и да му ја вратам паричката. Ако не сакам, ќе ме фатеше за рака и ќе отидеше со мене. Затоа ја спуштам паричката во џебот од панталоните и седнувам на столот. На никого не кажувам, ниту на Мартин, иако би сакал да му кажам дека згрешил. Мажот е волшебник. Штотуку ми покажа трик. Но сега не е вистинското време.

Чичкото прашува дали некој сака уште нешто. Ако не, полека ќе тргнеме. Важи? ја врти главата во насоката од која доаѓаат келнерите, ја подига десната рака и мавнува неколкупати. Додека плаќа, ние тргнуваме накај стаклената врата. Сега терасата е речиси празна. Кога чекориме накај полукружните скали и лифтот, уште еднаш се вртам накај мажот со шапката. Мажот гледа настрана. Не ме гледа. Во наредниот миг влегуваме во малата кабина.

За време на возењето надолу татко и чичкото зборуваат за Тито и за болеста. Знам кој е Тито, но неговата болест не ме интересира. Повеќе сакам јуначки приказни за битките на партизаните со Германците и за патувањата на Тито со бродот Галеб во далечните краишта. Мислиш дека навистина ќе има војна кога стариот веќе нема да го има? е последното што го слушам да го кажува чичкото. Потоа го погледнувам братучедот кој веќе некое време ме тегне за рака. Мартин прави гримаси како да му е лошо и како да го тера на повраќање. Ми изгледа смешен, гласно се смеам. Мајка ми и тетката дрдорат. Зборуваат за некојси Роберт Ретфорд и Оскар. Среќа. Кога би го видела тетката Мартин, пак би му се развикала и забавата за миг би завршила, а така завршува дури кога лифтот со тресење застанува на приземјето.

Со Рок цело време сме заедно. Учителката ни рече дека сме како газ и кошула. Не го разбираам тоа. Можеше да каже како газ и гаќи, тоа би имало смисла, но газ и кошула нема никаква смисла.

Најдоброто време што го поминувам со Рок е попладнето, кога по ручекот воспитачката нè носи на летното игралиште за гимнастика, коешто е доволно големо за да можеме да исчезнеме, иако постојано нè опоменува дека мора да играме таму каде што може да нè гледа.

Не сакам да сте некаде каде што не ве гледам и може да ви се случи нешто! Одговорна сум за вас! Ако не ме слушате, утре нема да излеземе! се заканува секој ден одново. Нејзините закани, се разбира, немаат ефект.

А од каде јас да знам до каде гледа, уште првиот ден се искикоти Рок. И така носи очила и е ќорава. Ќорава, повторив по него. И така, попладневната воспитачка доби прекар Ќорава. Првин така ја викавме само ние двајцата, а набрзо и сите други.

Со Рок најмногу сакаме да бидеме на бетонскиот плоштад во близина на оградата, зад која има железничка пруга. Рок го знае напамет возниот ред како да е железничар. Точно знае кога ќе дојде возот, а исто така и дали е брз, обичен или товарен.

Вчера во оградата забележавме дупка. Се искрадовме низ неа и Рок на шината стави паричка. Се тргнавме и почекавме да дојде возот. Кога се оддалечи, се вративме по паричката, којашто беше сплескана. Гледаш? Рок беше одушевен. Подоцна, кога се вративме во училиницата, ја покажувавме на момчињата. Ги интересираше како сме го направиле тоа. Им кажавме како, но не ни веруваа дека сме се осмелиле да одиме до шините, затоа се договоривме денеска да одиме заедно.

Штом ќе дојдеме на игралиштето, момчињата се стрчуваме накај бетонскиот плоштад. Ја слушаме Ќорава како вика по нас да не се оддалечуваме премногу, но трчаме понатаму како да сме глуви. На плоштадот Рок погледнува на часовникот и вели: По единаесет минути доаѓа патничкиот воз. Имаме доволно време, скока во тревата и јас по него, а по мене сите други што застануваат покрај мрежестата ограда и нè гледаат како се спровираме низ дупката на другата страна.

Кај шините Рок од цебот вади паричка и ја покажува: Гледате? Добро погледнете ја за после да не кажете дека и пред тоа веќе била сплескана. Момчињата му кимнуваат со главата, а Рок лази накај шината и внимателно ја става паричката на малку заоблената површина. Додека ја става, гледам лево и десно за да не нè изненади возот; срцето ми чука, а Рок сосема мирно со показалецот полека ја притиска паричката на средината. Кога му се чини дека добро ја наместил, се тргаме назад зад оградата. Рок погледнува на часовникот и стручно вели: Уште седум минути.

Додека чекаме да дојде возот, се јавува Андреј, кој останал на стража. Ќорава! Доаѓа Ќорава! Гомна, дува Рок низ носот и вели дека треба да се тргнеме. Ако дојде тука и ако види дека во оградата има дупка, забавата ќе заврши. Домарот уште денеска ќе донесе парче мрежа и ќе го закрепи отворот. Одиме, се стрча накај справите за играње и ние по него. Притоа викаме како да си играме каубои и Индијанци, партизани и Германци, сè испомешано, но кој ќе забележи дека Индијанците ги ловат Германците, а партизаните каубоите?

Навечер се наоѓам со пријатели. Прво се најдов со Петер. Претпладнето случајно налетав на него. Доцна попладнето отидовме в град. Седевме во кафулето *Злата ладјица* и се кикотевме. Кога се стемни, отидовме до најблиската телефонска говорница и му вртевме на Елвис. Елвис не беше дома, а затоа ми се израдува чичко Фикрет, кој рече дека Елвис е добро. Се вратил пред пет дена. Помини, ме покани. Важи, му ветив иако не мислев сериозно. Елвис се јави наредниот ден. Заедно излеговме. Неколку дена подоцна ми се јави Рок. Се најдовме веднаш по ручекот. Седевме на гаражите и разговаравме. Главно за пиздарији. Јас му кажав за насадот на тревата, за убавата Вангелија и за борделот над кочината. Му кажав за алкохолот од пакети, за Раде и за женските од Ужице. Рок ми

раскажуваше за Романките, кои доаѓале преку граница бидејќи за една вечер можеле да заработат колку дома за цела недела. Ќе ти го испушеше за една црвена. Ми кажа како една зимска ноќ од Зрењанин ги однеле на граница. На другата страна разбеснетите луѓе и армијата го ловеле претседателот. Ние патролиравме на нашата страна. Но нашата патрола се изгуби ноќта. Десетарот, глупав ко курац, изутрината, загледувајќи ја месната табла, утврди дека сме на добри десет километра од границата, во Романија. Се криевме додека не се стемни, па претпазливо тргнавме назад накај Југославија. При најмал шум ќе се притаевме и чекавме. Не сакавме да ги сретнеме романските граничари или бунтовници или полицијата, а уште повеќе бевме како посрани поради противпешадиските мини, кои наводно ги имало долж границата. Но најпосле некако излезе на добро и среќно се вративме назад. А во касарната лудница! Мислеле дека не фатиле или дури испострелале, а кога се покажа дека сме живи и здрави, падна сомневање дека самите пребегнавме кај Романците. Можеш ли да поверуваш? се кикотеше Рок. Полковникот не обвини за предавство. Што сте однеле во Романија? викаше. Што сте им кажале?! Секој одделно го испитуваше повеќе часови, а на крај утврди дека било некако така како што кажавме. Наредниот ден од Белград дојде комисија со некојси генерал на чело. И тие детално не испитааа. Десетарот на крај доби една недела награден одмор бидејќи безбедно не вратил во Југославија! Не заебавај ме! А кој не однесе во Романија?! Потоа Рок рече дека за викенд оди на море и ме покани со него. Благодарам, одмавнав. Повеќе би сакал да сум тука. Некоје време би бил само тука.

Повеќе пати сакам да му се јавам на Матеј, но секогаш се премислувам. Ќе ми се јави тој ако посака. Воопшто не знам дали е веќе вратен. За Петер и Елвис ми кажа мајка ми, Рок лично ми се јави. Каде е Матеј немам поим. И не сум сигурен дека навистина сакам да го видам. На крај веќе не бевме толку заедно како порано. Мислам дека поради сè што се случува тој е избекумен. Сигурно е член на некоја од политичките партии, можеби е дури и во нејзиното раководство. Замислувам дека за друго не зборува. А јас од сè најмногу посакувам нормалност и вообичаеност. Во ушите сè уште ми одсвонува: Чувајте ги братството и единството како зеницата на окото! Револуција сè уште трае! И по Тито Тито!, и слично. На почетокот, кога за нас сè беше ново, имав впечаток дека се наоѓам во паралелен свет, каде што времето стои, па затоа другарот Тито сè уште е жив и сè уште ги води народите и народностите на Југославија, кои живеат во братски соживот. Тито сè уште е врховен заповедник на оружаните сили, само со „мерцедес“ веќе не го возат по државата, па затоа не го гледаме. До зимата се покажа дека веќе никој не верува во тоа. И покрај тоа, офицерите од ден на ден повторуваа едни те исти гомна. Изгледаше дека не сметаат за кретени, дури подоцна сфатив дека, всушност, им било сосема сеедно што мислиме. Знаеја дека не можеме ништо. Затоа сега од сè најмногу посакувам мир. Никакви големи зборови. Најмногу сакам да разговарам за тоа што ќе има за ручек, кој филм ќе има на телевизија вечерта и кој филм треба да се гледа на кино: дали тоа е Кум 3, Мизери, Лов на Црвениот октомври или Ноќта на живите мртвци? Со другарите главно разговарам за ситни пиздарији. Никакви планови, никаква иднина. До октомври, кога ќе започнат предавањата, имам време само за себе. Дотогаш ќе правам што ќе ми текне и што навистина ме радува. Останато ќе почека. Затоа со Саша се видовме веднаш наредното утро и наредниот ден пак.

В комнате Элвиса (Excerpt in Russian)

Translated by: Veronika Starkova

Contact of the translator: Starkova.Veronika2014@yandex.ru

Ты не дашь Мартину немного покататься на велосипеде? Спрашивает меня отец, когда мы останавливаемся. Ну хорошо, я слезаю с велосипеда и смотрю на двоюродного брата, как тот садится на велосипед и разгоняется. Мартин катится на моем велосипеде бесконечно быстро. Он проезжает два круга, затем останавливается рядом с моим отцом. Само, - говорит он серьезным голосом, мне не нужны колесики. Понимаешь? Понимаю, улыбается отец. Ты мне поможешь и Яна научить ездить без них? Помогу. Конечно, помогу, - отвечает Мартин и разворачивает велосипед в мою сторону.

Около одиннадцати часов мама говорит, что ей надо наверх, если мы хотим обедать. Идешь со мной? - смотрит на Таю. Иду. Мальчики, вы можете остаться внизу, говорит отцу.

После обеда мы все вместе отправляемся в город. Отец предлагает пойти к Неботичнику, и все взрослые соглашаются. До Неботичника мы идем около часа пешком по главной улице. Тротуар достаточно широкий, здесь без проблем можно проехать на велосипеде. Мама идет впереди, мы с Мартином в середине по очереди на велосипеде, отцы замыкают процессию.

Когда мы подходим к Неботичнику, отец рассказывает, что это здание в то время, когда его строили, было самым высоким. Его построили по заказу и на деньги Пенсионного фонда по проекту архитектора Владимира Шубица. Ваш дед, будучи еще молодым парнем, когда только приехал в Любляну, тоже принимал участие в его строительстве. Он рассказывал, что раньше на этом месте стоял средневековый монастырь. Когда рабочие начали здесь копать, они нашли старый колодец. Те, кто его раскопал, позже были уверены, что этот колодец исполняет желания, у каждого исполнилось желание, которое у него было в момент, когда лопата чиркнула о верхние камни. Сначала они этого не осознали, постепенно это стало очевидным. Ваш дед был одним из них.

Некоторое время отец молчит, затем продолжает: «Он рассказал мне о Янезе, мужчине, которому было далеко за сорок. Он был человеком честным и добрым, каких мало. Он хотел иметь семью, но жены у него не было. Он никому не нравился, потому что одна его нога была короче другой, и он с детства хромал. Здоров же и силен он был, как бык. Если, копая, кто-нибудь наталкивался на особенно большой камень, всегда звали Янеза. Ему все было по плечу. Он говорил мужчинам, чтобы они отошли, затем сам выкапывал этот камень и иногда даже сам оттаскивал его в сторону, где его тяжелыми кувалдами разбивали и по кусочкам уносили со стройки. Случилось так, что через год он взял в жены красавицу Аницу. Неженатые мужчины годами ухаживали за Аницей Турк, женатые глядели ей в след, а Аница как будто не замечала мужчин. Из-за этого начали говорить, что женщины ей интересны больше; поговаривали, что она лесбиянка и вегетарианка. До тех пор, пока она не встретила Янеза. Никто не мог понять, что она увидела в этом хромом, который больше молчал, чем говорил, больше любил работать, чем есть и пить. Злые языки говорили, что она делает это из-за родителей, потому что ей хотелось поставить их на место. Говорили, что есть такие женщины, которые думают своей головой. Образованная и красивая молодая женщина, которая могла бы выйти замуж за адвоката или врача, выбрала простого рабочего, кроме всего прочего, хромого и молчаливого, можно сказать, немного. Как бы то ни было, в течение

последующих лет она родила ему четырех прекрасных детей. Семья пережила войну, Янез и Аница остались вместе до конца жизни. Как в сказке, улыбается отец.

Пока мы ждем лифт, отец продолжает: Он мне еще рассказывал о Братке из какого-то захолустья, для него деньги были важнее всего на свете, но он всегда был без денег, хотя рабочие, которые строили Небоскреб, хорошо получали. В основном он спускал все на выпивку, карты и лотереи. Он все время говорил, что однажды он станет богатым и ему не придется работать, что тогда он будет только развлекаться. В скором времени после того, как закончилась стройка, он выиграл главный приз в лотерее, из-за чего несколько недель вся Югославия от Есениц до Струмицы стояла на ушах. Государственная лотерея выплатила ему миллионы! Но деньги, улыбнулся отец, ушли туда, откуда пришли. Когда через несколько лет Братко умер при невыясненных обстоятельствах, в банке оставалась всего-навсего горсть монет. Дед был, конечно, уверен, что Братко не истратил всех денег, всей суммы невозможно было потратить, несмотря ни на что. Он был уверен, что какие-то деньги у Братко были в банке, большую же часть он где-то спрятал, так как банкам он не доверял, но этого точно никто не знал. Тайна ушла в могилу вместе с ним, Братко после выигрыша жил в отеле «Европа». Он снимал королевские апартаменты, там у него был шкаф, огромный, как небольшая комната, в котором было полно одежды, сшитой на заказ, и качественной обуви. Любимым занятием Братко было прогуляться до железнодорожной станции, сесть на поезд в обществе путешественников первого класса и в зависимости от того, куда направлялся поезд, сказать: «Еду на кремшниту в Загреб» или: «Еду на Карагеоргиев зрезек в Белград» или: «Еду на кофе по-турецки в Сараево». Люди смеялись и не верили ему. При этом они ничего не имели против, когда он прямо в купе заказывал шампанское, печеный хлеб, масло и икру – на всех. На одной из этих дорог Братко выпал из поезда. Так как это случилось ночью, нашли его только утром. Его нашел крестьянин Юрай, который пахал ниву. Спасти его не удалось, несмотря на то что его сразу же отправили в больницу. При себе у него не было ни копейки денег, из-за чего многие были уверены, что он не выпал из поезда, но что в поезде его побили и обокрали, а затем выбросили из вагона. Однако это не так важно. В итоге не стало ни Братко, ни денег.

На противоположной стороне веранды мы останавливаемся. Смотри, показывает Мартин пальцем в направлении Барья. Там жили предки человека, подражает моему отцу. Колишчары, повторяет, подобно тому, как нам перед этим сказал отец. Потом пришли динозавры и их съели. Потом пришел Супермен и отправил всех динозавров в черную дару. Поэтому они исчезли. Идем! Бежит он, и я за ним. Мы останавливаемся перед биноклем на толстой железной ноге, прикрепленной к полу. Если хочешь его передвинуть и повернуть, нужно бросить в него монетку, кроме того, Мартин глазами не достает до линз бинокля, даже если встает на цыпочки. Но все равно он обеими руками держит бинокль, потом он смотрит на меня и говорит: «Забей. Идем дальше!»

Мы делаем круг и бежим назад к родителям. Когда мы уже почти их догнали, я чувствую, как кто-то меня хватает и останавливает. Я оборачиваюсь, чтобы понять, кто это и что ему надо. Мужчина в шляпе! Я оторопеваю от страха. Наверное, я наделал бы в штаны, если бы мужчина не улыбнулся, свободной рукой не погладил по голове и перед носом не помахал серебряной монеткой. Держи, говорит, это твое счастливое число и наша с тобой тайна. Молчи, сразу после этого подносит ко рту указательный палец и отпускает меня. Я сглатываю слюну, беру монету и бегом возвращаюсь к столу. Меня распирает, но я молчу, я никому ничего не говорю, потому что знаю, чем это закончится. Мама бы сказала, что от незнакомцев нельзя ничего брать, тем более денег. Она бы мне сказала, чтобы я шел назад к этому мужчине и чтобы я вернул ему деньги. Если бы я не захотел, она бы взяла меня за руку и пошла бы со мной. Поэтому я опускаю монету в

карман брюк и сажусь на стул. Я никому ничего не говорю, даже Мартину, хотя мне хочется ему сказать, что он ошибся. Мужчина – колдун. Только что он применил волшебство. Но сейчас не время для этого.

Дядя спрашивает, будет кто-нибудь что-то еще. Если нет, то пойдем потихонечку. Хорошо? Он поворачивает голову в сторону, откуда приходят официанты, поднимает правую руку и несколько раз машет ей. Пока он оплачивает счет, мы идем в сторону стеклянной двери. Сейчас веранда почти пустая. Когда мы идем к винтовой лестнице и лифту, я еще раз поворачиваюсь к мужчине в шляпе. Мужчина смотрит в сторону. Он меня не видит. В следующий момент мы входим в маленькую кабину.

Пока мы спускаемся на лифте, отец и дядя говорят о Тито и о его болезни. Я знаю, кто такой Тито, но его болезнь не представляет для меня интереса. Мне нравятся героические истории о битвах партизан с немцами и о путешествиях Тито на корабле «Галей» в дальние страны. Как ты думаешь, правда будет война, когда старик умрет? Это последнее, что я слышу из того, что говорит дядя. Затем я смотрю на двоюродного брата, который уже некоторое время дергает меня за рукав. Мартин морщится, как будто ему плохо и как будто его тошнит. Мне он кажется смешным, я громко смеюсь. Мама и тетя болтают. Они говорят о каком-то Роберте Редфорде и об Оскаре. Нам еще повезло. Если бы тетя увидела Мартина, она бы его отругала и веселью бы был конец, а так оно заканчивается тогда, когда лифт резко останавливается на первом этаже.

Все время мы проводим вместе с Роком. Учительница нам сказала, что мы не разлей вода. Этого я не понимаю. Она могла бы сказать, как рыба и вода, в этом бы был какой-то смысл, но выражение «не разлей вода» не имеют никакого.

Самое лучшее время, которое я провожу вместе с Роком, это вторая половина дня, когда воспитательница после обеда отводит нас на спортивную площадку, которая достаточно большая, чтобы мы могли спрятаться, хотя постоянно напоминает нам о том, что мы должны играть там, где она может нас видеть. Я не хочу, чтобы вы были там, где я вас не вижу и где может случиться все, что угодно! Я в ответе за вас! Если вы не будете меня слушаться, завтра не пойдем гулять! Угрожает каждый день она. Ее угрозы, конечно, никак не меняют ситуацию.

Откуда мне знать, как она видит, в первый же день засмеялся Рок. Ведь она носит очки и слепая. Слепая, повторил я за ним. Так воспитательница группы продленного дня получила кличку «Слепая». Поначалу так ее называли только мы, в скором времени и все остальные.

Больше всего мы любим играть с Роком на бетонной площадке вблизи ограды, за которой проходит железная дорога. Рок знает наизусть расписание поездов, как если бы был работником на железнодорожной станции. Точно знает, когда придет поезд, и даже знает, скорый это поезд, обычный или товарный.

Вчера мы заметили дырку в заборе. Мы пролезли через нее и Рок положил на рельс монету. Мы спрятались и подождали, пока проедет поезд. Когда поезд уехал, мы вернулись за монетой, которая стала плоской. Видишь? Возбужденно сказал Рок. Позже, когда мы вернулись в класс, мы показывали ее мальчикам. Им было интересно, как мы это сделали. Мы рассказали им, но они нам не поверили, что мы решились подойти к рельсам, и поэтому мы договорились, что сегодня пойдем туда вместе.

Как только мы оказываемся на спортивной площадке, мы бежим к бетонированной площадке. Мы слышим Слепую, которая вслед нам кричит, чтобы мы не уходили далеко, но бежим вперед, как будто мы глухие. На площадке Рок смотрит на часы и говорит: «Через одиннадцать минут приходит поезд дальнего следования. У нас достаточно времени, он прыгает в траву и я за ним, за мной все остальные, они встают к сетчатому забору и смотрят, как мы лезем через дырку на другую сторону. На железнодорожных

путях Рок достает монету и показывает ее: видите? Хорошо ее осмотрите, чтобы потом не говорили, что она уже была плоской. Мальчики ему кивают, затем Рок ползет к рельсу и осторожно кладет монету на слегка выгнутую поверхность. В то время, как он ее кладет, я смотрю налево и направо, чтобы поезд внезапно не приехал, сердце мое вырывается из груди. Рок же совершенно спокойно указательным пальцем помещает монету на середину. Когда мне кажется, что он ее правильно положил, мы уходим назад за ограду. Рок смотрит на часы и со знанием дела говорит: «Еще семь минут».

Пока мы ждем, поезда, слышим Андрея, который остался на «шухере». Слепая! Идет Слепая! Дерьмо, выдыхает Рок через нос и говорит, что надо уходить. Если она придет сюда и увидит, что в заборе дырка, веселью настанет конец. Завхоз сегодня принесет кусок сетки и залатает дырку. Идем, бежит к площадке и мы за ним. При этом кричим, словно играем в ковбоев и индейцев, партизан и немцев, но кто заметит, что индейцы ловят немцев, а партизаны – ковбоев?

Вечера я провожу с друзьями. Сначала я встретился с Петром. Утром я случайно с ним встретился. Во второй половине дня мы пошли в город. Мы сидели в «Золотом корабле» и смеялись. Когда стемнело, мы дошли до ближайшей телефонной будки и позвонили Элвису. Элвиса не было дома, однако дядя меня обрадовал, сказав, что у Элвиса все хорошо. Он вернулся пять дней назад. Заходи как-нибудь, пригласил он меня. Хорошо, пообещал я, хотя не думал, что правда зайду. Элвис позвонил на следующий день. Мы встретились.

Через несколько дней после этого мне позвонил Рок. Мы встретились сразу после обеда. Мы сидели на крыше и разговаривали. В основном обо всякой ерунде. Я рассказывал ему о плантациях травы, о прекрасной Вангелии и о борделе над свиноматкой. Я рассказывал ему об алкоголе в пакетах, о Раде и женщинах из Ужиц. Рок говорил мне о румынках, которые пересекали границу, потому что могли за один вечер заработать столько, сколько дома за целую неделю. Она тебе отсосет практически бесплатно. Он рассказал, как их однажды зимой ночью отвезли на границу. По другую сторону разъяренные люди и военные охотились на президента. Мы патрулировали нашу сторону. Но ночью наш патруль потерялся. Взводный, тупой, как пробка, утром, внимательно посмотрев на карту местности, понял, что мы уже больше десяти километров за границей, в Румынии. До темноты мы прятались, затем осторожно стали возвращаться назад, в направлении Югославии. При малейшем шуме мы прятались и выжидали. Мы не хотели встретить румынских пограничников или повстанцев или полицию, еще больше нам было страшно из-за противопехотных мин, которые могли бы быть вдоль границы. Но в конце концов все закончилось хорошо, и мы вернулись назад. В казарме – сумасшедший дом! Они думали, что нас захватили в плен или даже расстреляли, когда же оказалось, что мы живы и здоровы, стали говорить, что мы сами перешли на сторону румын. Можешь в это поверить? Засмеялся Рок. Полковник обвинил нас в предательстве. Что вы принесли в Румынию? Что вы им рассказали?! Он допрашивал каждого по отдельности несколько часов, и в конце концов понял, что примерно так оно и было, как мы рассказывали. На следующий день приехала комиссия с каким-то генералом во главе. Они также нас подробно расспрашивали. Взводный потом еще в награду получил поощрительный недельный отпуск, за то, что он безопасно нас вернул назад в Югославию! Офигеть! Тот самый, из-за которого мы оказались в Румынии?! Потом Рок сказал, что в конце недели он поедет на море, и пригласил меня. Спасибо, кивнул я. Лучше останусь здесь. Некоторое время мне хочется побыть только здесь.

Несколько раз я хотел позвонить Матею, но каждый раз передумывал. Он сам мне позвонит, если захочет. Я даже не знаю, вернулся ли он. О Петре и Элвисе мне рассказала

мама, Рок мне сам позвонил. Где Матей, понятия не имею. Кроме того, я не уверен, что хочу его видеть. В последние годы мы не проводили так много времени вместе, как раньше. Думаю, что из-за того, что происходит, он не в себе. Наверняка он стал членом какой-нибудь политической партии, может быть, даже во главе. Представляю себе, ни о чем другом он не говорит. Я же больше всего на свете хочу нормальности и обыденности. В ушах у меня сейчас звенит: «Берегите братство и единство как зеницу ока своего!», «Революция все продолжается!», «Тито после Тито!» и подобные вещи. В начале, когда для нас все было по-новому, у меня было чувство, что я оказался в параллельном мире, в котором время остановилось, и поэтому товарищ Тито все еще жив и все также руководит народами и нациями Югославии, которые живут в братском сожительстве. Тито – все еще Верховный главнокомандующий вооруженных сил, только его больше не возят на мерседесе по стране, поэтому мы его не видим. До наступления зимы стало ясно, что в это никто не верит. Несмотря на это, офицеры изо дня в день повторяли одно и то же. Выглядело так, будто нас держат за кретинов, и только позднее я понял, что им было все равно, что мы об этом думаем. Они знали, что мы не можем ничего сделать. Именно поэтому сейчас я больше всего на свете хочу спокойствия. Никаких громких слов. Больше всего мне хочется поговорить о том, что мы будем есть на обед, какой фильм будет идти по телевизору вечером и что стоит посмотреть в кино: «Крестный отец III», «Мизери», «Охота за “Красным октябрём”» или «Ночь живых мертвецов»? С друзьями мы в основном разговариваем о незначительных вещах. Никаких планов, никакого будущего. До октября, когда начнутся лекции, у меня есть время, которое я потрачу исключительно на себя. Я буду делать то, что мне захочется; то, что мне принесет настоящее удовольствие. Все остальное подождет. Поэтому мы виделись с Сашей сразу на следующее утро, и снова на следующий день.

В комнате Элвиса (Excerpt in Russian)

Translated by: Tatjana Žarova
Contact of the translator: vantanj@bk.ru

А ты не дашь велосипед и Мартину? спрашивает меня отец, когда мы остановились. Ну, ладно, я слезаю с велосипеда и смотрю, как мой двоюродный брат садится на велосипед и трогается с места. Мартин гоняет на моем новом велосипеде неимоверно шустро. Он сделал два круга, а потом остановился возле отца. Само, серьезно говорит он, мне не нужны колесики. Знаешь? Знаю, усмехнулся отец. Поможешь мне и Яна научить обходиться без них? Помогу. Правда, помогу, отвечает Мартин и подкатывает мне велосипед.

Незадолго до одиннадцати мама сказала, что ей нужно идти, если мы хотим, чтобы у нас был обед. Идешь со мной? взглянула она на Таю. Иду. Ребята, вы можете еще побыть, говорит она отцу. После обеда мы все вместе отправляемся в город. Отец предложил кафе «Небоскреб», и все взрослые согласились. До «Небоскреба» идти всего какой-то час по проспекту. Тротуары широкие и никто не заморачивается, как там проехать на велосипеде. Мама идет впереди, мы с Мартином посерединке, попеременно меняясь велосипедом, сзади идут отцы. Дойдя до «Небоскреба», отец сказал, что в то время, когда его построили, это было самое высокое здание далеко в округе. Построили его по заказу и на деньги Пенсионного фонда, а проектировал его архитектор Владимир Шубиц. Ваш дед молодым парнем, только-только приехавшим в Любляну, участвовал в строительстве, - взглянул он на нас. Он сказал, что когда-то на этом месте стоял средневековый монастырь. Когда рабочие принялись копать, то наткнулись на древний фонтан. Те, кто его раскопали, впоследствии смогли убедиться в том, что это фонтан желаний. У каждого, у кого было желание на тот момент, когда его лопата задела сверху за камни, оно исполнилось. Сперва они не разобрались, отец усмехнулся и покачал головой, но постепенно это стало очевидным. Ваш дед был одним из них. Отец на некоторое время замолчал, а затем продолжил: Он мне рассказывал об одном Янезе, которому на тот момент было сильно за сорок. Был он порядочным, сама доброта, каких мало. Хотел семью, а жены у него не было. Ни одна не хотела на него смотреть, потому как у него одна нога была короче другой, и он с малых лет прихрамывал. А вообще-то был здоров и силен, как бык. Если жели на раскопках натыкались на какую-нибудь особенно большую глыбу, то всегда звали его. А ему хоть бы что. Мужиков просил посторониться, а затем сам глыбину откапывал, а то и в одиночку в сторону отваливал, где ее тяжелыми молотами разбивали на куски и отвозили со стройки. Как бы то ни было, не прошло и года, как он женился на красавице Анице. Неженатые мужики годами увивались за Аницей Турк, женатые смотрели ей вслед, а Аница будто и не замечала мужчин. Из-за этого стали говорить, что она лезбиянка, феминистка и вегетарианка. До тех пор, пока на ее пути не появился Янез. Никто не понимал, что она нашла в этом хромом, который больше молчал, чем говорил, больше работал, чем ел и пил. Злобные языки говорили, что она поступает так из-за родителей, которых хочет таким образом вывести из себя. Говорили, что есть такие женщины, которые себе на уме. Образованная и очень красивая молодая женщина, которая могла бы заполучить адвоката или врача, запала на работягу, да к тому же хромого и молчуна, точно немного. Так или иначе, а в последующие годы она родила ему четырех замечательных детей. Семья пережила войну, Янез и Аница оставались вместе до конца жизни. Как в сказке, усмехнулся отец.

Пока мы ждали лифт, отец продолжал: Рассказывал он мне про Братко, жадном парне из провинции, для которого деньги значили все на свете, но их-то у него никогда не было, хоть рабочие на стройке Небоскреба зарабатывали хорошо. Большею частью он тратил их на выпивку, карты и лотерею. Он все время говорил, что в один прекрасный день он разбогатеет и ему не нужно будет работать, и он станет только развлекаться. Вскоро после завершения строительства он выиграл главный приз в лотерее, из-за которого вся Югославия от Есениц до Струмицы несколько дней была на ногах. Государственная лотерея выплатила ему миллион! Ну, улыбнулся отец, деньги как пришли, так и ушли.

Когда несколько лет спустя Братко умер при невыясненных обстоятельствах, в банке осталось лишь горстка денег. Тем не менее, дед был уверен в том, что Братко не промотал всех денег, просто было бы невозможно столько потратить, как ни крути. Он был убежден, что Братко хранил их где-то в банке, но большую часть закопал, кто его знает, где, потому что он и банкам-то не доверял, впрочем, наверняка это никто не знал. Тайна ушла в могилу вместе с Братко, который после того, как у него появились деньги, жил в гостинице «Европа». Он снял королевские апартаменты, в которых у него был гардероб с небольшой комнатой, набитый сшитой на заказ одеждой и специально подогнанной обувью. Братко любил пройтись до вокзала, а затем сесть на поезд с пассажирами первого класса и, в зависимости от того, куда ехал поезд, сказать: «Еду на крем-шниту в Загреб» или «Еду на Бифштекс по-Караджорджевски в Белград» или «Еду на кофе в Сараево». Народ посмеивался и не верил ему. Однако не имели ничего против, когда всю дорогу он заказывал в купе шампанское, тосты, масло и икру – на всех. В одну из таких поездок Братко упал с поезда. Поскольку это случилось ночью, его нашли только утром. Его нашел сельский житель Юрай, который пахал в поле. Несмотря на то, что его сразу отвезли к врачу, Братко не спасли. Он был весь переломанный, а при нем и ломанного гроша не оказалось, из-за чего многие были уверены в том, что он не свалился с поезда, а что его в поезде избили и обокрали, а потому и сбросили из вагона. Впрочем, не важно. В итоге не стало ни Братка, ни денег.

Мы остановились на другой стороне террасы. Смотри, показал Мартин пальцем в сторону Барья. Там жили древние люди, он подражал моему отцу. Обитатели домов на сваях, повторил он, как нам до этого рассказывал отец. После чего пришли динозавры и съели их. Затем пришел супермен и сбросил их в черную дыру. Поэтому сейчас их нет. Пошли! Он побежал, и я за ним следом. Мы остановились возле телескопа на толстой металлической подставке, укрепленной на земле.

Если ты хочешь привести его в действие и развернуть, нужно бросить монетку в щелку, это при том, что глаза Мартина не достают объектива телескопа, хоть он и встал на цыпочки. Тем не менее, какое-то время он ухватился обеими руками за телескоп, прежде чем, посмотреть на меня и сказать: Ерунда! Пошли дальше! Мы сделали круг и подбежали к родителям. Уже почти поравнявшись с ними, я почувствовал прикосновение, от которого остановился. Обтыекорачиваюсь, кто это и что ему нужно. Мужчина в шляпе! От одного только ужаса я оцепенел. Вероятно, обмочился бы, если бы мужчина не улыбнулся и не провел свободной рукой по моей голове и не сунул под нос серебряную монетку. Прошу, произнес он, твой счастливый билет и наш секрет. Тсс, сразу же след за этим, коснувшись пальцем губ, он отпустил меня. Я сглотнул слюну, схватил монету и побежал к столу. Меня всего распирало, но я предпочел молчать, лучше никому не говорить о том, что произошло. Мама сказала бы, что у незнакомых нельзя ничего брать, менее всего деньги. Она бы сказала, чтобы я пошел и вернул господину монетку. А если бы я не захотел, то она бы взяла меня за руку и пошла бы со мной. Поэтому я просунул монетку в карман брюк и уселся на стул. Я никому не сказал, даже Мартину, хоть мне и хотелось ему рассказать, что он ошибся. Мужчина оказался

волшебником. Только что он показал мне фокус. Однако сейчас не подходящее время. Дядя спросил, не хочет ли кто еще что-нибудь. Если нет, то мы потихоньку пойдем. Хорошо? Он повернулся в ту сторону, откуда появляются официанты, поднял правую руку и несколько раз помахал. Пока он расплачивался, остальные направились к стеклянным дверям. Теперь терраса почти опустела. По пути к витой лестнице и лифту я еще раз обернулся в сторону мужчины в шляпе. Мужчина смотрел в сторону. Не видел меня. В последний момент мы зашли в маленькую кабину. Пока мы спускались, отец разговаривал с дядей о Тито и его болезни. Мне известно, кто такой Тито, но его болезнь меня не интересовала. Мне больше нравятся истории о героических сражениях партизан с немцами и поездках Тито на яхте «Галеб» в дальние страны. Ты думаешь, начнется война, когда старого не станет? Последнее, что я услышал из сказанного дядей. Потом я взглянул на двоюродного брата, который уже какое-то время тянул меня за руку. Мартин кривлялся, изображая, что ему плохо и его вот-вот стошнит. Мне это кажется забавным, и я громко смеюсь. Мама и тетя болтают. Они продолжают говорить о каком-то Роберте Редфорде и Оскаре. Еще повезло. Если бы тетя видела Мартина, она бы снова устроила ему выволочку, и смешки бы в момент прекратились, а так они закончилась только тогда, когда лифт, дернувшись, остановился на нижнем этаже.

По дороге из школы у гаражей нас обступили Шершневы. Долгое время они нас оставили в покое. Нам казалось, что они перестали нами интересоваться, и мы потеряли бдительность. По дороге не оглядывались, не смотрели по сторонам, нет ли их поблизости, чтобы не попадаться им на глаза. Мы были уверены, что их нет, и что они – даже если бы и повстречались – оставили бы нас в покое. А тут они ни с того, ни с сего возникли перед нами. Выше нас на две головы, а то и еще больше. Смотрят, насупившись, словно мы им что-то сделали. Ты можешь идти, сказал мне Шершень. А вот с вами нам нужно поговорить, он глянул сперва на Элвиса, а потом на Петра. Ну, чего? въедливо посмотрел на меня Шершень, потому что я продолжал стоять и смотреть на них и не уходил, как он мне велел. Если хочешь, можешь тут остаться, усмехнулся он. Но тогда с тебя так же причитается, как с цыгана и зубрилы. Понял? Я кивнул и сглотнул слюну. Мне подумалось, что вот сейчас мы огребем, но Шершень должен был принять в расчет, что у Элвиса есть старший брат, который не станет до бесконечности смотреть на то, что происходит. Али посильнее Шершня будет? Али сильнее всех четверых. Кроме того, мне известен секрет Шершня. Он сам говорил, что отец убил бы его, если узнает. А это кое-что, да значит, подумал я.

Мы с Роком неразлучны. Учительница сказала нам, что мы не разлей вода. Я этого не понимаю. Она могла бы сказать «неразлучны», это бы имело смысл, а «не разлей вода» никакого смысла. Самая лучшее время, которое я провожу вместе с Роком, вторая половина дня, когда после обеда воспитательница отводит нас на летнюю спортплощадку, достаточно большую, чтобы мы могли спрятаться, хоть она и следит, чтобы мы играли там, где она может нас видеть. Я не хочу, чтобы вы были непонятно где, где я вас не вижу и с вами может что-нибудь случиться. Я несу за вас ответственность! Если вы не будете меня слушаться, завтра мы не пойдем на улицу! грозит она каждый день по новой. Ее угрозы, конечно, не исполняются. Как знать, до куда она видит, в первый же день заржал Рок. Она и так носит очки и подслеповатая. Подслеповатая, повторил я за ним. Так, к воспитательнице на продленке приклеилась кличка «Слепандра». Сперва ее так называли нас двое, а вскоре и все остальные. Мы с Роком больше всего любим бывать на бетонной площадке вблизи забора, за которым железная дорога. Рок наизусть выучил расписание, словно железнодорожник. Точно знает, когда прибывает поезд, а также какой - скорый, обычный или товарный. Вчера мы

обнаружили дыру в заборе. Мы пролезли через нее и Рок положил на рельсы монетку. Мы отошли и подождали, пока проедет поезд. Когда он проехал, мы вернулись за монеткой, которая расплющилась. Видишь? Рок был в восторге. Позже, вернувшись в класс, мы показали ее ребятам. Им было интересно, как это у нас получилось. Мы сказали как, но они нам не поверили, что мы рискнули на железнодорожные пути, поэтому мы договорились, что пойдем сегодня вместе. Оказавшись на спортплощадке, мы с ребятами сразу побежали к бетонной площадке. Слышим, как Слепандра кричит нам вдогонку, чтобы мы не забегали слишком далеко, но мы продолжаем бежать, словно глухие. На площадке Рок взглянул на часы и произнес: «Через одиннадцать минут пройдет пассажирский поезд». Времени хватит, он сиганул, и я за ним следом, а за мной и все остальные, кто-то прильнул к ограде из сетки-рабицы и смотрел, как мы перелезаем через дырку на другую сторону. У железнодорожных путей Рок достал из кармана монетку и показал ее: «Видите? Хорошенько смотрите, чтобы потом не говорить, что она была уже до этого сплющена». Ребята кивнули, после чего Рок пробирается к рельсам и осторожно кладет монетку на слегка сглаженную поверхность. Пока он возится, я смотрю налево и направо, чтобы не пропустить поезд, сердце мое разрывается, а Рок преспокойно пододвигает монетку указательным пальцем на середину.

После того, как ему показалось, что он ее хорошо приладил, мы отходим назад за ограду. Рок смотрит на часы и с видом знатока произносит: «Еще семь минут». Пока мы ждем, когда проедет поезд, подает голос Андрей, остававшийся стоять на стреме. Слепандра! Слепандра идет! Черт, пыхтит Рок в нос и говорит, что нужно смываться. Если она подойдет сюда и увидит, в ограде прореха, нам несдобровать. Дворник прямо сегодня принесет кусок сетки и заделает дырку. Пошли, и он пустился бегом к игровой площадке, и мы следом за ним. При этом мы издаем крики, как будто играем в казаки-разбойники, партизан и немцев, все вперемешку, ну кто станет обращать внимание на то, что разбойники ловят немцев, а партизаны казаков? Вечерами я гуляю с друзьями. Сначала я встретил Петра. Я случайно увидел Петра днем. Далеко за полдень мы отправились в город и сидели в забегаловке? «Златой ладнице» и хохмили. Когда стемнело, дойдя до ближайшей телефонной будки, позвонили Элвису. Элвиса не было дома, но мне обрадовался дядя Фикрет, который сказал, что у Элвиса все хорошо. Он вернулся пять дней назад. Заходи как-нибудь, пригласил он меня. Зайду, пообещал я, хоть, по правде говоря, и не собирался. Элвис объявился на следующий день. Мы вместе с ним пошли на улицу.

Спустя несколько дней мне позвонил Рок. Мы встретились сразу после обеда. Сидели за гаражами и разговаривали. По больше части о всякой ерунде. Я рассказывал ему о зарослях травы, прекрасной Ванге, о борделях за свинарником. Рассказывал о спирте из пакетиков, о Раде и женщинах из Ужиц. Рок рассказывал о румынках, которые перебирались через границу, потому что могли за один вечер заработать столько, сколько дома за целую неделю. Она могла бы почти даром приласкать твоего сиротинушку. Он рассказал, как однажды зимней ночью их перебросили из Зреньнина на границу. На той стороне разъяренные люди и армейцы ловили президента. А мы патрулировали на нашей стороне. Но наш патруль ночью заблудился. Капрал был глуп, как пробка. Утром, взглянув на карту местности, понял, что мы в целых десяти километрах от границы, в Румынии. До наступления сумерек мы прятались, а потом осторожно отправились назад в сторону Югославии. При малейшем шорохе прятались и отсиживались. Не хотелось встречаться с румынскими пограничниками или восставшими либо полицией, а более всего мы дрейфили из-за противопехотных мин, которые должны были быть вдоль границы. В казарме стоял дым коромыслом! Они думали, что нас арестовали или даже застрелили, когда же оказалось, что мы живы и

здоровы, закралось сомнение, что мы сами перебежали к румынам. Ты можешь поверить? Ржал Рок. Полковник обвинил нас в предательстве. Что вы передали Румынии? Что вы им рассказали?! Каждого по отдельности допрашивал по несколько часов, в итоге он понял, что все было приблизительно так, как мы сказали. На следующий день из Белграда приехала комиссия во главе с каким-то генералом. Они нас тоже с пристрастием допрашивали. Капрал в итоге получил неделю поощрительного отпуска за то, что в целости и сохранности доставил нас обратно в Югославию! Только не надо меня душить! А кто нас отправил в Румынию?! Потом Рок сказал, что в конце недели едет на море и позвал меня с собой. Спасибо, покачал я головой. Лучше я здесь побуду. Какое-то время мне хотелось быть только здесь. Я много раз собирался позвонить Матею и каждый раз передумывал. Он мне сам позвонит, если захочет. Я вообще не знаю, вернулся ли он уже. О Петре и Элвисе мне сказала мама. Рок мне сам позвонил. Где Матей, я понятия не имею. И не уверен, что действительно хочу его видеть. В последнее время мы больше не были так близки, как раньше. Я думаю, что он из-за всего того, что творится, вне себя. Наверняка, член одной из политических партий, может даже в ее руководстве. Представляю себе, как он ни о чем другом говорить не может. А я больше всего хочу нормальности и обыкновенности. У меня и теперь в ушах звенит: Берегите братство и единство как зеницу ока! Революция продолжается. Тито после Тита! и тому подобное. Вначале, когда для нас все еще было в новинку, у меня было ощущение, что я оказался в какой-то параллельной реальности, где время остановилось, поэтому товарищ Тито по-прежнему жив и продолжает руководить народами и народностями Югославии, которые живут в братском сосуществовании. Тито по-прежнему верховный главнокомандующий, только его уже не возят на мерседесе по стране, поэтому мы его и не видим. До наступления зимы оказалось, что в это никто не верит. Кроме этого, офицеры изо дня в день заладили одну и ту же ерунду. Похоже, они считали нас кретинами, и только потом я узнал, что им на самом деле было совершенно все равно, что мы думаем. Они знали, что мы ничего не можем. Потому-то сейчас я больше всего хочу покоя. Никаких слов о величии. А пуще всего я люблю поговорить о том, что будет на обед, какой фильм вечером по телеку и какой фильм надо посмотреть в кино: «Крестный отец 3», «Мистерию», «Охоту за «Красным октябрём» или «Ночь живых мертвецов»? С друзьями мы в основном болтаем о разных пустяках. Никаких планов, никакого будущего. До октября, когда начнутся занятия, у меня есть время только для себя. До тех пор буду делать, что хочу и что мне, действительно, приятно. Остальное подождет. Поэтому мы увиделись с Сашей сразу же следующим утром и на следующий день снова.

В ЕЛВІСОВІЙ КІМНАТІ (Excerpt in Ukrainian)

Translated by: Mariana Klymets

Contact of the translator: mklymets@yahoo.co.uk

«Може, даси покататися на велосипеді Мартинові?» – питає мене тато, коли ми зупиняємося. Добре, я злізаю з велосипеда і дивлюся, як мій двоюрідний брат Мартин сідає на нього і розганяється. Мартин їде моїм новеньким велосипедом дуже швидко. Робить два кола і гальмує біля мого тата.

- Само, – каже він серйозним тоном, – мені не потрібні коліщата. Розумієш?
- Розумію, – усміхається тато. – Ти допоможеш мені навчити Яна кататися без них?
- Допоможу. Ти ж знаєш, що допоможу, – відповідає Мартин і стрімко мчить на мене. Перед одинадцятю мама каже, що мусить піднятися, якщо ми хочемо обідати.
- Підеш зі мною? – вона дивиться на Таю.
- Піду.
- Ви, хлопці, можете ще побути внизу, – каже вона татові.

Після обіду ми всі гуртом вибираємося до міста. Батько запропонував кав'ярню в Неботичнику, і дорослі погодилися. До Неботичника по головній вулиці треба йти трохи менше, ніж годину. Тротуар широкий, і ніхто не переживає, чи проїде велосипед. Наші мами йдуть попереду, ми з Мартином посередині і міняємося велосипедом, а за нами тати.

Коли ми підходимо до Неботичника, тато розповідає, що тоді, коли його збудували, Неботичник був найвищим будинком. Його побудували на замовлення і коштом Пенсійного фонду за проектом архітектора Владимира Шубича. «Ваш дід, тоді ще молодий хлопець, приїхав до Любляни і брав участь у будівництві», – подивився на нас батько. Він також розповів, що колись на цьому місці стояв середньовічний монастир. Коли робочі почали копати, натрапили на старий колодязь. «Ті, хто його знайшов, були переконані, що це – колодязь бажань. Адже коли лопати копачів торкнулися верхнього каміння, збулося бажання кожного з них. Спочатку вони ні про що не здогадувалися, – усміхнувся батько і похитав головою, – але згодом усе зрозуміли. Ваш дід був серед них».

Батько кілька секунд мовчить, а тоді продовжує: «Ваш дід розповів мені про Янеза, чоловіка, якому було вже добре за сорок. Він був таким добрим і порядним, яких мало. Янез мріяв про сім'ю, проте не мав дружини. Жодна жінка не захотіла вийти за нього, бо одна його нога була коротша за другу і він змалку кульгав. Хоча був здоровий і сильний як віл. Коли копачі натрапляли на величезний камінь, просили Янеза допомогти. І він завжди відгукувався. Наказував чоловікам відійти, видобував каменюку і часом навіть сам відкидав її убік, де її потім розбивали великими молотами і шматками виносили геть. Як би там не було, та й року не минуло, як він побрався з красунею Аницею. Неодружені чоловіки роками залицалися до Аниці Турк, одружені оберталися їй услід, а Аниця цього наче й не помічала. Через це навіть подейкували, що їй більше подобаються жінки, що вона лесбійка, феміністка і вегетаріанка. Поки їй не трапився Янез. Ніхто не розумів, що вона знайшла в тому кривому, який більше мовчав, аніж говорив, більше працював, аніж їв і пив. Злі язики патякали, що вона це зробила на зло батькам. Кажали, що так поведуться жінки, які нікого не слухають. Вчена і гарна молода жінка, яка могла б вийти за адвоката чи лікаря, вибрала робочого, який до того ж кульгав і мовчав, ніби був німим. Хай там як, та вона йому народила чотирьох прекрасних діток. Сім'я пережила війну, Янез і Аниця жили довго і щасливо, поки не померли. Як у казці», – усміхається батько.

Ми чекаємо на ліфт, а батько продовжує: «Дід розповів мені також про Братка, жадібного горянина, для якого гроші були всім на світі. І хоча робітники на будівництві Неботичника добре заробляли, гроші в нього затримувалися не надовго. Більшу частину заробленого він викидав на п'янки, карти і лотерею. Братко весь час казав, що одного дня розбагатіє і більше не працюватиме, а лише розважатиметься. Невдовзі після завершення будівництва він отримав головний виграш в Державній лотереї. Через це кілька тижнів уся Югославія – від Єсениць до Струмиці – була на ногах. Державна лотерея виплатила йому мільйони! Але, – усміхається батько, – гроші як прийшли, так і пішли. Коли Братко за нез'ясованих обставин кілька років потому помер, у банку лишилася лише жменька дріб'язку. Дід був переконаний, що Братко не витратив усю суму, це було просто неможливо. Він був упевнений, що Братко тримав у банку лише частину виграшу, а решту закопав десь у землю, бо він банкам не довіряв. Та про це ніхто не знав напевне. Чоловік забрав таємницю зі собою в могилу. Після того, як він виграв у лотереї, Братко поселився у готелі «Європа». Він винаймав королівські апартаменти, у яких стояла шафа розміром з маленьку кімнату. У ній висіли десятки скроєних за його мірками костюмів і дбайливо пошитих черевиків. Братко любив піти на вокзал, сісти у вагон до пасажирів першого класу і відповідно до того, куди їхав поїзд, заявити: *Я їду до Загреба на кремніту, або Я їду на шніцель «Караджордже» до Белграда, або Я їду випити кави по-турецьки до Сараєва.* Люди сміялися і не вірили йому. Однак не заперечували, коли він протягом усієї дороги замовляв до купе шампанське, запечений хліб, масло й ікру і всіх частував. Під час однієї такої поїздки Братко випав із поїзда. Це трапилося вночі, тож знайшли його лише вранці. Тіло помітив селянин Юрай, коли орав поле. Селянин негайно відвіз покаліченого чоловіка до лікаря, але Братка не врятували. Він був весь побитий, не мав при собі ані копійки, тому ледь не всі подумали, що це не був нещасний випадок, а що чоловіка в поїзді побили, пограбували, а тоді викинули з вагона. Проте це не важливо. Урешті-решт не стало ні Братка, ні грошей».

Вони зупиняються на протилежному боці тераси. «Подивися, – показує Мартин пальцем на Бар'є, – там жили пралюди, – він копіює мого тата. – То були пальові поселення, – повторює Мартин те, що перед тим нам розповів тато, – потім прийшли динозаври і їх пожерли. А потім прилетів Супермен і вкинув динозаврів до чорної діри, тому вони зникли. Ходімо!» Мартин збігає вниз, я за ним. Ми зупиняємося біля підзорної труби на товстій металевій ніжці, яка прикріплена до підлоги. «Якщо ти хочеш, щоб вона почала крутитися, потрібно в щілину кинути монету», – але Мартин не дотягується, хоча й спинається на пальці. І якийсь час він обома руками тримається підзорної труби, перш ніж подивитися на мене і сказати: «Ну й байдуже! Ходімо далі!».

Ми робимо коло і біжимо назад до батьків. Коли ми вже майже біля них, я відчуваю, що хтось мене хапає. Я обертаю голову – хто це, що йому потрібно? Чоловік у капелюсі! Я затерпаю від страху. Я б, певно, наробив у штани, якби чоловік не усміхнувся, не зробив вільною рукою коло над головою і не виставив мені перед носом срібної монети. «Візьми, – каже він, – це твоє щасливе число і наша таємниця. Ш-ш-ш», – відразу ж прикладає вказівний палець до губ і відпускає мене. Я ковтаю слину, беру монету і біжу до столу. Усередині все вирує, та я мовчу, нікому нічого не кажу, бо знаю, що буде. Мама мене повчатиме, що в незнайомих нічого не можна брати, тим паче грошей. Вона мені накаже повернутися до пана й віддати монету. Якщо я не захочу, то візьме мене за руку і піде зі мною. Тож я кладу монету в кишеню штанів і сідаю за стіл. Нікому про це не розповідаю, навіть Мартинові, хоча мені кортіло сказати, що він помилився. Цей чоловік – маг. Він щойно показав мені фокус. Але тепер не слухний час.

Дядько питає, чи хтось ще щось хоче замовити. Якщо ні, то будемо поволі збиратись. «Добре?» – він повертає голову туди, звідки приходять офіціанти, піднімає праву руку і кілька разів махає. Поки він оплачує, ми йдемо до скляних дверей. Тепер тераса майже порожня. Коли ми підходимо до гвинтових сходів і ліфта, я ще раз обертаюсь поглянути на чоловіка в капелюсі, але той дивиться убік. Не бачить мене. Наступної миті ми заходимо в маленьку кабіну.

Поки ліфт їде униз, дядько і тато говорять про Тіта і хворобу. Я знаю, хто такий Тіто, а про його недугу мені слухати не цікаво. Я більше люблю геройські розповіді про битви партизанів із німцями і про подорожі Тіта на яхті «Галеб» у далекі країни. «Ти думаєш, що справді буде війна, коли він помре?» – це останні слова, які я чую від дядька. Тоді я дивлюся на кузина, що вже якийсь час смикає мене за рукав. Мартин удає, ніби йому погано і він збирається блювати. Мартин такий кумедний, що я регочу вголос. Мама і тітка розмовляють. Вони говорять про якогось Роберта Редфорда й Оскара. Пощастило. Якби тітка побачила Мартина, знову би його висварила, і розвага би вмить завершилася, а так завершується тієї секунди, коли ліфт різко зупиняється на першому поверсі.

Дорогою зі школи біля гаражів нас оточують Шершні. Уже довший час вони нас не чіпали, ми навіть думали, що про нас забули. Ми вже не озиралися, не дивилися навкруги, чи їх часом нема поруч, щоб оминути. Ми були певні, що вони зникли і навіть якщо ми їх перестрінемо, не будуть більше нас рухати.

І ось вони зненацька виростають перед нами, ніби годинник повернув назад, а вони за той час подорослішали. Шершні тепер вищі від нас на дві голови, а то й більше. Вони нас розглядають, ніби ми їм щось завинили, ніби готуються вжалити.

– Ти можеш йти, – каже мені Шершень, – а до вас маємо розмову.

Він дивиться спочатку на Елвіса, а тоді на Петера.

– Ну, що? – пронизує мене поглядом Шершень, бо я стою, дивлюся на них і не йду далі, хоч він мені дозволив. – Можеш лишитися, як хочеш, – посміхається він, – але тоді для всіх однакові правила – для тебе, малого цигана і заучки. Тобі ясно?

Я киваю головою і ковтаю слину. Я думаю, що ми зараз добряче дістанемо, але хай Шершень не забуває, що в Елвіса є старший брат, який не буде весь час закривати очі на те, що діється. Алі сильніший, ніж Шершень. Алі сильніший за всіх чотирьох. Окрім того, я знаю тасмницю Шершня. Він сам казав, що батько його прибр'є, як довідається. А це чогось та й варте, – думаю я.

Ми з Роком весь час разом. Вихователька нам сказала, що ми два чоботи пара. Я щось не розумію. Два чоботи – то ж і є пара, хіба ні?

Найкраща пора дня, яку ми проводимо з Роком, – пополудні. Після обіду вихователька веде нас на спортивний майданчик, достатньо великий, щоб мати де заховатися. Хоча вихователька постійно нам нагадує, що ми маємо гратися тільки там, де вона нас бачить.

«Я не хочу, щоб ви йшли туди, де я вас не бачу і де з вами може щось трапитися. Я за вас відповідаю. Якщо ви не будете слухатися, то завтра ніхто гуляти не піде!» – вона так щодня погрожує. Але її погрози, звісно не діють.

– Звідки мені знати, де вона бачить, а де ні? – першого ж дня розреготався Рок. – Вона все одно носить окуляри, бо сліпа.

– Сліпа, – повторив я за ним.

Так до виховательки другої зміни приліпилося прізвисько Сліпа. Спочатку так її називали лише ми вдвох, а потім решта.

Ми з Рокком любимо проводити час на бетонній площадці недалеко від огорожі, за якою йде залізнична колія. Рок знає напам'ять весь розклад руху поїздів, ніби він працює на залізниці. Він знає, о котрій годині прибуває поїзд, знає, чи це електричка, пасажирський чи вантажний поїзд.

Учора в огорожі ми знайшли дірку, пролізли через неї, і Рок поклав на колію монету. Ми відійшли і чекали, поки проїде поїзд. Коли той вже був далеко, ми пішли по копійку. Вона була сплющена. «Бачиш?» – тішився Рок. Повернувшись у клас, ми показали монету хлопцям, а їм було цікаво, як ми так зробили. Ми розповіли, проте хлопці не повірили, що ми не боїмося ходити по колії, тож домовилися сьогодні піти разом.

Опинившись на майданчику, ми з хлопцями одразу ж біжимо до бетонної площадки. Сліпа гукає нам услід, щоб ми не бігли далеко, але ми женемо далі, мовби нічого не чуємо. На площадці Рок дивиться на годинник і каже: «Через одинадцять хвилин проїде пасажирський поїзд. У нас досить часу!». Він стрибає в траву, я за ним, а за мною всі решта, вони стають біля огорожі зі сітки і дивляться, як ми перелізаємо через дірку на інший бік.

Біля шпал Рок витягує з кишені монету і показує її: «Бачите? Добре її роздивіться, аби ви потім не казали, що вона вже була сплющена». Хлопці кивають головою, тоді Рок повзе до колії й обережно кладе монету на ледь заокруглену поверхню. Поки Рок її розміщує, я дивлюся наліво і направо, аби поїзд не застав нас зненацька; моє серце калатає, а Рок абсолютно спокійно притискає вказівним пальцем монету посередині. Коли йому здалося, що монета лежить як слід, ми забираємося назад за огорожу. Рок дивиться на годинник і зі знанням каже: «Ще сім хвилин».

Ми чекаємо, коли проїжджатиме поїзд, аж озивається Андрей, який залишився на сторожі: «Сліпа! Сліпа йде!».

«Чорт, – сопе Рок під ніс і каже, що ми мусимо відійти. – Якщо вона підійде сюди і побачить прохід, забаві кінець. Завгосп зразу принесе шматок сітки і залатає дірку. Мерщій!» – біжить він на майданчик, а ми за ним. При цьому ми кричимо так, ніби граємо в козаків-розбійників, партизанів і німців, усе разом, і хто ж помітить, що розбійники ловлять німців, а партизани козаків?

Я зустрічаюся з друзями на вечерях. Спочатку побачився з Петером. Зранку ми випадково перетнулися, а під вечір пішли до міста. Ми сиділи в «Золотому човні» і реготали. Коли стемніло, пішли до найближчої телефонної будки і подзвонили до Елвіса. Елвіса не було вдома, але дядько Фікрет втішився, почувши мене, і сказав, що в Елвіса все добре. Він вернувся п'ять днів тому.

– Заходь до нас якось, – запросив він мене.

– Зайду, – пообіцяв я, хоча й не збирався.

Елвіс дався чути наступного дня. Ми пішли гуляти всім товариством.

Кілька днів тому мені зателефонував Рок. Ми зустрілися того ж дня після обіду. Сиділи на гаражах і балакали переважно про всілякі дурниці. Я розповідав про те, що посіяв траву, про красуню Вангелію і бордель над свинарником. Про алкоголь у пакетах, про Раде і жінок із Ужиць. А Рок – про румунок, які підпільно переходили кордон, бо за один вечір заробляли стільки, скільки вдома за весь тиждень. *Відсмокчуть тобі за сто динарів.* Він розповідав, як однієї зимової ночі їх привезли зі Зренянина на кордон. На другому боці розлючені люди й армія ловили президента. «Ми патрулювали нашу сторону. Але наш патруль уночі заблудився. Капрал, дурний як пень, уранці побачив

дорожні знаки і зрозумів, що ми заблудилися, відійшли від кордону на добрих десять кілометрів і потрапили до Румунії. Весь день ми переховувалися, а коли стемніло, обережно рушили в бік Югославії. При найменшому звуці ми причаювалися і чекали. Нам не хотілося зустріти румунських прикордонників, бунтівників чи поліцію, і ми ледь не мочилися, коли думали про протипіхотні міни, які нібито були закладені вздовж кордону. Але зрештою все якось закінчилося і ми щасливо повернулися назад. А в казармі жах! Усі думали, що нас узяли в полон і навіть перестріляли, а коли з'ясувалося, що ми живі й здорові, на нас впала підозра, що ми самі втекли до румунів. Ти можеш в таке повірити? – реготав Рок. – Полковник звинуватив нас у зраді. Що ви передали в Румунію? – кричав він. – Що ви їм розповіли?! Він допитував кожного з нас по декілька годин, але зрештою зрозумів, що все було приблизно так, як ми й розповіли. Наступного дня з Белграда приїхала комісія з якимось генералом на чолі. Вони нас теж детально розпитували. А капрал тоді отримав десять днів додаткової відпустки, бо він безпечно привів нас назад у Югославію! Твою дивізію! А хто нас завів до Румунії?!». Потім Рок сказав, що наприкінці тижня їде на море, і запропонував приєднатися до нього. «Дякую», – заперечно похитав я головою. Мені хотілося бути тут. Якийсь час мені хотілося бути лише тут.

Я не раз збирався подзвонити Матеєві, та щоразу передумував. Він сам подзвонить, якщо захоче. Я навіть не знаю, чи він уже повернувся. Про Петера й Елвіса мені розповіла мама, Рок зателефонував сам. А що з Матеєм, не маю поняття. І я не був упевнений, що справді хочу його бачити. Зрештою, ми вже й не проводили разом стільки часу, як раніше. Я думаю, що через всі нинішні події він трохи не при собі. Він напевне є членом якоїсь політичної партії, може, навіть серед керівництва. Я здогадуюсь, що він ні про що інше й не говорить. А мені понад усе хочеться чогось простого й звичного. У вухах й досі дзвенить «Бережіть єдність і братерство, як зіницю ока!», «Революція ще триває!», «Тіто після Тіто!» і подібне. Спочатку, коли все лише починалося, у мене було відчуття, ніби я потрапив у паралельний світ, де час зупинився, де товариш Тіто й досі живий і далі є вождем народів і народностей Югославії, які живуть у братерській єдності. Де Тіто й досі є верховним командувачем збройних сил, просто його більше не возять на «мерседесі», тому ми його й не бачимо. Уже ближче до зими стало зрозуміло, що ніхто в це не вірить. Крім того, офіцери ледь не щодня повторювали ту саму дурню. Здавалося, вони мали нас за кретинів, і лише згодом я зрозумів, що насправді їм було цілком байдуже, що ми думаємо. Вони знали, що ми безсилі. Тому понад усе мені хочеться спокою. Жодних урочистих слів. Я хочу говорити про те, що буде на обід, який фільм буде йти на телебаченні ввечері і на який фільм треба піти в кіно: «Хрещений батько-3», «Мізері», «Полювання на «Червоний жовтень» чи «Ніч живих мерців»? З друзями ми розмовляємо про всілякі дурниці. Жодних планів, жодного майбутнього. До жовтня, поки не почнуться лекції, я маю час тільки для себе. До того часу я робитиму те, що мені подобається і що дійсно приносить радість. Усе інше зачекає. Тому зі Сашкою ми зустрілися вже наступного ранку, а тоді вдень знову.